



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES NOCES
DE THÉTIS ET DE PÉLÉE,

POÈME DE CATULLE,

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS.

OUVRAGES DE L'AUTEUR

QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

FABLES NOUVELLES, 1 vol. in-18. — Prix : 2 fr. 50 c.

HISTOIRE LITTÉRAIRE D'ITALIE, I^{re}. PARTIE,
3 vol. in-8°. — Prix : 18 fr.

— II^e. PARTIE, 4 vol. in-8°. (*Les deux premiers sous
presse.*)

LES NOCES
DE THÉTIS ET DE PÉLÉE,

POÈME DE CATULLE,

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS,

PAR M. P. L. GINGUENÉ,

MEMBRE DE L'INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE, etc.



A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANTS, n^o. 34.

DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD.

M. DCCC. XII.

100

AVERTISSEMENT.

Afin de la rendre moins indigne des suffrages de mes savants confrères, je fis alors sur Catulle en général, et sur ce poëme en particulier, des recherches dont je distribuai les

270885 1...

résultats dans une Préface historique et critique , un Appendix à cette préface , des Variantes pour le texte de Catulle , et des Notes pour la traduction.

Ce travail , après avoir subi l'épreuve de deux lectures dans les séances particulières de la Classe , fut admis à être imprimé en entier dans la collection de nos Mémoires.

L'impression , que l'on croyait alors prochaine , a été retardée jusqu'à ce jour , pour des raisons connues de tous ceux que cela peut intéresser , et que les autres se soucieraient peu de savoir.

S'il y a une impatience poétique digne de quelque excuse , c'est surtout après un certain terme ; j'ai cru que ce terme était arrivé pour la

mienne (1); et nos réglemens permettant, dans des occasions particulières, de publier à part les travaux choisis pour être imprimés dans notre recueil, sans perdre son droit à cette impression quand le temps en sera venu, la Classe a bien voulu étendre cette permission à ma traduction et aux pièces qui l'accompagnent.

Je les donne ici dans l'état où elles sont depuis plus de huit ans. De nouveaux efforts ne feraient peut-être qu'y ajouter de nouveaux défauts, et d'autres soins m'occupent, en ce moment, tout entier; j'ai à mettre sous presse la seconde partie de mon *Histoire littéraire d'Italie*. L'accueil dont le public a honoré la première

(1) *Nonumque prematur in annum.* (HOR.)

partie , me fait un devoir de me concentrer dans cet objet , autant du moins que me le permettent quelques autres engagements.

Sans espérer ce qu'on appelle un succès pour ce petit ouvrage , qui ne m'a pas coûté peu de travail , je désire au moins qu'il ne paraisse pas inutile à l'intelligence et à l'étude de l'un des plus grands poètes latins , et du chef-d'œuvre de ce poète ; qu'enfin il ne compromette pas le jugement , peut-être trop favorable , qu'en a porté la Compagnie savante où je ne me sens digne de siéger que par mon dévouement à tout ce qui peut intéresser sa gloire.

PRÉFACE.

JE ne veux point, au sujet d'un poëme de quatre cents vers, rassembler tout ce qu'on a déjà écrit sur le sujet de ce poëme et sur son auteur. Je ne puis cependant me dispenser de rappeler, en tête de cet essai de traduction, ce qu'il importe de savoir sur Catulle, sur ses ouvrages, sur les nombreux et amples travaux dont ce poète aimable et si peu volumineux a été l'objet. J'en prendrai occasion de rectifier quelques inexactitudes et de réparer quelques omissions échappées à ceux qui en ont parlé avant moi. Me renfermant ensuite dans ce qui regarde le poëme dont je me suis particulièrement occupé, je joindrai à ce qu'on en a dit d'essentiel quelques réflexions nées pendant le cours de mon travail. Enfin, je dirai

quelque chose de ce travail même, et du but que je m'y suis proposé.

Caius Valerius Catullus naquit à Vérone, l'an de Rome 667, selon Vossius (1). La plupart des autres auteurs, et après eux l'abbé Arnaud, dans un mémoire sur Catulle, dont j'aurai plus d'une fois occasion de parler, l'ont fait naître un an plus tard; mais cette différence est peu importante. Valerius son père était sans doute d'une famille honnête et jouissait de quelque fortune, puisque César logea plusieurs fois chez lui, lorsqu'il voyageait dans cette partie de sa province des Gaules (2), ce qui établit entr'eux ces liens d'hospitalité si respectés des anciens.

On dit (3) que dès sa première jeunesse,

(1) Ger. Joan. Vossius, *De poëtis latinis*, met sa naissance à la 2^e. année de la 173^e. olympiade, d'après S. Jérôme sur la chronique d'Eusèbe; et cette année répond à l'an de Rome 667.

(2) Sueton. Tranquil. *in Julio Cæsare*, c. 73.

(3) P. Crinitus, *De poëtis latinis*, l. II.

Mallius ou Manlius, citoyen distingué, le conduisit à Rome. Catulle lui dut dans la suite d'autres bienfaits, dont il le paya par de beaux vers (1). Mais dans ces vers consacrés à la reconnaissance, il ne dit rien de ce premier bienfait, quoiqu'il parle de tous les autres : c'est une raison pour le révoquer en doute.

De quelque manière que Catulle ait fait ce voyage, Rome, lorsqu'il y arriva, n'avait plus rien à ajouter à sa gloire militaire ; mais sa gloire littéraire était naissante (2). Ennius s'était essayé dans l'épopée, ou plutôt dans des annales écrites en vers ; Livius Andronicus, Accius et Pacuvius dans la tragédie ;

(1) Carm. 62, *In nuptias Juliæ et Manlii*, et Carm. 69, *Elegia ad Manlium*.

(2) J'ai essayé de compléter ici, quoiqu'en peu de mots, le tableau de cette époque mémorable de la littérature latine, dont l'abbé Arnaud, dans son *Mémoire*, n'a marqué que les principaux traits.

Lucilius dans la satire; Nœvius, Afranius et Cœcilius dans la comédie. Les Romains, après avoir applaudi les plaisanteries spirituelles, mais souvent triviales de Plaute, montraient du progrès dans leur goût en applaudissant aussi Térence. Quelques orateurs avaient brillé; Cicéron les effaçait tous. Varron possédait une érudition profonde et variée; Salluste et Cornélius Népos promettaient des rivaux aux historiens de la Grèce; le jeune Lucrèce florissait; César, ambitieux de toutes les distinctions, le premier de tous par ses exploits, le plus brillant par ses qualités et par ses vices, ne le cédait en science qu'à Varron, et qu'à Cicéron en éloquence. Ainsi s'annonçait le 8^e. siècle de Rome, qui, sans ce même César, n'eût jamais été appelé le siècle d'Auguste.

Catulle, plus jeune que tous ces hommes déjà célèbres, se fit bientôt remarquer d'eux,

et devint l'ami de plusieurs. Ses autres amis furent des hommes de plaisir et d'aimables libertins comme lui. La vie qu'il menait avec eux eut bientôt dérangé sa fortune. Ce fut, à ce qu'il paraît, dans le dessein de la rétablir, autant que par la curiosité de voir les principales villes de l'Asie et de la Grèce, qu'il se fit nommer pour accompagner en Bythinie le préteur Memmius, le même à qui Lucrèce adressa son poëme *de la Nature des choses* ; mais sa curiosité seule fut satisfaite : il revint aussi pauvre qu'il était parti.

Il faut cependant qu'il ait alors trouvé quelque moyen de réparer un peu sa fortune, ou qu'il ne l'eût pas dissipée aussi complètement qu'on le croit, puisqu'il était en état de vivre à Rome en homme de bonne compagnie et de plaisir; qu'il fit un de ses voyages sur un vaisseau qui lui appartenait (1);

(1) *Phaselus ille quem videtis, hospitas.*

(Carm. 4.)

qu'il avait une petite maison de campagne auprès de Tibur (1), et qu'il en possédait une autre, qui n'était pas sans magnificence, dans la presqu'île de Sirmium (2). Sa vie voluptueuse et dissipée le jetait souvent dans des embarras sur lesquels il ne rougissait point de plaisanter (3), et dans de mauvaises affaires qui furent peut-être cause de ses liaisons avec les principaux jurisconsultes et les meilleurs orateurs de son temps (4).

Le sujet d'un de ses voyages fut fort triste. Il avait un frère qu'il chérissait, et qui aimait comme lui à voyager. Ce frère périt dans la Troade. Catulle en fut inconsolable;

(1) *O funde noster, seu Sabine, seu Tiburs.*

(Carm. 44.)

(2) *Peninsularum, Sirmio, insularumque Ocelle.*

(Carm. 31.)

(3) *Plenus sacculus est aranearum, etc.*

(Carm. 13, *et al.*)

(4) Alphenus Varus, Licinius Calvus, et surtout Cicéron; *Vulpius, de vitâ Catulli.*

il s'embarqua et alla rendre aux restes de son malheureux frère les derniers devoirs (1). Il exprima sa douleur dans une pièce de vers pleine de sentiment (2); et dans plusieurs autres morceaux dont elle n'est pas le sujet principal, on en retrouve encore l'expression touchante (3).

Le plaisir, les voyages et une mort prématurée lui laissèrent trop peu de temps pour qu'il ait pu composer beaucoup d'ou-

(1) Volpi a dit, dans cette même Vie de Catulle, que le frère de ce poète l'accompagna dans le voyage qu'il fit avec Memmius, et que c'est là que Catulle le perdit. C'est une erreur, comme le prouvent les vers mêmes où il exprima ses regrets :

*Multas per gentes et multa per æquora vectus,
Adveni has miseras, frater, ad inferias.*

(Carm. 99.)

Le dernier traducteur français de Catulle, M. Noël, a été trompé par Volpi.

(2) *Ubi supra.*

(3) Carm. 65, *ad Hortalum*; 68, *Eleg. ad Manlium*.

vrages. On n'a cependant qu'une partie des vers qu'il avait faits. Les anciens et les modernes sont d'accord sur leur mérite. Martial osa même dire que Vérone ne lui devait pas moins que Mantoue ne devait à Virgile (1). Catulle excella également dans le vers héroïque, dans l'élégiaque, et dans un certain genre d'épigramme malin, délicat et naïf, où il est devenu modèle, mais dans lequel aucun autre poète ne l'a jamais parfaitement imité. Dans plusieurs de ses épigrammes, on est cependant choqué par des images et des expressions grossières que la langue et les mœurs romaines permettaient, puisqu'un poète si poli les emploie, mais dont nos mœurs, quelque dépravées qu'elles soient, ne sont pas en général moins ennemies que notre langue.

(1) *Tantum magna suo debet Verona Catullo,
Quantum parva suo Mantua Virgilio.*

(L. XIV, épigr. 195.)

Les liaisons d'hospitalité qui existaient entre César et la famille de Catulle n'empêchèrent point le Poète de lancer contre le Dictateur, des traits que César lui-même, au rapport de Suétone, avoua lui avoir imprimé des marques ineffaçables (1). On a voulu ennoblir ces épigrammes (2) en leur donnant pour époque le moment où la liberté romaine expirait, et pour cause les sentiments républicains de Catulle (3). César, trop grand pour s'offenser de cette attaque, et trop bon politique pour perdre cette occasion de se montrer généreux, pria, dit-on, Catulle à souper le soir même, et continua de voir le père du poète avec la même intimité qu'au paravant. On n'en est point surpris, quand on connaît l'élévation de son caractère : on l'est davantage de voir que Catulle ait dimi-

(1) *In Julio Cæsare*, 73.

(2) *Carm.* 29, 54, 57 et 91.

(3) L'abbé Arnaud, dans son *Mémoire*.

nué le mérite de cette générosité en la provoquant par des *satisfactions* (1), qu'en langage moderne on pourrait sans doute appeler des excuses.

César n'était pourtant pas encore maître absolu à Rome (2). Lorsqu'il le fut, Catulle avait cessé de vivre. Il ne mourut point, comme le prétend Crinitus, à trente ans, mais plus vraisemblablement vers quarante, et lorsque la guerre entre Pompée et César n'étant pas encore ouverte, leurs dissensions troublaient déjà l'état; le dernier vers de la plus sanglante des quatre épigrammes de Catulle le prouve; il y adresse en même temps

(1) *Valerium Catullum à quo sibi versiculis de Mamurrâ perpetua stygmata imposita non dissimulaverat, satisfacientem adhibuit cœnæ.*

(SUTTON. loc. cit.)

(2) Quand le dernier traducteur de Catulle a dit dans sa préface que *le maître* ne pouvait être refusé, il s'est donc servi d'une expression prématurée.

la parole au beau-père et au gendre, et leur reproche d'avoir perdu la République :

Socer, generque, perdidistis omnia (1).

Catulle fut le premier poète lyrique qu'eurent les Romains. Le peu qui s'est conservé de ses odes (2) fait beaucoup regretter le reste. Il paraît qu'il adapta aussi le premier, dans des poèmes de quelque étendue, le vers

(1) Il y a toute apparence que cette épigramme, qui est placée la première des quatre, fut faite la dernière. Voy. l'Appendix de cette préface, N^o. I.

(2) Il n'en reste que quatre :

Furi et Aureli comites Catulli. (Carm. 11.)

le poème qu'on appelle Séculaire :

Dianæ sumus in fide. (Carm. 35.)

l'imitation de Sappho :

Ille mē par esse Deo videtur. (Carm. 52.)

et l'Épithalame de Julie et de Manlius :

Collis o Heliconii ! (Carm. 62.)

élégiaque des Grecs à la poésie latine. Dans l'ode, comme dans l'élégie, il se montra grand imitateur des poètes grecs, surtout de Sappho et de Callimaque. Deux de ses meilleurs morceaux en sont, non seulement imités, mais traduits (1). Dans tous ses vers, soit élégiaques, soit héroïques, on sent l'heureuse imitation des Grecs. Les hellénismes y sont fréquents : les images, les comparaisons, les métaphores sont toutes grecques ; et le vers latin, presque naissant encore, y conserve, dans les tours, dans les chutes et dans le rythme, des traces visibles de son origine. C'en était assez pour justifier le titre de *docte*, que Tibulle, Ovide et Martial ont donné à Catulle (2). L'érudition des pre-

(1) L'ode de Sappho, citée dans la note précédente, et la belle élégie : *De comâ Berenices*, traduite de Callimaque.

(2) *Sic cecinit pro te doctus, Minoi, Catullus.*

(TIBUL. l. III, élég. 6.)

miers poètes latins se bornait à connaître les Grecs; et il en est peu qui aient imprimé dans leurs vers plus de traces de cette connaissance.

Apostolo Zeno et Tiraboschi attribuent, tous deux sur un trop léger fondement, au célèbre Guarino de Vérone, l'un des restaurateurs des lettres, au 15^e. siècle, la gloire d'avoir retrouvé les poésies de Catulle,

Hederâ juvenilia cinctus

Tempora, cum Calvo, docte Catulle, tuo.

(OVID. Am. l. III, élég. 9.)

Lesbia dictavit, docte Catulle, tibi.

(MARTIAL, l. VIII, épigr. 73.)

Si non ignota est docti tibi terra Catulli.

(Idem, l. XIV, épigr. 100.)

La mémoire du savant La Monnoye l'a donc mal servi, lorsqu'il a dit (Notes sur les Jugements des savants), qu'il ne connaissait parmi les anciens qu'Ovide et Martial qui eussent donné à Catulle le titre de docte; et l'on s'est trompé en le répétant après lui. Il fallait y ajouter Tibulle.

couvertes de poussière dans un grenier , et presque détruites (1). Joseph Scaliger avait jugé plus légèrement encore que ce manuscrit avait été apporté de France à Vérone (2). Maffei nous apprend que, dès le 10^e. siècle, cette ville possédait un manuscrit de Catulle (3), et que, dans le 14^e., un Véronais, ami de Pétrarque, en avait aussi un en sa possession (4). Mais ces anciens manuscrits

(1) Apostolo Zeno, *Dissertaz. Voss.*, t. I, p. 223, et seq.; Tiraboschi, *Stor. della Letter. ital.*, t. I, part. III, l. III, c. 1, § 7.

(2) *Castig. in Catullum*, Lutetiæ, Mamert. Patisson, 1577, p. 3.

(3) Il en trouve la preuve dans des discours inédits de l'évêque Raterius, qui vint, dit-il, de de-là les monts à Vérone, et qui écrivait, dans l'un de ces discours, qu'il y avait lu Catulle pour la première fois: *Catullum nunquam antea lectum*, etc. (*Verona illustr.*, part. II, p. 6.)

(4) Guillaume de Pastrengo, dans un ouvrage qui a été imprimé au 16^e. siècle, sous ce titre: *De originibus rerum libellus*, Venise, 1547, cite deux

avaient sans doute disparu dans les guerres qui bouleversèrent alors l'Italie ; et ce qui résulte assez clairement de ce qu'ont dit Zeno, Tiraboschi et Mafféi, c'est que Catulle fut rapporté de loin à Vérone au 15^e. siècle, et qu'il en était comme exilé depuis longtemps (1).

L'état misérable où fut retrouvé ce manuscrit, qui était peut-être unique, explique assez comment, malgré les soins de Batiste Guarino, fils de Guarino de Vérone, et ceux de son petit-fils Alexandre, qui y travaillèrent l'un après l'autre, malgré les recherches et les veilles d'un grand nombre d'autres savants, Catulle est peut-être celui de tous les poètes anciens dont le texte a le plus souffert, et dont les éditions et les manus-

fois des vers de Catulle ; ce qui fait croire qu'il en possédait un manuscrit. (*Ibid.*, p. 115 et 116.)

(1) Voy. l'Appendix, N^o. II.

crits offrent le plus de variantes et de leçons contradictoires.

On trouve, à la tête de l'édition donnée à Deux-Ponts, en 1783, un catalogue de toutes les éditions de Catulle, divisé en six âges ou époques. J'en citerai seulement ici ce qui peut donner lieu à quelques observations.

Le premier âge est celui des éditions du 15^e. siècle. L'édition *Princeps* parut douze ans après la mort de Guarino (1). Catulle y est joint à Tibulle, à Properce et aux *Sylves* de Stace. Batiste Guarino publia le travail qu'il fit sur le manuscrit de Catulle, dont on attribue faussement la découverte à son père : ce travail se bornait à des corrections du texte, et l'édition qu'il donna s'est perdue (2). Ce fut Alexandre, fils de Batiste, qui en fit

(1) Elle est de 1472, in fol., sans nom de ville ni d'imprimeur.

(2) Voy. l'Appendix, N^o. II.

paraître, le premier de cette famille, une édition avec des commentaires (1). Cette rare et précieuse édition n'est point comprise dans le catalogue de Deux-Ponts (2).

Partenio avait publié auparavant ses commentaires (3). Les deux éditions d'Alde avaient paru, avec les corrections d'Avanzio (4); elles forment le second âge, ou celui

(1) *Alexandri Guarini Ferrariensis in C. V. Catullum Veronensem, per Baptistam patrem emendatum expositiones cum indice, Venetiis per Josephum de Rusconibus*, 1521, in-4°. Voy. sur cette édition le même N°. II de l'Appendix.

(2) Tiraboschi ne la cite point non plus dans le Catalogue d'*edizioni particolari* des Auteurs latins, à la fin du t. I de son *Histoire de la littérature italienne*, 1^{re}. ed., Modène, 1772, in-4°, p. 310.

(3) *Brixia*, in-fol., apud Boninum de Boninis, 1485. — *Ibid.*, 1486. — *Venet.*, 1487, etc.

(4) 1502 et 1515, in-8°. La seconde est de beaucoup préférable à la première.

des éditions Aldines, avec celles des Juntas et de Gryphius, qui n'en sont, pour ainsi dire, que des copies, et quelques autres moins remarquables.

Muret donne son nom au troisième âge (1); il profita des notes d'Avanzio, mais il y en ajouta un grand nombre, qu'il ne dut qu'à son goût et à son génie, et il commença à jeter un grand jour sur les obscurités de Catulle. Achille Stace, portugais, suivit une autre route (2); il rejeta les leçons de Muret, préféra la seconde édition des Aldes, s'entoura de manuscrits, et fit voir dans ses notes une érudition qui lui était propre.

Si l'on considère quelle était, dans ces trois premiers âges, la disette de livres et de secours littéraires, on verra, comme l'observe fort bien un nouvel interprète italien

(1) *Venet. apud Aldum Manutium, 1554, in-8°.*

(2) *Venet. in ædib. Manutianis, 1566, in-8°.*

de Catulle (1), que ces anciens commentateurs ont, en proportion, répandu sur notre poète beaucoup plus de lumières que leurs successeurs.

Joseph Scaliger ouvre le quatrième âge (2). Savant et infatigable comme son père, mais aussi hardi dans ses conjectures, il employa, comme il le dit lui-même (3), à peine un mois à revoir le texte de Catulle, de Tibulle et de Propertius; et dans les nombreuses corrections qu'il propose, on voit aussi souvent

(1) M. Ugo Foscolo, qui a publié en 1803, à Milan, une traduction en vers italiens de l'épigramme *sur la chevelure de Bérénice*, avec d'amples commentaires. J'en parlerai plus bas.

(2) *Lutetiæ Parisiorum, apud Mamert. Patisson, in Officina Roberti Stephani, 1577, in-8°. — Ejusdem nova editio aucta et recognita ab ipso auctore, Heidelbergæ, in Bibliopolio Commeliano, 1600, in-8°.*

(3) *Deum testem laudo, ne integrum quidem mensem illis tribus poetis recensendis impendimus. In dedicat. ad Puteanum, p. 3.*

les traces de la précipitation que celles de la sagacité. Jean Douza, dans ses *Conjectanea*, ses *Præcidanea*, ses *Succidanea* et son *Schediasma* sur Catulle (1), noms bizarres par lesquels il paya tribut au pédantisme de son siècle, s'attacha souvent aux pas de Scaliger, et ajouta quelquefois ses témérités à celles de ce hardi novateur. Notre volumineux Passerat n'est qu'un grammairien (2), ou plutôt, comme on le dirait en latin et en italien (et pourquoi pas en français?) un grammatiste.

Le cinquième âge des commentateurs de Catulle commence à Isaac Vossius (3), qui avait reçu de son père le même héritage que Joseph Scaliger avait recueilli du sien. Heu-

(1) *Lugd. Batav.*, 1588, in-12.— *Ibid.*, ex Officiniæ Plantiniana, 1592.

(2) *Parisiis*, apud Claud. Morellum, in-fol., 1608.

(3) *Londini*, 1684; *Lugd. Batav.*, 1691, etc., in-4°.

reux s'il ne s'était pas trop complu dans ses vues ingénieuses, et s'il ne s'était pas tant attaché à tirer de manuscrits suspects des leçons étranges, auxquelles il ajoutait encore l'audace de ses conjectures (1). C'est cependant un de ceux qui ont le mieux mérité de Catulle, et à qui l'on doit le plus d'améliorations dans le texte, et de bonnes interprétations dans les notes.

Volpi, professeur d'éloquence dans l'université de Padoue, avait publié, dès sa première jeunesse, quelques notes sur Catulle (2). Presque honteux de cette faible ébauche, il amassa pendant vingt-sept ans des matériaux pour une édition nouvelle : il la fit paraître au bout de ce temps (3); il y prend presque toujours pour guide Vossius; mais il noie, et ses observations et le texte dans un volume

(1) Voy. l'Appendix, N^o. III.

(2) *Patavii*, apud Jos. Corona, 1710.

(3) *Patavii*, apud Jos. Cominum, 1737, gr. in-4^o.

énorme de citations. Un mot lui suffit pour rechercher dans tous les anciens auteurs ceux qui ont employé ce mot dans le même sens ; et souvent un seul vers de Catulle donne lieu à deux, ou même à quatre grandes colonnes de petit-texte in-4°. , à la fin desquelles on se trouve quelquefois un peu plus incertain qu'auparavant sur le vrai sens d'un passage. Cette manière de travailler, qui ne demande dans ceux qui l'emploient que de la patience, en exige trop des lecteurs. Cependant, comme cette édition est fort belle, et que la latinité du professeur de Padoue est plus élégante que celle des commentateurs d'en deçà des Alpes, comme enfin, dans cet amas de citations, il se rencontre un grand nombre de passages des anciens, toujours bons à relire et à comparer, le Catulle de Volpi doit être dans toutes les bibliothèques, et n'y pas rester sans emploi.

Il venait de paraître, et tout semblait

épuisé sur Catulle, lorsque Corradino, autre savant italien, prétendit avoir retrouvé à Rome, dans un manuscrit nouvellement découvert, un texte meilleur et plus ancien que tous ceux qui étaient connus jusqu'alors. Il osa donner à son édition le titre de *Princeps* (1), et il la remplit d'innovations qu'il soutint hardiment, on peut même dire effrontément dans ses notes. Il séduisit cependant quelques hommes instruits, et l'on eut le malheur de le prendre pour guide dans le texte de la jolie édition de Coustelier, donnée à Paris cinq ans après (2); en sorte que cette édition, agréable pour l'im-

(1) *C. Valerius Catullus in integrum restitutus, ex manuscripto nuper Romæ reperto, et ex Gallicano, Patavino, Mediol. Rom. Zanchi, Maffei, Scaligeri, Achillis, Vossii et aliorum. Critice Jo. Fran. CORRADINI DE ALLIO in interpretes veteres, recentioresque, etc., Venet., 1738, in fol.*

(2) *Lugd. Batav.* (Paris, Coustelier), in - 12, 1743.

pression et pour le format, ne peut être d'aucun usage qu'avec de très grandes précautions. L'original qu'on y a suivi est tombé dans le mépris qu'il mérite, et a fait donner à son éditeur, par quelques savants, le titre d'impudent et d'homme peu judicieux (1).

Après ce nouveau désordre jeté dans un texte déjà éprouvé par tant de vicissitudes, on sentait le besoin d'une édition qui revînt sur les anciennes, et qui fît entre leurs diverses leçons un choix dicté par le goût.

(1) Le docte Harles le nomme *impudent*, dans son Introduction à la connaissance de la littérature romaine. (*Introd. in not. lit. rom.*, vol. I., p. 326 et seq.) Le titre d'homme *peu judicieux* lui est donné par le bibliographe Arwood, à l'article *Catulle*. (Voy. *Ind. editionum Catulli, editionis Bipontinæ*, et Ugo Foscolo, *ub. supr.*, p. 15.)

Un de nos savants confrères (M. Larcher), a rappelé à la Classe, lors de la lecture de cette Préface, que M^r. Lebeau avait lu, à l'académie des inscriptions, un travail sur Catulle, où il traitait ce Corradino d'imposteur.

C'est ce qu'a fait le savant M. Doëring, directeur du collège de Gotha. Son édition, donnée à Leipzig en 1788 (1), est, pour la pureté du texte, pour la justesse et la concision des notes, la meilleure peut-être de toutes et la plus utile.

Tels sont les principaux secours que l'on trouve, et auxquels il faut presque nécessairement recourir à la fois, si l'on ne veut pas être égaré ou par les uns, ou par les autres, lorsqu'on travaille sur ce poète, si attrayant par ses beautés, mais si souvent difficile, moins encore par une obscurité qui lui soit propre que par les fausses corrections, les lacunes et les mauvaises restitutions, ouvrages des éditeurs, des commentateurs et du temps.

(1) *C. Valerii Catulli carmina varietate lectionis et perpetuâ adnotatione illustrata à Frid. Guil. Doëring, etc. Lips., apud Christ. Gottl. Hilscher, 1788 et 1792, in-8°.*

Deux de ses poèmes ont plus spécialement attiré l'attention des savants, et ont été l'objet de travaux particuliers; l'un est l'élégie traduite de Callimaque *sur la Chevelure de Bérénice*, l'autre, le poème en vers héroïques *sur les Noces de Thétis et de Pélée*. Le premier occupa, dès l'origine, l'érudition et la perspicacité des critiques. Plusieurs d'entre eux ont tenté de réparer la perte du texte original, en retraduisant en grec la version latine de Catulle (1). D'autres ont déployé dans ces derniers temps, sur le texte latin, une érudition riche, pour ne pas dire superflue (2).

(1) Voy. *Poëmata quædam Catulli, Tibulli, Propertii selecta græcè reddita per Jos. Scaligerum*, 1615. — *Callimachi Cyrenæi hymni ab Anton. Mar. Salviniò Etruscis versibus redditi, Florentiæ*, 1743. La version grecque de cette élégie est à la fin.

(2) *C. Valerii Catulli elegia ad Manlium, lectionem constituit Laurentius Santenius, Lugd. Batav.*, 1788, in 4°. — *Callimachi elegiarum fragmenta, cum*

Cette même élégie a exercé, dans un autre genre, les talents de quelques savants italiens. Antonio Conti, géomètre, astronome, littérateur, philosophe et poète, au commencement du dernier siècle, publia une traduction de *la Chevelure de Bérénice* en vers italiens libres (*sciolti*), avec une explication du sujet, et de savantes notes (1). On en vit paraître une autre traduction assez médiocre dans la grande Collection des auteurs latins traduits en vers donnée à Milan (2) : elle y est sous le nom d'un pasteur

elegid Catulli Callimached, collecta atque illustrata à Ludov. Gasp. Valkenaer. edidit, præfatione atque indicibus instruxit Joan. Luzac, Lugd. Batav., 1799, in-8°.

(1) Elle se trouve dans le 1^{er}. vol. de ses œuvres ; Venise, Pasquali, 1739, in-4°. L'abbé Antonio Conti, noble vénitien, né à Padoue le 22 janvier 1677, mort le 25 novembre 1748, a laissé, entre autres ouvrages, trois tragédies tirées de l'histoire romaine, dont la plus estimée est *la Mort de César*.

(2) *Corpus poetarum latinorum*, Milan, 1704.

d'Arcadie (1); ce qui veut dire, comme on sait, un membre de l'Académie arcadienne, et ce qui n'entraîne pas toujours l'idée d'une érudition profonde, ni d'un goût sûr.

Le célèbre napolitain Saverio Mattei, plus savant que poète, en publia aussi une traduction en tercets (*terza rima*). C'est le genre de vers que les Italiens préfèrent pour l'élegie; mais celle-ci est d'une médiocrité qui n'est tolérable dans aucun genre. Elle est insérée dans un autre recueil de traductions, publié assez récemment sous le titre de *Parnasse des Traducteurs* (2), et qui, dans plusieurs de ses parties, ne vaut pas beaucoup mieux que le premier (3). M. Pagnini,

(1) *Parmindo Ibichense, pastore Arcade.* (Francesco Maria Biacca de Parme.)

(2) *Parnaso de' traduttori.*

(3) Il faut joindre à ces traductions celle de l'abbé Rafael Pastore, qui a traduit en vers libres, ou *sciolti*, Catulle, Tibulle et Propertius, *d'espurgata lezione*, Vinegia, Fr. Pitteri, 1776, in-8°.

auteur d'une bonne traduction de Callimaque, et d'une autre non moins estimée des Bucoliques grecs (1), a aussi traduit cette élégie de Catulle en vers très élégants; mais il a eu le malheur de préférer pour cette traduction le vers que les Italiens appellent glissant (*sdrucchiolo*), dont la fin glisse, pour ainsi dire, sur deux syllabes brèves; et ce vers a quelque chose de sautillant, qui le rend peu propre aux sujets nobles et sérieux.

Enfin, en 1803, M. Ugo Foscolo, jeune grec, né à Zante, élevé en Italie, et qui possède également les langues anciennes et les modernes de ces deux pays, a fait imprimer à Milan un travail plus considérable sur ce poëme. Sa traduction en vers libres est pré-

(1) *Teocrito, Mosco, Bione, Simmìa greco-latini, con la Buccolica di Virgilio latino-greca, volgarizzati e forniti d'annotazioni da Eritisco Pilenejo, P. A. Parma, stamperia reale (Bodoni), 1780, 2 vol. in-4°.*

cédée de quatre Discours : le texte de Catulle est accompagné de variantes et de notes, et le tout suivi de quatorze *Considerazioni*, ou observations, où brille, non seulement une érudition variée, mais une critique saine et un esprit philosophique, sans lesquels l'érudition nuit souvent au lieu de servir (1). L'auteur y traite durement les pédants de son pays, dont l'orgueil, à ce qu'il paraît, l'avait blessé; mais il se montre plein d'égards pour les véritables savants, et rend surtout justice au travail d'Antonio Conti, qu'il cite quelquefois dans ses notes, mais qu'il a surpassé dans sa traduction. L'utilité de ses observations ne se borne pas à ce seul morceau, et s'étend quelquefois sur les autres poésies de Catulle, sur les éditions de ce poète et sur les manuscrits. Lorsque j'ai consulté les éditeurs et les commentateurs dont il parle (2),

(1) Voy. l'Appendix, N^o. IV.

(2) Voy. le premier de ses quatre *Discours*.

mon jugement à leur égard a toujours pu s'étayer et s'autoriser du sien.

Le poëme des *Noces de Thétis et de Pelée* fut aussi dans le dernier siècle l'objet des travaux de plusieurs poètes italiens (1). Outre les traducteurs des poésies entières de Catulle que j'ai déjà cités, on trouve ce poëme traduit en particulier par Ottavio Nerucci (2), par Giuseppe Torelli (3), et plus récemment par le comte Saverio Broglio d'Ayano (4). Leurs versions, qui ont toutes plus ou moins de mérite, et dont la dernière est la meilleure, ne sont accompagnées d'aucune recherche d'érudition, et jettent peu de lumière sur l'ensemble du poëme et sur les passages difficiles.

Il n'en serait pas ainsi de celle qu'Antonio

(1) Voy. l'Appendix, N^o. V.

(2) Sienna, 1751, in-8^o.

(3) Verona, 1781, in-8^o.

(4) Parma, Bodoni, 1784, gr. in-8^o.

Conti avait faite avant eux, s'il y avait mis la dernière main. Elle se trouva, après sa mort, comme un grand nombre de ses manuscrits, dans un état d'imperfection qui n'a pas permis aux éditeurs de ses œuvres posthumes de l'y insérer; mais l'idée qu'ils donnent de son travail est précieuse (1). Elle contient quelques germes féconds, dont un savant Français, qui a écrit sur Catulle, a su tirer un bon parti.

Ce savant est l'abbé Arnaud. Dans le Mémoire dont j'ai parlé ci-dessus, après avoir analysé quelques autres morceaux de Catulle, il s'arrête avec une complaisance particulière sur ce poëme, qu'il regarde avec raison comme l'un des plus beaux monuments de la poésie latine et comme le chef-d'œuvre de son auteur. Il le regarde aussi

(1) *Prose e poesie del signor abate Antonio Conti, tomo secondo e postumo*, Venezia, Pasquali, 1756, in-4°. , p. 191.

comme une traduction, ou comme une imitation du grec : il soupçonne même Catulle d'y avoir réuni deux poèmes absolument différents ; il fonde son opinion « sur ce qu'il n'y a aucune proportion entre l'épisode et le sujet principal, et que le tableau des aventures d'Ariane est évidemment un hors-d'œuvre peu adroitement conçu (1) avec la description des figures représentées sur le magnifique tapis qui parait le lit nuptial de Thétis et de Pélée (2). Cet épisode, ajoute-t-il, rappelle le bouclier d'Achille et celui d'Énée ; mais dans ces belles portions de leurs poèmes, Homère et Virgile n'ont rien fait entrer que la sculpture et la peinture n'eussent pu traiter, et qu'elles ne puissent encore reproduire ; au lieu qu'il est impos-

(1) Je pense que c'est *cousu* qu'il faut lire ; mais il y a *conçu* dans l'imprimé que je transcris.

(2) *Mélanges de littérature*, publiés par M. Suard, vol. 2, p. 172.

sible de soumettre aux arts du dessin le long discours d'Ariane, ni même ce que ce discours a de plus intéressant. » Ce sont presque mot pour mot les expressions d'Antonio Conti (1).

L'abbé Arnaud donne une idée très ingénieuse et très simple pour corriger le défaut justement reproché à l'épisode d'Ariane. « Si Catulle, dit-il, voulait passionner son récit par le tableau du désespoir d'une amante abandonnée et trahie, et varier ainsi sa narration pour en écarter l'ennui, pourquoi parmi les Thessaliens, qu'il fait assister aux noces de Thétis, n'en choisissait-il pas quelqu'un qui, à l'aspect des figures bro-

(1) *Omero nello scudo d'Achille, e Virgilio in quello d'Enea, ornano i bassi-rilievi colla leggiadria delle prospettive e del colorito, e cogli ornamenti delle stesse figure, ma in guisa che se ne possano delineare i ritratti: ma come delinear tutto il lungo discorso d'Arianna e di Egeo, e ciò che nel discorso è di più bello? (Ubi supra, p. 192.)*

dées dont le lit nuptial était enrichi, en eût pris occasion de raconter l'histoire d'Ariane et de Thésée? » Rien de mieux sans doute; mais l'idée, le tour, l'expression, tout est d'Antonio Conti (1).

L'auteur français reproche avec raison à quelques savants de vouer aux ouvrages des anciens une admiration sans réserve. Il leur rappelle que « ce n'est ni sur l'antiquité, ni sur l'autorité qu'elle imprime que se mesure la perfection des ouvrages, mais bien sur la convenance, règle éternelle et fondamentale de la poésie et de tous les arts imitateurs. » Cela est très bien pensé et très bien dit; mais

(1) *Se volea Catullo appassionar il racconto colla disperazione di un' amante e di un padre, e così interrompere colla passione la noja della narrazione, per variarla, non potea faregli che alcuno degli spettatori prendesse occasione dalle figure del drappo di raccontar la storia d'Arianna e di Teseo?* (Ibidem).

l'auteur italien l'avait pensé et dit avant lui (1).

Cet épisode, considéré en lui-même, réunit tous les genres de perfection, et va de pair avec les plus sublimes productions de la poésie antique : c'est ce qu'affirme l'abbé Arnaud, et, pour le prouver, il fait une analyse très détaillée de ce morceau : il fait ressortir toutes les beautés du tableau et tout l'artifice du peintre. Le motif, l'idée de cette longue analyse et l'analyse elle-même appartenant encore à l'auteur italien. Le plus souvent l'auteur français ne fait que le traduire ; on voit cependant qu'en le traduisant, il a sous les yeux le poème de Catulle : son expression en est plus animée, son style en a

(1) *Qualunque cosa ne dicano coloro che ritrovano negli antichi la norma del perfetto, non badiamo che questa non si misura con l'autorità, ma colla convenienza, la quale è la regola fondamentale della poetica. (Ibidem).*

plus de mouvement et de chaleur ; mais tout le fond est d'Antonio Conti ; et même lorsque l'abbé Arnaud , arrivé au discours d'Ariane , après avoir dit que la passion ne fut jamais traitée par aucun poète avec plus d'art et de vérité , ajoute que , pour mieux démontrer ce qu'il avance , il se permettra de mêler quelques réflexions à cette analyse , ces réflexions qu'il se permet ne sont point à lui ; et sa philosophie vit encore ici , comme sa poétique , aux dépens de l'abbé Conti (1).

(1) « Souvent l'amour-propre nous aveugle au point de nous persuader que nous sommes infallibles dans les choses (ce devrait être *dans les choix* ; voy. le texte) que nous faisons : nous nous formons une si haute idée des perfections de l'objet que nous avons jugé digne de notre tendresse , que lors même qu'il nous abandonne et qu'il nous trahit , nous ne pouvons nous résoudre à nous croire trompés , etc. » (Mémoire de l'abbé Arnaud , Mém. de litt. , t. II , p. 178 et suiv.) « *Instigati noi dall' amor naturale che ci persuade d'esser infallibili nelle nostre elezioni , tanto*

Pour faire sentir ensuite avec quel art les passions s'entrelacent et se graduent dans ce poëme, le savant italien compare le discours que Catulle met dans la bouche d'Ariane avec ce que Virgile fait dire à Didon, et Ovide à Ariane elle-même : le savant français fait la même comparaison ; mais il s'y arrête, et ne suit pas son modèle dans celle qu'il fait de ce même discours avec ceux d'Olympie et d'Armide, dans les poëmes de l'Arioste et du Tasse.

Après cette digression, l'abbé Conti revient à Catulle ; l'abbé Arnaud y revient aussi. Il prouve par une supposition qu'il ne s'est pas écarté de son sujet. Il suppose une table où les pensées et les expressions les

abbiamo in pregio l'eccellenza della virtù di chi da noi s'elegge, come degno d'esser amato, che quando ancora ci abbandona e tradisce, non possiamo credere d'essere ingannati, etc » (Prose e poesie dell' ab. Ant. Conti, t. II, p. 194 e 195).

plus propres à représenter les passions d'une même espèce seraient ordonnées et disposées de manière qu'on en pût saisir les nuances, la succession, le mélange et la gradation. « On verrait, dit-il, que chaque passion a son langage déterminé, et sa marche propre et particulière, dont on ne peut s'écarter sans tomber dans le raffinement et l'affectation. » L'idée de cette table est nouvelle; c'est une de ces idées originales qu'il n'est pas permis d'emprunter sans dire à qui on les doit. Cependant, cette idée, ces expressions et le développement qui suit, sont encore mot pour mot de Conti (1).

(1) *Se in una tavola s'ordinassero tutti i pensieri poetici espressivi delle passioni della stessa spezie, e se ne scoprisse la gradazione e l'intreccio, si vedrebbe che ogni passione ha un determinato linguaggio, e che chiunque se ne allontana cade nell'affettazione o nel raffinamento. (Ubi supr. p. 200.)*

« La grande difficulté, continue l'abbé Arnaud, c'est de savoir appliquer aux cas particuliers les idées

Enfin , lorsqu'après avoir retracé , sur les pas de Catulle et d'Antonio Conti , l'arrivée de Bacchus et le tableau tumultueux de son cortége , il compare ce morceau de poésie à ces bas-reliefs où est représenté le triomphe d'Ariane et de Bacchus , avec cette différence néanmoins que la sculpture ne peut , comme la poésie , varier les attitudes , multiplier les scènes , et en rendre le mouvement même ; l'idée de cette comparaison et celle de cette différence sont littéralement prises de l'abbé Conti , comme tout le reste (1).

générales , ainsi que l'a fait Virgile , qui , en suivant les pensées de Catulle , d'Homère et de plusieurs poètes , a eu le secret de se les rendre propres , en les individualisant , et de leur imprimer ainsi le caractère de l'originalité. » *La difficoltà* , dit l'abbé Conti , *è d'applicare idee generali al caso particolare , come fece Virgilio , che se ben segue i pensieri di Catullo , come quei d'Omero e d'altri poeti , gli stembra inguisa , e gl' individua , che gli rende originali.* (Loc. cit).

(1) *S'avvisa di vedere un di quei bassi-rilievi , ove*

Le reproche qu'on doit lui faire n'est pas d'avoir profité de ce qu'un savant, poète et philosophe italien, avait écrit avant lui; mais il devait citer la source où il puisait ce qui fait le principal ornement de son Mémoire; et il n'y a pas même nommé Conti.

Le savant Doëring ne suit-il pas aussi cet auteur italien sans le citer, lorsqu'il dit, dans les Observations qui précèdent ce poème : « Figurez-vous qu'auprès du lit nuptial est placé un interprète qui explique au peuple charmé de ces peintures, non seulement les figures et les fables qui y sont représentées, mais les causes de chacune de ces représentations et les événements qu'elles rap-

nel trionfo d'Arianna e di Bacco tutte queste cose sono animate dalla scultura; ma il basso-rilievo non varia lo spettacolo, come la poesia, che dipinge col verso il suono de' timpani, de' corni e delle tibie, etc. (ibid).

pellent? » C'est ce que lui semblent indiquer les mots *ferunt*, *perhibent* (on dit, on raconte) et autres de cette espèce qui reviennent souvent dans ce récit (1).

Du reste, ce savant s'est montré moins sévère sur les digressions dont ce poëme est rempli, que ne l'ont été la plupart des autres critiques, et il paraît en avoir mieux saisi le véritable caractère. « Ce n'est pas, dit-il, dans le dessein de ne chanter que l'épithalame de Thétis et de Pélée, que Catulle composa ce poëme. S'il n'avait pas eu d'autre intention que de célébrer leur hyménée, il n'aurait pas cherché si loin des ornements, et n'eût pas, contre toutes les règles

(1) *Jam finge tibi adstare huic pulvinari ἱεργητήν quendam vel interpretem, qui populo mira aviditate hæc omnia oculis et animo quasi devoranti non solum quas textura exhibet figuras et fabulas, sed singularum etiam causas et eventus declaret; etc. (Ad carm. Catulli LXIV, v. 1, p. 251.)*

de l'Épithalame, qu'il a si bien observées dans d'autres occasions, mêlé à son sujet des fables qui y étaient tout-à-fait étrangères. Il avait dans ce sujet même un champ assez vaste où son génie pouvait s'étendre, et les fables qui ont un rapport direct à cette fête suffisaient pour remplir un poëme beaucoup plus long que le sien (1). Mais si nous voulons penser que Catulle n'a eu d'autre but, en célébrant les noces de Thétis et de Pélée, que de joindre à cette fable principale d'autres fables que les siècles héroïques de la Grèce lui pouvaient fournir, et de s'étendre à son gré sur celles qui seraient les plus favorables à la poésie, sans se donner d'autre peine que de les unir ensemble par le lien commode et flexible d'une fiction quelconque, de promener ainsi les lec-

(1) Voy., sur ces fables, *Tzetzés, ad Lycoph.*, v. 178; *Heyne, ad Apollodor*, p. 794 et suiv.

teurs dans les routes les plus agréables du pays des Muses, de les amuser par les récits les plus capables de leur plaire, et de flatter surtout leurs sens par les plaisirs de la variété, il est évident que c'est sous ce point de vue que nous devons considérer son ouvrage. C'est, continue ce digne interprète de Catulle, à quoi eussent dû songer quelques savants : peut-être se seraient-ils relâchés de cette rigueur avec laquelle ils ont critiqué, soit l'abondance et la prolixité, soit le peu de rapport et de liaison des digressions de ce poëme (1). »

Les critiques dont parle M. Doëring ont jugé, d'après les règles et les convenances de l'Épopée, un poëme qui n'en a le caractère que dans les récits mêmes qu'ils y trouvent superflus. Volpi, sans s'étendre sur cette accusation, dit un mot qui suffit pour justifier

(1) Doëring, *ubi supra*, p. 255.

Catulle. « Le poète, dit-il, prend occasion du voile orné de broderies dont le lit nuptial était décoré, pour raconter, à la manière des poètes lyriques, l'histoire d'Ariane et de Thésée (1). En effet, c'est à la poésie lyrique qu'un épithalame appartient principalement, et, dans ce genre, l'étendue des épisodes est à la discrétion du poète. Les récits, où si l'on veut, les parties épiques, que renferment plusieurs des plus belles odes de Pindare, sont hors de proportion avec les

(1) On retrouve cette idée dans un commentateur plus ancien, Bernardin Realino, dont j'ai déjà parlé ci-dessus. Il cite le savant Corrado son ami, qui, ayant blâmé la longueur de cette digression de Catulle, ajoutait cependant : *Nisi dicat aliquis illum poëtas lyricos esse imitatum, qui cum neque gravia, neque magna, sed amores, cœnas et alia id genus profiteantur, longius evagari possunt: ut Pindarus non sæpe modo sed semper ferè facit, etc.* (Bernardini Realini in *Nuptias Pel. et Thet. Catullianas comment.*, Bononiæ, 1551, p. 12, verso.)

odes mêmes, et n'y sont pas toujours aussi naturellement amenés que l'épisode d'Ariane l'est dans le poème de Catulle.

Ces narrations de Pindare ont été critiquées par des modernes qui voulaient absolument juger les anciens d'après nos goûts et nos usages ; mais elles plaisaient beaucoup aux Grecs, qui aimaient à y trouver les plus beaux traits de leur mythologie, ou de leurs fables héroïques, ou des traditions non moins fabuleuses, mais encore plus intéressantes pour eux, de leurs plus illustres familles. Cela suffit, je ne dis pas pour la justification de Pindare, mais pour son éloge ; et Catulle n'en mérite-t-il pas encore davantage pour avoir amené dans son sujet cette digression touchante et passionnée, qui ne devait pas seulement plaire à tout un pays, ou à quelques familles, ou à quelques hommes puissants, mais émouvoir et intéresser tous les hommes ?

Il est certain que si Catulle a étendu autant qu'il l'a fait l'épisode d'Ariane, qui n'a véritablement aucun rapport nécessaire avec son sujet, ce n'a pu être que par l'attrait qu'il trouvait dans cette fable intéressante, et non par l'embarras de tirer de ce sujet même d'autres fables qu'il pouvait revêtir de toutes les couleurs de la poésie. L'expédition des Argonautes, l'ancienne fable de l'Océan, de l'antique Téthys et des Néréides leurs petites-filles, l'amour de Jupiter pour la jeune Thétis, l'une de ces nymphes, et la raison qui le fit renoncer à la poursuivre; ce qu'elle fit pour échapper aux désirs de Pélée, la ruse qu'il employa pour la saisir malgré ses métamorphoses, toutes ces fables et d'autres encore se présentaient naturellement à l'imagination du poète. Mais aucune, il le faut avouer, n'aurait été aussi attachante et ne lui aurait fourni des peintures si vives, si touchantes, des mouvements si passionnés.

Les plaintes de Didon, d'Olympie et d'Armide ont pour origine commune celles d'Ariane (1), qui semblent elles-mêmes l'expression immédiate et primitive de la passion la plus vraie, la plus ardente et la plus malheureuse.

C'est surtout cet épisode qui est généralement connu, qui se fixe, dès la jeunesse, dans la mémoire de tous les amateurs de poésie, et qui ne s'en efface plus. Le reste, c'est-à-dire la partie principale du poëme, s'y imprime beaucoup moins. Le sentiment, plus que le jugement, dicte cette préférence : toutes les parties de ce poëme sont également belles et d'une exécution également parfaite ; mais on ne peut s'intéresser, ni à l'hymen de Pélée et de Thétis, ni aux fêtes célébrées pour leur mariage, ni aux prédictions de la grandeur future d'Achille leur fils, autant

(1) Voy. l'Appendix, N°. VI.

qu'à l'amour d'Ariane, à son malheur et à ses plaintes.

J'ai toujours été surpris qu'aucun poète français de quelque réputation n'ait traduit en vers un morceau si célèbre et si achevé (1). Je devais en conclure qu'il était impossible à traduire. Malheureusement, je l'ai relu dans un de ces moments où mon ancien goût pour la poésie se réveille, à la campagne, et dans la saison de l'année où la nature y déploie tous ses agréments et toutes ses richesses. Pendant plusieurs jours, je ne pus faire autre chose que le relire. Enfin, la première période du poëme, belle par sa simplicité, par sa rondeur, par l'enchaînement et la proportion de ses membres, s'arrangea presque machinalement dans ma tête en vers français. Je succombai à la tentation d'aller ainsi jusqu'à la fin. J'y parvins avec une fa-

(2) Voy. *ibidem*, N^o. VII.

cilité qui m'inspira une juste défiance. Le succès de quelques lectures particulières ne me fit point illusion : je l'attribuai sans peine à la beauté du poëme de Catulle , qui perçait à travers les imperfections du mien. Ce n'est qu'après avoir revu et corrigé ce premier jet avec toute l'attention et tout le soin dont je suis capable , que j'ai osé le présenter à la Classe de l'Institut, dont j'ai l'honneur d'être membre ; et il n'a pas fallu moins que l'approbation dont mes savants confrères ont honoré ce faible essai , pour m'enhardir à le présenter au public.

Le style de Catulle , toujours figuré , hardi , rempli d'images , ses onomatopées fréquentes , si difficiles à faire passer dans notre langue , ses obscurités , augmentées par les leçons arbitraires et les fausses interprétations des éditeurs et des savants , ne sont pas les seuls obstacles qui arrêtent le traducteur : il en trouve aussi dans certaines négli-

gences que le poète latin se permet et qu'on ne permettrait pas à son interprète d'imiter; dans des beautés particulières, telles que des répétitions de mots qui ont une intention, un effet, et qu'on ne lui pardonnerait pas de négliger.

Par exemple, il ne pourrait pas rendre le *dicuntur*, le *nam perhibent*, et le *namque ferunt*. (on dit, on assure, on raconte), chaque fois qu'il revient dans le texte, ni le mot *nam* (car), répété jusqu'à quatre ou cinq fois au commencement d'autant de vers, ni d'autres répétitions de cette espèce, qui sont évidemment des formules que les anciens se permettaient d'employer, et pour lesquelles, nous autres modernes, et surtout nous autres Français, nous n'avons pas la même indulgence.

Lorsque Catulle, au contraire, affecte de répéter dans trois vers de suite le nom de *Thétis*, qu'il commence trois autres vers par

la particule négative *non* , qu'il exprime par l'accumulation des mots *toto ex pectore* , *toto animo* , *totâ mente* , le désordre et l'aliénation de l'esprit d'Ariane ; qu'il met deux fois de suite dans sa bouche le nom de *per-fide* adressé à Thésée ; qu'enfin , il réitère dans le même vers le mystique *evoë* des bacchantes , si le traducteur ne rend pas fidèlement ces traits de poésie , de passion et de caractère , on a droit de lui en demander compte.

Je n'ai pas cru devoir conserver de même une autre répétition qui se trouve dans la dernière partie de ce poëme. Le chant des Parques est coupé par le vers intercallaire :

Currite, ducentes subtemina, currite, fusi.

Ce vers est répété jusqu'à treize fois , à distances inégales , de quatre, cinq et six vers. Deux des traducteurs italiens en ont fait le refrain de treize octaves. Cela eût été insupportable en français. J'ai réduit cette répéti-

tion à six fois ; et encore j'ai cru devoir changer deux fois la rime , et mettre quelque variation dans le vers.

En faisant , de ce qui n'avait été que l'effet irréfléchi d'une sorte d'inspiration , l'objet d'un travail sérieux , je me suis proposé deux choses : la première , de rendre le plus exactement qu'il me serait possible le sens de mon auteur , de n'y point laisser d'obscurités , d'éclaircir par des notes tous les endroits sur lesquels , après les travaux de tant d'interprètes , il reste encore des nuages , et de fixer enfin , par les autorités ou par la critique , les leçons encore douteuses ; la seconde , de faire passer dans notre langue les beautés de l'original , autant que me le permettraient la faiblesse de mes talents et le génie de cette langue , si belle et si riche en elle-même , quand on voit l'emploi qu'en ont fait nos grands écrivains , mais qui , surtout en vers , perd tant à être comparée avec les langues anciennes , et même

avec plusieurs langues modernes, soit qu'on essaie de traduire soi-même, soit qu'on examine avec attention et sincérité les traductions les plus estimées. Enfin, j'ai désiré que ma version pût satisfaire, et le lecteur français qui veut que sa langue soit respectée, lors même qu'on essaie de lui faire dire des choses qu'elle n'a pas encore dites ; et le *latiniste* instruit qui connaît les richesses, les moyens et les procédés relatifs des deux langues.

Je l'ai désiré, mais je suis loin de me flatter que j'aie pu y réussir, comme un Delille dans les *Géorgiques*, comme un Desaintange dans les *Métamorphoses*. Il est encore des places honorables dans l'estime des gens de goût après ces deux traductions célèbres ; et je serais trop heureux d'obtenir une de ces places pour la mienne.

LES NOCES

DE

THÉTIS ET DE PELÉE.

Gnosia, Thesæ quondam perjuræ lingue
Flevisti, ignoto sola relicta mari.
Sic cecinit pro te doctus, Minoi, Catullus,
Ingrati referens impia facta viri.
(TIBULL., l. III, el. 6.)

DE NUPTIIS PELEI ET THETIDOS.

PELIACO quondam prognatæ vertice pinûs
Dicuntur liquidas Neptuni nasse per undas
Phasidos ad fluctûs et fines Æetæos;
Cum leæi juvenes, Argivæ robora pubis,
Auratam optantes Colchis avertere pellem,
Ausi sunt vadâ salsâ citâ decurrere puppi,
Cœrula verrentes abiegnis æquora palmis;
Diva quibus, retinens in summis urbibus arces,
Ipsa levi fecit volitantem flamine currum,
Pinea conjungens inflexæ texta carinæ.
Illa rudem cursu prima imbuit Amphitriten.
Quæ simul ac rostro ventosum proscidit æquor,

LES NOCES

DE THÉTIS ET DE PÉLÉE.

Du Pélion jadis abandonnant la cime, ⁽¹⁾
On vit des pins rouler jusqu'au liquide abîme,
Se fier à Neptune, et nager dans ses flots
Vers les états d'Aète, et le Phase, et Colchos; ⁽²⁾
Lorsque des Argiens l'héroïque jeunesse,
D'une toison dorée enviant la richesse, ⁽³⁾
Osa, pour l'enlever, franchir les flots amers,
Et d'avirons légers fendre l'azur des mers. ⁽⁴⁾
C'est la Divinité des hautes citadelles ⁽⁵⁾
Qui pour eux fabriqua de ses mains immortelles ⁽⁶⁾
Ce char impétueux volant au gré des vents,
Et de pins recourbés forma ses vastes flancs.
Le premier d'Amphitrite il sillonna la plaine : ⁽⁷⁾
Quand sa proue eut plongé dans l'orageux domaine,

Totaque remigio spumis incanduit unda,
Emergere feri candenti è gurgite vultûs
Æquoreæ monstrum Nereides admirantes;
Illâque haudque aliâ viderunt luce marinas
Mortales oculi nudato corpore Nymphas,
Nutricûm tenus extantes è gurgite cano.
Tum Thetidis Peleus incensus fertur amore,
Tum Thetis humanos non despexit Hymenæos,
Tum Thetidi pater ipse jugandum Pelea sensit.
O nimis optato sæclorum tempore nati,
Heroes, salvete deûm genus! o bona mater!
Vos ego sæpe meo, vos carmine compellabo.
Teque adcò eximiè tædis felicibus aucte,
Æmathiæ columen Peleu, cui Jupiter ipse,
Ipse suos divûm genitor concessit amores,
Tene Thetis tenuit pulcherrima Neptunine?
Tene suam Tethys concessit ducere Neptem,
Oceanusque, mari totum qui amplectitur orbem?

Que la rame y creusa des gouffres écumeux,
 De ces gouffres sortit un cortége nombreux
 De sauvages Beautés, de jeunes Néréides, ⁽⁸⁾
 Sur ce prodige ailé fixant des yeux avides.
 Pour la première fois l'homme les vit alors
 De leurs attraits, sans voile, étaler les trésors,
 Et leur sein s'arrondir sur l'onde amoncelée.
 Alors des traits d'amour Thétis blessa Pélée; ⁽⁹⁾
 Thétis vit sans mépris les desirs d'un mortel; ⁽¹⁰⁾
 Pour Thétis d'Hyménée on prépara l'autel,
 Et son père lui-même en ordonna les fêtes.
 Odans un siècle heureux, vous nés pour ces conquêtes,
 Héros enfants des dieux! et vous, Nymphes des mers, ⁽¹¹⁾
 Salut! c'est vous souvent qu'invoqueront mes vers.
 Et vous, noble Pélée, à qui Jupiter même,
 A qui le roi des cieux a cédé ce qu'il aime, ⁽¹²⁾
 Soutien de l'Émathie, est-ce vous que Thétis ⁽¹³⁾
 A tenu dans ses bras, vous qu'ont nommé leur fils,
 Et Téthys son aïeule ⁽¹⁴⁾, et ce grand Dieu de l'onde,
 Qui du cercle des mers environne le monde?

Quæ simul optatæ finito tempore luces
Advenêre, domum conventu tota frequentat
Thessalia : oppletur lætanti regia cœtu :
Dona ferunt, præ se declarant gaudia vultu.
Deseritur Scyros, relinquunt Phthiotica Tempe
Cranonisque domos, ac mœnia Larissæa.
Pharsalum cocunt, Pharsalia tecta frequentant.
Rura colit nemo; mollescunt colla juvencis :
Non humilis curvis purgatur vinea rastris,
Non glebam prono convellit vomere taurus :
Non falx attenuat frondatorum arboris umbram;
Squalida desertis rubigo infertur aratris.

Ipsius at sedes, quâcunque opulenta recessit
Regia, fulgenti splendent auro atque argento.
Candet ebur soliis; collucent pocula mensæ :
Tota domus gaudet regali splendida gazâ.
Pulvinar vero Divæ geniale locatur
Sedibus in mediis, Indo quod dente politum

Pour les Thessaliens quand brilla l'heureux jour,
Tous vinrent de leurs rois visiter le séjour :
Le palais se remplit d'un peuple dans l'ivresse :
Les dons sont dans leurs mains, sur leurs fronts l'allégresse;
Ils désertent Larisse, et Cranon et Scyros ; ⁽¹⁵
Ceux de Tempé, de Phtie accourent à grands flots ; ⁽¹⁶
Pharsale les reçoit, tout s'assemble à Pharsale.
Les jeux ont suspendu la fatigue rurale ; ⁽¹⁷
Des bœufs libre du joug le cou se ramollit ;
Ils cessent de briser, dans le champ qui languit,
Sous les socs inclinés la glèbe obéissante ;
Le râteau, d'épurer la vigne humble et rampante ;
La serpe, d'éclaircir l'ombrage des forêts ;
Et la rouille ternit les armes de Cérès.

De l'Époux cependant la royale opulence
Brille de toutes parts dans son palais immense.
Les sièges éclatants, les vases précieux,
Partout l'argent et l'or éblouissent les yeux.
Au centre du palais, la couche fortunée
En ivoire indien s'élève façonnée.

Tincta tegit roseo conchylî purpura fuco.
Hæc vestis priscis hominum variata figuris
Heroûm mirâ virtutes indicat arte.
Namque fluentisono prospectans littore Diæ
Thesea cedentem celeri cum classe tuetur
Indomitos in corde gerens Ariadna furores :
Nec dum etiam sese quæ visit visere credit.
Ut pote fallaci quæ tum primùm excita somno
Desertam in solâ miseram se cernit arenâ.
Immemor at juvenis fugiens pellit vada remis,
Irrita ventosæ linquens promissa procellæ :
Quem procul ex algâ mœstis Minois ocellis,
Saxea ut effigies Bacchantis prospicit evoe,
Prospicit, et magnis curarum fluctuat undis;
Non flavo retinens subtilem vertice mitram,
Non contacta levi velatum pectus amictu,
Non tereti strophio luctantes vincta papillas;
Omnia quæ toto delapsa è corpore passim

Un voile somptueux de pourpre coloré ⁽¹⁸⁾
La couvre à larges plis, où l'art a figuré
Des antiques humains la vive ressemblance,
Et des premiers héros les faits et la vaillance. ⁽¹⁹⁾
C'est là que, sur des bords que bat l'onde à grand bruit, ⁽²⁰⁾
Furieuse à l'aspect d'un vaisseau qui s'enfuit,
Ariane des yeux suit l'ingrat qu'elle adore.
Ce qu'ils ont vu, son cœur ne peut le croire encore.
Au moment où loin d'eux fuit un sommeil trompeur,
Sur le sable désert seule avec sa douleur,
Tandis qu'aux vents, aux flots le fugitif Thésée
Livrait les vains serments qui l'avaient abusée,
Elle le suit au loin de ses tristes regards.
Telle, en marbre animé par le ciseau des arts, ⁽²¹⁾
Regarde une Bacchante : immobile au rivage,
Des chagrins dans son cœur gronde et frémit l'orage. ⁽²²⁾
Sur l'or de ses cheveux plus de léger bandeau,
Plus sur son jeune sein de modeste réseau,
Plus d'écharpe, lien d'une gorge rebelle;
Tout ce vain ornement tombe et flotte autour d'elle.

Ipsius ante pedes fluctûs salis alludebant.
Sed neque tum mitræ, neque tum fluitantis amictûs
Illa vicem curans, toto ex te pectore, Theseu,
Toto animo, totâ pendebat perdita mente.

Ah ! misera, assiduis quam luctibus externavit
Spinosa Erycina serens in pectore curas,
Illâ tempestate ferox quo tempore Theseus
Egressus curvis è littoribus Piræi
Attigit injusti regis Gortynia tecta.
Nam perhibent olim crudeli peste coactam
Androgeoneæ poenas exsolvere cœdis,
Electos juvenes simul et decus innuptarum
Cecropiam solitam esse dapem dare Minotauro.
Quis angusta malis cum mœnia vexarentur,
Ipse suum Theseus pro caris corpus Athenis
Projicere optavit potius quam talia Cretam
Funera Cecropiæ ne-funcra portarentur.
Atque ita nave levi nitens, ac lenibus auris
Magnanimum ad Minoa venit sedesque superbas.
Hunc simul ac cupido conspexit lumine virgo

La mer vient à ses pieds le baigner de ses eaux.
 Eh ! que lui font ces nœuds, ces voiles, ces bandeaux ?
 C'est toi, quand tu la fuis, toi que toute son ame,
 Thésée ! ah ! c'est toi seul que tout son cœur de flamme,
 Que ses esprits, ses sens rappellent éperdus.

Malheureuse ! à quels pleurs te condamna Vénus !
 A quels déchirements ton ame fut livrée
 Du jour où ce Guerrier vint des bords du Pirée
 De l'injuste Minos aborder les états ! ⁽²³⁾
 Athènes, d'Androgée expiant le trépas, ⁽²⁴⁾
 D'une peste cruelle éprouvait le ravage.
 Ses vierges, ses héros, à la fleur de leur âge,
 Au Minotaure offraient, pour fléchir le destin,
 Des enfants de Cécrops un horrible festin.
 Thésée enfin voulut, en dévouant sa vie,
 De ce tribut funèbre affranchir sa patrie. ⁽²⁵⁾
 Sur un vaisseau léger guidé par un vent frais,
 Il vit du grand Minos le superbe palais.
 Là, croissait de ce roi la fille bien aimée ;
 Une couche pudique et de fleurs parfumée,

Regia, quam suaves exspirans castus odores.
 Lectulus in molli complexu matris alebat;
 Qualis Eurotæ progignunt flumina myrtos,
 Aura ve distinctos educit verna colores:
 Non priùs ex illo flagrantia declinavit
 Lumina, quam cuncto concepit pectore flammam
 Fonditùs, atque imis exarsit tota medullis,
 Heu! miserè exagitans immiti corde furores.

Sancte puer, curis hominum qui gaudia misces,
 Quæque regis Golgos, atque Idalium frondosum,
 Qualibus incensam jactastis mente puellam
 Fluctibus, in flavo sæpe hospite suspirantem!
 Quantos illa tulit languenti corde timores!
 Quantum sæpe magis fulgore expalluit auri!
 Cum sævum cupiens contrà contendere monstrum,
 Aut mortem appeteret Theseus, aut præmia laudis;
 Non ingrata, tamen frustra, munuscula Divis
 Promittens, tacito suspendit vota labello!

Pour l'hymen qui l'attend doux et chaste trésor,
 Dans les bras maternels la nourrissait encor.
 Tel l'Eurotas nourrit des myrtes sur ses rives;
 Tel Zéphir du printemps rend les couleurs plus vives.
 Elle voit ce héros; et séduits, enflammés,
 Ses yeux ne quittent plus ce qui les a charmés,
 Qu'elle n'ait, jusqu'au fond de ses veines brûlantes,
 Conçu d'un feu caché les ardeurs dévorantes :
 Elle-même en son sein attise ses fureurs.

Divin enfant, qui fais notre joie et nos pleurs,
 Et toi qui de Golgos, d'Idalie et de Gnide
 Reçois les vœux, pourquoi d'une vierge timide,
 Comme une onde orageuse, agitez-vous les sens ?
 Pour ce bel étranger que de soupirs ardents !
 Dans son cœur languissant quelle terreur cruelle !
 Dans tous ses traits flétris quelle pâleur mortelle,
 Du Monstre furieux lorsque bravant l'effort,
 Thésée allait chercher ou la gloire ou la mort !
 Quels dons promis aux dieux, que le Destin rejette ! ⁽²⁶⁾
 Que de vœux suspendus à sa bouche muette ! ⁽²⁷⁾

Nam velut in summo quatientem brachia Tauro
 Quercum aut conigeram sudanti corpore pinum
 Indomitus turbo contorquens flamine robur
 Eruit : illa procul radicibus exturbata
 Prona cadit, latèque et cominūs omnia frangens :
 Sic domito sævum prostravit corpore Theseus
 Necquidquam vanis jactantem cornua ventis.
 Indè pedem sospes multâ cum laude reflexit,
 Errabunda regens tenui vestigia filo ;
 Ne labyrinthis è flexibus egredientem
 Tecti frustraretur inobservabilis error.

Sed quid ego, à primo digressus carmine, plura
 Commemorem ? ut linquens genitoris filia vultum,
 Ut consanguineæ complexum, ut denique matris,
 Quæ misera in gnâtâ fleret deperdita, læta
 Omnibus his Thesei præoptarit amorem ?
 Aut ut vecta ratis spumosa ad littora Diæ ?
 Aut ut eam tristi devinctam lumina somno

Mais tel que l'ouragan, au sommet du Taurus,
 Frappe un chêne luttant de ses bras étendus,
 Ou d'un pin résineux l'altière pyramide ; ⁽²⁸
 L'arbre résiste en vain au tourbillon rapide :
 Son tronc déraciné tombe ; au loin dans les bois
 Ce qu'il heurte se brise , écrasé sous son poids :
 Tel Thésée a dompté les fureurs menaçantes
 Du Monstre qui bat l'air de cornes impuissantes.
 Glorieux et vainqueur , hors de ces murs sanglants
 Un fil ingénieux guide ses pas errants :
 Sans lui , des longs détours de l'obscur labyrinthe
 Jamais il n'eût franchi l'inextricable enceinte.

Mais pourquoi loin du but m'égarer si long-temps ? ⁽²¹
 Dirai-je qu'enlevée à ses tristes parents ,
 Une fille a quitté le doux aspect d'un père ,
 Les baisers d'une sœur , ceux d'une tendre mère ,
 Dont l'affreux désespoir hâte le dernier jour ,
 Et leur a préféré Thésée et son amour ?
 Ou comment dans cette île un vaisseau l'a conduite ?
 Ou comment le parjure a médité sa fuite ,

Liquerit immemori discedens pectore conjux ?

Sæpe illam perhibent ardenti corde furentem

Clarisonas imo fudisse è pectore voces ;

Ac tum præruptos tristem conscendere montes ,

Unde aciem in pelagi vastos protenderet æstûs ;

Tum tremuli salis adversas procurrere in undas

Mollia nudatæ tollentem tegmina suræ ,

Atque hæc extremis mœstam dixisse querelis

Frigidulos udo singultûs ore cientem :

Siccine me patriis avectam , perfide , ab oris ,

Perfide , deserto liquisti in littore , Theseu ?

Siccine discedens , neglecto numine Divûm ,

Immemor ah ! devota domum perjuria portas ?

Nulla ne res potuit crudelis flectere mentis

Consilium ? tibi nulla fuit clementia præsto ,

Inmite ut nostri vellet mitescere pectus ?

At non hæc quondam blandâ promissa dedisti

Voce mihi : non hoc miseræ sperare jubebas ,

Sed connubia læta , sed optatos hymenæos :

Lorsqu'un triste sommeil la tenait sous sa loi,
Et, loin d'elle, oublié ses serments et sa foi ?
D'une ardente fureur alors son ame éprise
En sourds gémissements, en cris perçants s'épuise.
Tantôt elle gravit sur les rochers déserts,
D'où son œil égaré parcourt les vastes mers ;
Tantôt elle descend , court dans l'onde agitée ,
Et relevant les plis de sa robe humectée , ⁽³⁰⁾
En accents douloureux , coupés de froids sanglots ,
De sa bouche glacée elle exhale ces mots :

« C'est donc ainsi , perfide , ô perfide Thésée,
Que sur ces tristes bords trahie et méprisée ,
Loin des bords paternels tu me laisses périr !
Ainsi des Dieux vengeurs perdant le souvenir,
Tu retournes chargé d'un parjure exécration !
Quoi ! rien n'a pu fléchir ton ame impitoyable !
Rien de ce noir projet n'a détourné ton cœur !
Ce n'est pas là le prix qu'attendait mon ardeur :
Il fut un autre espoir pour une infortunée ,
L'espoir des plus saints nœuds , du plus doux hyménée ;

Quæ cuncta aërii discerpunt irrita venti.
 Jam jam nulla viro juranti femina credat,
 Nulla viri speret sermones esse fideles :
 Qui, dum aliquid cupiens animus prægestit apisci,
 Nil metuunt jurare, nihil promittere parcunt :
 Sed simulac cupidæ mentis satiata libido est,
 Dicta nihil metuere, nihil perjuria curant.
 Certè ego te in medio versantem turbine lèti
 Eripui, et potiùs germanum amittere crevi,
 Quam tibi fallaci supremo in tempore deessem.
 Pro quo dilaceranda feris dabor, alitibusque
 Præda, neque injectâ tumulabor mortua terrâ.
 Quænam te genuit solâ sub rupe læna
 Quod mare conceptum spumantibus exspuit undis ?
 Quæ Syrtis, quæ Scylla rapax, quæ vasta Charydbis,
 Talia qui reddis pro dulci præmia vitæ ?

Si tibi non cordi fuerant connubia nostra,
 Sæva quod horrebas prisci præcepta parentis,

Mais ces nœuds, cet hymen sont le jouet des vents.
Ah ! d'un homme jamais ne croyez les serments,
Femmes, n'espérez rien de ce sexe perfide.
Quand le feu du désir brûle leur ame avide,
Toujours prompts à promettre, à jurer toujours prêts,
Leurs vœux sont-ils remplis, leurs désirs satisfaits,
Ils ne comptent pour rien ni serment ni promesse.
Cruel ! où serais-tu sans moi, sans ma faiblesse ?
Les ombres de la mort environnaient tes pas ;
J'ai d'un frère plutôt supporté le trépas ⁽³¹⁾
Que de t'abandonner dans cet instant suprême ;
Et pour un tel bienfait, tu me livres toi-même
Aux tigres, aux vautours ; et tu n'as pas permis
Qu'un peu de terre au moins honore mes débris !
Quels lions t'ont produit dans leur antre sauvage ?
Dans quels flots écumants, sur quel affreux rivage
De Scylla, de Carybde as-tu reçu le jour,
Pour payer d'un tel prix la vie, et tant d'amour ?
» Si tu craignais l'hymen, si peut-être d'un père ⁽³²⁾
Tu redoutais encor la défense sévère ;

Attamen in vestras potuisti ducere sedes,
 Quæ tibi jucundo famularer serva labore,
 Candida permulcens liquidis vestigia lymphis,
 Purpureâ ve tuum consternens veste cubile.

Sed quid ego ignaris nec quicquam conqueror auris,
 Externata malo? quæ nullis sensibus auctæ
 Nec missas audire queunt nec reddere voces.
 Ille autem prope jam mediis versatur in undis:
 Nec quisquam adparet vacuâ mortalis in algâ.
 Sic nimis insultans extremo tempore sæva
 Fors etiam nostris invidit questibus aures.
 Jupiter omnipotens, utinam ne tempore primo
 Gnosia Cecropiæ tetigissent littora puppes,
 Indomito nec dira ferens stipendia Tauro
 Perfidus in Cretam religasset navita funem;
 Nec malus hic, celans dulci crudelia formâ
 Consilia, in nostris requiesset sedibus hospes!

Nam quo me referam? quali spe perdita nitar?
 Idæos ne petam montes? ah! gurgite lato
 Discernens ponti truculentum dividit æquor.

Eh bien ! dans son palais ne pourrais-je du moins,
Esclave, te servir par les plus tendres soins,
Répandre sur tes pieds l'onde rafraîchissante,
Ou décorer ton lit d'une pourpre éclatante ?

» Mais pourquoi mon esprit troublé par le malheur
Aux vents vient-il ici confier sa douleur ?
Peuvent-ils m'écouter, me parler, me comprendre ?
Lui, bien loin sur les mers il vole sans m'entendre.
Mon œil dans ces déserts ne voit aucun mortel.
A mes derniers instants, le destin trop cruel
Refuse même un cœur où déposer mes peines.
O puissant Jupiter ! plutôt aux dieux que d'Athènes
Jamais aucun vaisseau n'eût visité nos bords ;
Que la Crète jamais n'eût reçu dans ses ports,
Pour l'affreux Minotaure, un tribut homicide ;
Qu'enfin, pour mon malheur, cet étranger perfide,
Sous les traits les plus doux cachant ses noirs complots,
Jamais dans nos foyers n'eût goûté le repos !

» Maintenant quel asyle ? où fuir ? quelle espérance ?
Revoir les monts de Crète ? ah ! pour un gouffre immense

An patris auxilium sperem? quem ne ipsa reliqui
 Respersum juvenem fraternâ cæde secuta?
 Conjugis an fido consoler memet amore;
 Qui ne fugit lentos incurvans gurgite remos?
 Prætereà littus, nullo sola insula tecto:
 Nec patet egressus, pelagi cingentibus undis;
 Nulla fugæ ratio; nulla spes: omnia muta,
 Omnia sunt deserta, intentant omnia Lethum.

Non tamen ante mihi languescent lumina morte,
 Nec priùs à fesso secedent corpore sensûs,
 Quam justam à Divis exposcam prodita multam,
 Cœlestumque fidem postremâ comprecser horâ.
 Quare facta virûm multantes vindice poenâ,
 Eumenides, quibus anguineo redimita capillo,
 Frons expirantis præportat pectoris iras,
 Huc huc adventate, meas audite querelas,
 Quas ego, væ miseræ! extremis proferre medullis
 Cogor inops, ardens, amenti cæca furore.
 Quæquoniam verè nascuntur pectore ab imo,
 Vos nolite pati nostrum vanescere luctum;

Cette mer m'en sépare ! implorer la bonté
Et les secours d'un père, hélas ! que j'ai quitté,
Pour suivre un meurtrier teint du sang de mon frère ? ⁽³³⁾
Attendre ici l'hymen et le retour sincère
De cet ingrat, qui presse et la rame, et les vents ?
Autour de moi, la mer ; des rocs sans habitants ;
Plus de fuite, d'espoir : tout se tait sur la plage ;
Tout est désert ; partout la mort et son image !

» Mais avant qu'elle vienne apesantir mes yeux,
Que mon corps fatigué succombe, à tous les Dieux
De ce traître je veux, demandant le supplice,
A mon heure suprême invoquer leur justice.
Vous donc, qui punissez les forfaits des mortels,
Qui portez sur vos fronts, effroi des criminels, ⁽³⁴⁾
Et de pâles fureurs et des serpents livides,
Venez, venez ouïr, terribles Euménides,
Une amante éplorée, et ses vœux impuissants,
Et son aveugle rage, et ses plaintifs accents !
Quand du fond de mon cœur ce dernier cri s'élance,
Ne laissez pas mes pleurs et ma mort sans vengeance ;

Sed quali solam Theseus memento reliquit,
Tali mente, Deæ, funestet seque suosque!»

Has postquam mœsto profudit pectore voces,
Supplicium sævis exposcens anxia factis,
Annuit invicto cœlestum numine rector,
Quo tunc et tellus atque horrida contremuerunt
Æquora, concussitque micantia sidera mundus.
Ipse autem cæcâ mentem caligine Theseus
Consitus, oblito dimisit pectore cuncta,
Quæ mandata priùs constanti mente tenebat;
Dulcia nec mœsto sustollens signa parenti,
Sospitem et ereptum se ostendit visere portum.
Namque ferunt olim classi cum mœnia Divæ
Linguentem gnatum ventis concrederet Ægeus,
Talia complexum juveni mandata dedisse :

« Gnate, mihi longâ jucundior unice vitâ,
Gnate, ego quem in dubios cogor dimittere casûs,
Reddite in extremæ nuper mihi sine senectæ,
Quando quidem fortuna mea ac tua servida virtus

Que sur lui, sur les siens, ce cœur lâche et sans foi
Répande tous les maux qu'il a versés sur moi ! »

Lorsqu'elle cut, de son cœur exprimant la détresse,
En ces mots imploré la peine vengeresse,
Le Souverain des dieux dicta l'arrêt fatal ;
Et sa tête en donna l'invincible signal..
Et la terre et les mers, à ce signe, tremblèrent ;
Dans les cieux enflammés les astres s'ébranlèrent :
De nuages épais soudain l'esprit couvert,
Thésée est aveuglé, sa mémoire se perd ;
Ce qu'il y tint gravé, tout à coup il l'oublie ;
A son père affligé, revoyant sa patrie,
Par des signaux heureux il ne s'annonce pas.
On dit qu'à son départ, sous les murs de Pallas ,
Lorsqu'il livrait aux vents une vie aussi chère ,
Égée , en l'embrassant, lui fit cette prière :

« Mon fils, mon doux appui, mon unique secours ,
Toi, qu'à peine les dieux rendaient à mes vieux jours, ⁽³⁵⁾
Et qu'à tant de dangers malgré moi j'abandonne ,
Puisque mon triste sort et ta vertu l'ordonne ,

Eripit invito mihi te, quoi languida nondum
 Lumina sunt gnati carâ satiata figurâ,
 Non ego te gaudens lætanti pectore mittam,
 Nec te ferre sinam fortunæ signa secundæ;
 Sed primùm multas exprimam mente querelas,
 Canitiem terrâ atque infuso pulvere fœdans;
 Indè infecta vago suspendam lintea malo,
 Nostros ut luctûs nostræque incendia mentis
 Carbasus obscurâ dicat ferrugine Hibera.
 Quod tibi si sancti concesserit incola Ithoni,
 Quæ nostrum genus ac sedes defendere sueta,
 Annuit ut Tauri respergas sanguine dextram,
 Tum verò facito ut memori tibi condita corde
 Hæc vigeant mandata, nec ulla oblitteret ætas.
 Ut simulac nostros invisent lumina colles,
 Funestam antennæ deponant undique vestem,
 Candidaque intorti sustollant vela rudentes
 Quam primùm cernens ut lætâ gaudia mente
 Agnoscam cum te reducem ætas prospera sistet. »

Tu pars, sans que je puisse, avant de tels adieux,
De ton visage aimé rassasier mes yeux.
Pour moi, dans ces instants, la joie est importune,
Et je hais ces signaux d'une heureuse fortune.
Je veux donner l'essor à mes chagrins cuisants,
De poussière et de pleurs souiller mes cheveux blancs,
Puis suspendre à ton mât l'appareil funéraire
D'une voile trempée aux couleurs de l'Ibère, ⁽³⁶⁾
Qui dise les terreurs et le deuil paternel.
Si Pallas, dont toujours j'ai révééré l'autel, ⁽³⁷⁾
Qui protège nos murs, notre sang, notre gloire,
Sur le monstre ennemi te donne la victoire,
Alors, dans ton esprit fidèlement tracé,
Que cet ordre jamais n'en puisse être effacé.
Dès que tu reverras nos montueux rivages,
Dépouille ton vaisseau de ces tristes présages :
Que ta main, à leur place, orne ton mât vainqueur
De signaux éclatants, dont la vive blancheur
M'annonce, d'aussi loin que je verrai ta joie,
Que c'est toi, mon cher fils, que le sort me renvoie ! »

Hæc mandata priùs constanti mente tenentem.
 Thesea , seu pulsæ ventorum flamine nubes
 Aerium nivei montis liquere cacumen.
 At pater , ut summâ prospectum ex arce petebat,
 Anxia in assiduos absumens lumina fletûs,
 Cum primùm inflati conspexit lintea veli,
 Præcipitem sese scopulorum è vertice jecit,
 Amissum credens immiti Thesea fato.
 Sic funesta domûs ingressus tecta paternâ
 Morte ferox Theseus qualem Minoidi luctum
 Obtulerat mente immemori, talem ipse recepit;
 Quæ tum prospectans cedentem mœsta carinam,
 Multiplices animo volvebat saucia curas.
 At parte ex aliâ florens volitabat Jacchus,
 Cum Thiaso Satyrorum et Nysigenis Silenis,
 Te quærens, Ariadna , tuoque incensus amore ;
 Qui tum alacres passim lymphatâ mente furebant,
 Evox bacchantes, Evox capita inflectentes.

Cet ordre , que Thésée avait toujours présent ,
A fui , comme un nuage , emporté par le vent ,
Quitte d'un mont neigeux la cime aérienne.
Le père cependant tout entier à sa peine ,
L'œil consumé de pleurs ⁽³⁸⁾ , veille au haut des remparts.
Dès que la voile sombre a frappé ses regards ,
Croyant perdu ce fils , son unique espérance ,
Du sommet des rochers dans la mer il s'élance.
Ainsi , de son palais lorsqu'il touche le seuil ,
Thésée y voit régner le plus lugubre deuil ;
Et son oubli répand sur lui , sur sa famille ,
Les maux qui de Minos ont accablé la fille ,
Tandis qu'en sa douleur , l'œil fixé sur les eaux ,
Sans cesse elle se livre à des transports nouveaux.

Plus loin , le Dieu des ris et de la folle ivresse , ⁽³⁹⁾
Bacchus paraît voler , florissant de jeunesse. ⁽⁴⁰⁾
Il te cherche , Ariane , en soupirant d'amour.
Silènes , Égipans bondissent alentour.
Une sainte fureur presse leurs pas agiles :
En chantant EVOË ! de leurs têtes mobiles

Horum pars tectâ quatiebant cuspide thyrsos;

Pars é divulso jactabant membra juvenco;

Pars se se tortis serpentibus incengebant;

Pars obscura cavis celebrabant orgia cistis,

Orgia quæ frustrâ cupiunt audire profani.

Plangebant alii proceris tympana palmis,

Aut tereti tenues tinnitûs ære ciebant.

Multaque raucisonos efflabant cornua bombos,

Barbaraque horribili stridebat tibia cantu.

Talibus amplificè vestis decorata figuris

Pulvinar complexa suo velabat amictu.

Quæ postquam cupidè spectando Thessala pubes

Expleta est, sanctis cæpit decedere Divis.

Ac qualis flatu placidum mare matutino

Horrificans Zephyrus proclivas incitat undas,

Aurorâ exoriente, vagi sub lumina Solis;

Ils marquent en cadence *Evœ!* Dans ses mains
L'un d'eux brandit le thyrses ombragé de raisins ;
L'autre , dans les transports de son fougueux délire ,
Disperse les lambeaux d'un taureau qu'il déchire. (41
De serpents tortueux l'autre enlace ses flancs ; (42
On célèbre l'Orgie en mystiques accents , (43
L'Orgie aux chants sacrés , aux secrètes corbeilles ,
Et qu'écoutent en vain les profanes oreilles.
Les Bacchantes en chœur frappent le tambourin ,
Ou de coups répétés font retentir l'airain ;
Et des cors enroués le son rauque et bizarre ,
S'unit aux sifflements de la flûte barbare. (44

De ces vastes objets le voile décoré
Enveloppait ce lit pour l'Hymen préparé.

Quand des Thessaliens la foule curieuse
Eut assez contemplé sa pompe ingénieuse ,
Elle fait place aux Dieux et se dissipe enfin.

Comme au souffle naissant des Zéphirs du matin , (45
Sous les yeux de l'Aurore , on voit les mers paisibles
Rider leur sein brillant à replis insensibles :

Quæ tardè primùm clementi flamine pulsæ
 Procedunt, leni et resonant clangore cachinni :
 Post, vento crescente, magis magis increbrescunt,
 Purpureâque procul nantes à luce refulgent.
 Sic tum vestibuli linquentes regia tecta,
 Ad se quisque vago passim pede discedebant.

Quorum post abitum, princeps è vertice Pelii
 Advenit Chiron, portans sylvestria dona.
 Nam quotcunque ferunt campi, quos Thessala magnis
 Montibus ora creat, quos propter fluminis undas
 Aura parit flores tepidi fœcunda Favonî,
 Hos indistinctis plexos tulit ipse corollis;
 Queis permulsa domus jucundo risit odore.
 Confestim Peneos adest, viridantia Tempe,
 Tempe quæ Sylvæ cingunt superimpendentes,
 Nessonidum linquens claris celebranda Choreis:
 Non vacuus, namque ille tulit radicitùs altas
 Fagos, ac recto proceras stipite laurus,
 Non sine nutanti platano, lentaque sorore

Bientôt par un vent frais agité doucement,
Le flot contre le flot éclate mollement : (46
Le vent s'accroît; la vague, et s'enfle, et s'enfle encore,
Et de rayons pourprés, en fuyant, se colore;
Tel ce peuple nombreux aux portes du palais
S'amasse, se disperse et se retire en paix.

Dès qu'ils ont disparu, tout chargé de guirlandes,
Chiron vient apporter ses champêtres offrandes :
Du Pélion qu'il aime, il quitte les hauteurs. (47
Ce que la Thessalie en ses champs a de fleurs,
Ce qu'on en voit briller aux montagnes prochaines,
Et ce que des Zéphirs les fécondes haleines,
Sur les rives du fleuve en font naître au printemps,
Dans ses mains s'entrelace en tissus odorants.
Le palais rit de joie aux parfums qu'il respire.
Pénée accourt, laissant Tempé, son doux empire,
Tempé que des forêts courent alentour,
Et des nymphes des eaux frais et joyeux séjour. (48
Il apporte le hêtre à racine profonde;
La sœur de Phaëton précipité dans l'onde, (49

Flammati Phaëtontis, et aëriâ cyparisso.
 Hæc circùm sedes latè contexta locavit,
 Vestibulum ut molli velatum fronde vireret.
 Post hunc consequitur solerti corde Prometheus,
 Extenuata gerens veteris vestigia pœnæ;
 Quam quondam silici restrictus membra catenâ
 Persolvit, pendens è verticibus præruptis.
 Indè Pater Divûm, sanctâ cum conjuge, natisque
 Advenit cœlo, te solum, Phœbe, relinquens,
 Unigenamque simul cultricem montibus Idri,
 Pelea nam tecum pariter Soror aspernata est,
 Nec Thetidis tædas voluit celebrare jugales.

Qui postquam niveos flexerunt sedibus artûs,
 Largè multiplici constructæ sunt dape mensæ,
 Cum intereâ infirmo quatientes corpora motu,
 Veridicos Parcæ cœperunt edere cantûs.
 His corpus tremulum complectens undique quercus
 Candida purpureâ talos incinxerat orâ.

Le noble et haut cyprès, le laurier élançé,
 Et le platane, au front dans les airs balancé.
 Autour du vestibule il les plante en bocage;
 L'édifice est voilé par leur épais ombrage.
 Après lui, Prométhée, esprit industrieux,
 Arrive, encor meurtri du supplice odieux
 Qu'autrefois, attaché d'une chaîne pesante,
 Il souffrit, suspendu sur sa roche sanglante.
 Enfin, sont descendus de leur brillant séjour
 Le Roi des dieux, leur Reine, et la céleste cour.
 Phébus, tu restas seul avec ta Sœur chérie, ⁽⁵⁰
 Qui se plaît sur les monts de la riche Carie : ⁽⁵¹
 Ta sœur a pour Pélée adopté tes mépris,
 Et ne veut point paraître à l'hymen de Thétis.

Les Dieux à peine assis, de mets nombreux couvertes,
 Les tables aussitôt devant eux sont offertes,
 Tandis qu'au triple accord de gestes chancelants,
 Les Parques commençaient de véridiques chants.
 Leur corps tremble, vêtu d'une blanche tunique, ⁽⁵²
 Où serpente en festons le chêne fatidique; ⁽⁵³

At roseo niveæ residebant vertice vittæ,
 Æternumque manûs carpebant ritè laborem.
 Læva colum molli lanâ retinebat amictum;
 Dexterâ tum leviter deducens fila supinis
 Formabat digitis; tum prono in pollice torquens,
 Libratum tereti versabat turbine fusum:
 Atque ita decerpens æquabat semper opus dens;
 Laneaque horridulis hærebant morsa labellis
 Quæ priùs in lævi fuerant extantia filo.
 Ante pedes autem candentis mollia lanæ
 Vellera virgati custodibant calathisci.
 Hæc dum clarisonâ pellentes vellera voce,
 Talia divino fuderunt carmine fata,
 Carmine, perfidiæ quod post nulla arguet ætas.

α O decus eximium magnis virtutibus augens,
 Emathiæ tutamen opis, clarissime nato,
 Accipe quod læta tibi pandunt luce sorores
 Veridicum oraculum: sed vos, quæ fata sequuntur,

La pourpre en teint les bords ; et sur leurs fronts tressés
Flottent des voiles blancs, de roses nuancés.
D'un travail éternel leurs mains sont occupées :
A leurs quenouilles d'or, de laine enveloppées,
La gauche sert d'appui, la droite entre ses doigts
Tantôt forme le fil qu'elle en tire avec choix,
Tantôt à rangs pressés conduit ce fil ductile ⁽⁵⁴⁾
Sur le léger fuseau que tourne un pouce agile.
Leurs dents mordent la trame en l'épurant toujours :
Si d'importuns flocons en hérissent le cours,
Leur bouche les enlève, et la laine arrachée
Couvre de son duvet leur lèvre desséchée.
Dans l'osier, à leurs pieds, sont de blanches toisons,
Sans quitter leurs travaux, en prophétiques sons
Ainsi leur voix s'élève, et les races futures
Ne pourront de leur chant démentir les augures.

« O toi, noble soutien, honneur de ton pays,
Toi, grand par tes vertus, et plus grand par ton fils,
Des trois antiques sœurs, au jour de l'hyménée,
Entends l'oracle ; et vous que suit la Destinée,

Currite, ducentes subtemina, currite fusi.

» Adveniet tibi jam portans optata maritis
Hesperus : adveniet fausto cum sidere conjux ,
Quæ tibi flexanimo mentem perfundat amore ,
Languidulosque paret tecum conjungere somnos ,
Lævia substernens robusto brachia collo.

Currite, ducentes subtemina, currite fusi.

Nulla domus tales unquam contexit amores ;
Nullus amor tali conjunxit fœdere amantes ,
Qualis adest Thetidi , qualis concordia Peleo.

Currite, ducentes subtemina, currite fusi.

» Nascetur vobis expers terroris Achilles ,
Hostibus haud tergo , sed forti pectore notus ,
Qui persæpè vago victor certamine cursûs
Flammea prævertet celeris vestigia cervæ.

Currite, ducentes subtemina, currite fusi.

Non illi quisquam bello se conferet heros ,
Cum Phrygii Teucro manabunt sanguine rivi ;
Troicaque obsidens longinquo mœnia bello ,
Perjuri Pelopis vastabit tertius hæres.

Currite, ducentes subtemina, currite fusi.

Filez pour ces époux, filez, divins fuseaux !

» Vesper brille pour toi : cher aux époux nouveaux,
Il amène avec lui ton épouse adorée ,
Qui va, d'un cœur docile à ton amour livrée,
Pressant ton cou nerveux de ses bras caressants ,
Enivrer ton sommeil de plaisirs renaissants.
Nulle maison jamais ne vit d'amours plus belles ;
Nul amour ne joignit deux amants plus fidelles
Que l'aimable Thétis , que son jeune héros.
Filez pour ces époux , filez , divins fuseaux !

» C'est de vous que naîtra cet Achille intrépide ,
A l'indomtable cœur , au pied ferme et rapide ,
Qui ne fuira jamais dans le choc des combats ,
Et du cerf, dans ses jeux , devancera les pas.
Nul héros ne pourra l'égaliser à la guerre ,
Quand le sang des Troyens arrosera leur terre ,
Quand , après les lenteurs d'un siège meurtrier ,
Du parjure Pélops le troisième héritier ⁽⁵⁵⁾
Dévastera leurs murs défendus dix années :
Filez , divins fuseaux , ces hautes destinées !

» Illius egregias virtutes claraque facta
Sæpè fatebuntur gnatorum in funere matres ,
Cum in cinerem canos solvent à vertice crines ,
Putridaque infirmis variabunt pectora palmis.
Currite , ducentes subtemina , currite fusi.
Namque velut densas prosternens cultor aristas ,
Sole sub ardenti flaventia demetit arva ,
Trojugenum infesto prosternet corpora ferro.
Currite , ducentes subtemina , currite fusi.

» Testis erit magnis virtutibus unda Scamandri ,
Quæ passim rapido diffunditur Hellesponto ,
Quojus iter cæsis angustans corporum acervis ,
Alta tepefaciet permixtâ flumina cæde.
Currite , ducentes subtemina , currite fusi.
Denique testis erit morti quoque dedita præda ,
Cum teres excelso coacervatum aggere bustum
Excipiet niveos perculsæ virginis artûs ;
Currite , ducentes subtemina , currite fusi.

» Nam simulac fessis dederit Fors copiam Achivis.
Urbis Dardaniæ Neptunia solvere vincla ,

» Au bûcher de leurs fils par son bras abattus
Les mères avoûront ses exploits, ses vertus, ⁽⁵⁶⁾
Livrant leurs cheveux blancs aux flammes dévorantes,
Et meurtrissant leur sein de leurs mains défaillantes.
Comme l'agriculteur, aux jours brûlants d'été, ⁽⁵⁷⁾
Abat les blonds épis, sous son glaive irrité
Tomberont des Troyens les races moissonnées :
Filez, divins fuseaux, ces hautes destinées !

» Au rapide Hellespont mêlant au loin ses flots,
Le Scamandre dira les vertus du Héros,
Par des monceaux de morts quand ses eaux resserrées
Se gonfleront, de sang tièdes et colorées.
Elle aussi les dira par son funeste sort
Cette jeune victime envoyée à la mort, ⁽⁵⁸⁾
Dont le corps délicat assouvira la flamme
Du bûcher élevé sous les murs de Pergame,
Aux yeux des Grecs lassés de dix ans de travaux....
Filez ces hauts destins, filez, divins fuseaux !

» Car sitôt qu'ils auront maîtrisé la fortune,
Et brisé les remparts que cimenta Neptune,

Alta Polixeniâ madefient cæde sepulcra ,
 Quæ velut ancipiti succumbens victima ferro ,
 Projiciet truncum submisso poplite corpus.
 Currite, ducentes subtemina, currite fusi.

» Quare agite, optatos animi conjungite amores ;
 Accipiat conjux felici fœdere divam :
 Dedatur cupido jamdudum nupta marito ;
 Currite, ducentes subtemina, currite fusi.
 Non illam nutrix orienti luce revisens .
 Hesterno collum poterit circumdare filo.
 Currite, ducentes subtemina, currite fusi.
 Anxia nec mater discordis mæsta puellæ
 Secubitu, earos mittet sperare nepotes.
 Currite, ducentes subtemina, currite fusi. »

Talia præfantes quondam, felicia Pelei
 Carmina divino cecinerunt omine Parcæ.
 Præsentes namque antè domos invisere castas
 Sæpius, et se se mortali ostendere cœtu
 Cœlicolæ nondum spretâ pietate solebant.
 Sæpè pater Divûm templo in fulgente revisens ,

De son sang Polixène arrosant un tombeau,
 Ainsi que sur l'autel expire un jeune agneau,
 Sentira se glacer ses membres immobiles,
 Et son corps défaillir sur ses genoux débiles.
 Mais vous, maîtres du sort, pour des destins si beaux,
 Tournez rapidement, tournez, divins fuseaux !

» Venez donc, unissez votre amour, votre ivresse ;
 Jeune amant, dans tes bras reçois une Déesse ;
 Jeune épouse, il t'attend de désirs enflammé ;
 Ta nourrice demain du fil accoutumé ⁽⁵⁹⁾
 Sur ton cou vainement essaiera la mesure ;
 Et ta mère pour toi ne craindra point l'injure
 D'un lit désert, privé de rejetons nouveaux.
 Tournez rapidement, tournez, divins fuseaux ! »

Les Parques autrefois à l'auguste assemblée
 Prédirent par ces chants l'heureux sort de Pélée.
 Souvent ainsi les Dieux, en des jours solennels,
 Dans leurs chastes maisons visitaient les mortels,
 Tant que la piété fut encor sur la terre.
 Souvent, à ces grands jours, le maître du tonnerre ⁶⁰

Annua cum festis venissent sacra diebus ,
 Conspexit terrâ centum procurrere currûs,
 Sæpè vagus Liber Parnassi vertice summo
 Thyadas effusis evantes crinibus egit :
 Cum Delphi totâ certatim ex urbe ruentes
 Acciperent læti Divûm fumantibus aris.
 Sæpè in letifero bellî certamine Mayors,
 Aut rapidi Tritonis hera , aut Rhamnusia virgo
 Armatas hominum est præsens hortata catervas,
 Sed postquam tellus scelere est imbuta nefando ,
 Justitiamque omnes cupidâ de mente fugarunt ;
 Persudere manûs fraterno sanguine fratres ;
 Destitit extinctos gnatus lugere parentes ;
 Optavit genitor primævi funera gnati ,
 Liber ut innuptæ potiretur flore novercæ ;
 Ignaro mater substernens se impia gnato
 Impia non verita est divos scelerare penates ;
 Omnia fanda nefanda malo permixta furore
 Justificam nobis mentem avertere Decorum,

Descendit dans un temple , et , daignant s'y placer ,
Vit cent chars dans l'arène à ses yeux s'élancer.

Souvent Bacchus quitta les sommets du Parnasse. ⁽⁶¹

La Thyade en fureur accourut sur sa trace ;

Et Delphes toute entière accueillant l'Immortel ,

Fit resplendir son temple et fumer son autel.

Souvent par leur présence , en un combat terrible ,

Le redoutable Mars et Pallas invincible , ⁽⁶²

Et Némésis , tenant en main son trait vengeur , ⁽⁶³

Vinrent des bataillons animer la valeur.

Mais depuis que la terre au crime fut livrée ,

Que l'or en eut banni la Justice éplorée ,

Qu'un frère au sein d'un frère eut plongé le couteau ,

Et le fils , d'un œil sec , mis son père au tombeau ;

Que , pour cueillir en paix d'hymen la fleur nouvelle , ⁽⁶⁴

Un père eut de son fils voulu la mort cruelle ;

Et que la mère impie ⁽⁶⁵⁾ eut , dans la sombre nuit ,

Se glissant près d'un fils , osé souiller son lit ;

De forfaits en forfaits enfin la race humaine

Des Dieux trop justement a mérité la haine ;

Quare nec tales dignantur visere cœtûs,
Nec se contingi patiuntur lumine claro.

Ils ne daignent donc plus visiter ce séjour,
Ni se montrer sans voile à la clarté du jour.

APPENDIX

DE LA PRÉFACE.

N^o. I. (PAGE 19, NOTE 1.)

JE tâcherai de fixer ici l'époque de chacune des quatre épigrammes de Catulle contre César, avec plus de précision qu'on ne l'a encore fait.

Celle qui commence par ce vers :

Pulchrè convenit improbis cinædis, (Carm. 57.)

est la première ; elle est du temps où Mamurra méritait de César, en se prêtant à ses débauches, les libéralités que Catulle lui reprocha ensuite de dissiper.

L'épigramme *Othonis caput oppido pusillum*, *carm. 54*, est visiblement la seconde, et prouve par ses deux derniers vers que celle que je place la première l'est en effet. Catulle y dit à César qu'il lui en voudra *une seconde fois* pour ses

iambes , et il répète avec affectation dans celle-ci le titre *unice imperator* , qu'il lui avait donné dans l'autre.

J'observerai en passant que Muret et Vossius avaient désespéré d'expliquer cette épigramme : ils la regardaient comme une énigme indéchiffrable. Jos. Scaliger commença à dissiper une partie de l'obscurité ; mais Volpi a vu le premier que cette obscurité tenait surtout à une mauvaise ponctuation. Il a mieux ponctué, mieux lu. Doëring a lu et ponctué comme lui, sans le citer. L'épigramme est devenue intelligible; et l'on ne conçoit pas pourquoi le dernier traducteur de Catulle, en l'expliquant comme Volpi, la trouve encore énigmatique, comme Muret et Vossius.

Quant au distique :

Nil nimium studeo , Cæsar , tibi velle placere , etc.
(*Carm.* 91.)

on sent que ce ton d'indifférence est nécessairement d'une époque antérieure à celle où César attirait tous les regards, et avait réuni dans sa main tous les pouvoirs.

En interprétant mal, comme l'a fait Scaliger, ce que Catulle dit des expéditions de César, dans l'épigramme contre Mamurra :

Quis potest hoc videre, quis potest pati, (*Carm.* 29.)

on a confondu tous les temps. *Secunda præda pontica*, n'est point le butin que fit César dans sa guerre contre Pharnace, mais ce qu'il avait gagné dans sa jeunesse par ses familiarités avec le préteur Marcus Thermus, et avec le roi de Bithynie Nicomède; et le trait est beaucoup plus piquant.

Indè tertia Ibera ne peut avoir aucun rapport avec la dernière guerre de César en Espagne contre les restes du parti de Pompée, puisque cette expédition, terminée par la victoire de *Munda*, eut lieu dans une partie de l'Ibérie, fort éloignée du Tage. Ces mots : *Quam scit amnis aurifer Tagus*, indiquent qu'il est question de la guerre que César fit en Lusitanie, l'an de Rome 695, c'est-à-dire environ douze ans avant le commencement de la guerre entre lui et Pompée (*Voy.* sur cette épigramme les notes de Vossius).

Le savant critique Bayle, en approuvant ces explications de Vossius (*Dictionnaire historique*, art. CATULLE, N^o. I.), s'étonne avec raison, qu'il n'ait fait aucune attention au vers suivant :

Hunc Galliæ timent, hunc Britannia.

« Voilà, dit-il, le quatrième butin. Les Gaules
» et la Bretagne écorchées par ce conquérant, le
» redoutaient. Le butin d'Espagne avait donc pré-
» cédé celui des Gaules ; il ne regarde donc point
» un triomphe postérieur de quelques années à
» la conquête des Gaules, tel que fut celui de
» Munda. Pourquoi Vossius n'ajoutait-il pas que
» si Catulle avait parlé des dépouilles du roi Phar-
» nace, il n'aurait point oublié celles d'Égypte ni
» celles d'Afrique, puisqu'il est certain que les
» trois entrées triomphales de César, une pour
» l'Égypte, une pour le royaume de Pont, et une
» pour l'Afrique, se firent en trois jours de suite,
» après la défaite de Caton ? L'année suivante,
» il triompha des fils de Pompée, pour la vic-
» toire de Munda. Comment se pourrait-il faire
» que Catulle eût fini son catalogue par les pille-

» ries de la Gaule , s'il avait parlé des triomphes
» qui suivirent les guerres civiles ; ou comment
» aurait-il oublié les dépouilles d'Égypte et celles
» d'Afrique, s'il avait voulu faire mention de celles
» du Pont et de celles de Munda ? Tout cela me
» persuade qu'il fit sa satire peu de temps après
» l'invasion de la Bretagne..... Il n'y a nulle appa-
» rence que Catulle eût osé faire des vers si ou-
» trageants contre César , lorsque le parti de Pom-
» pée eut été pleinement ruiné à la bataille de
» Munda. L'autorité de César était alors trop ter-
» rible. Je croirais assez volontiers que cette sa-
» tire fut composée avant le passage du Rubicon ,
» et qu'ainsi Suétone ne se trompe point lors-
» qu'il dit que César continua son commerce
» d'hospitalité avec le père de Catulle , depuis sa
» réconciliation avec le fils. »

Il y a beaucoup de justesse dans ces explica-
tions qui confirment celles de Vossius , et beau-
coup de vraisemblance dans ces conjectures. Celle
qui regarde l'expédition de Bretagne en a d'au-
tant plus , que Catulle revient jusqu'à trois fois à
parler de la Bretagne dans ce morceau de vingt-

cinq vers. La conquête des Gaules et l'invasion de cette île étaient donc les événements les plus récents de la vie de César, quand Catulle fit contre Mamurra et contre lui cette épigramme, qui fut sans doute la dernière.

Non seulement donc César n'était point parvenu au comble du pouvoir, mais il n'avait point encore levé l'étendard contre sa patrie, lorsque Catulle fit contre lui successivement ces quatre épigrammes. Il n'y eut donc ni autant de témérité qu'on le croit à les faire, ni autant de générosité qu'on le pense à les pardonner.

Nº. II. (PAGE 23, NOTE I.)

Scaliger d'un côté, Apostolo Zéno et Tiraboschi de l'autre, ont été trompés par un mauvais sixain énigmatique, qu'il est impossible d'attribuer sérieusement à aucun des trois Guarino, et qui se trouve en tête de l'édition Princeps, donnée en 1472. Il était ainsi conçu :

Ad patriam redeo longis à finibus exul.

Causa mei reditûs compatriota fuit;

Scilicet à calamis tribuit cui Francia nomen,
 Quique notat turbæ prætereuntis iter.
 Quo licet ingenio vestrum revocate (1) Catullum
 Quojus sub modio clausa papyrus erat.

« Je reviens dans ma patrie des bords lointains
 » où j'étais exilé; celui qui fut la cause de mon
 » retour est mon compatriote; c'est un copiste
 » ou un écrivain (à *calamis*), qui tire son nom
 » de la France, et qui tient note de la route de
 » tous les passants (2). C'est à lui que vous devez
 » de vous rappeler votre Catulle, dont le livre
 » était caché sous un boisseau. »

Scaliger trouve dans le troisième vers la preuve

(1) Pignorius, cité par Fabricius (*Bibl. med. et inf. latin.*, l. VII), met *celebrate*. Dans le vers suivant, au lieu de *quojus*, il lit *quovis*, avec la variante *quævis*. La leçon de Scaliger, que j'ai suivie, paraît préférable pour ces deux mots. J'ai préféré, au contraire, dans le quatrième vers, *turbæ*, qui est la leçon de Pignorius et de ceux qui l'ont suivi, à *cursum*, qui est celle de Scaliger.

(2) Il exerçait sans doute cet emploi à l'une des portes de la ville.

que ce manuscrit fut rapporté de France , quoique ce vers ne signifie rien autre chose , comme l'a observé Pignori^{us} (1), sinon que le copiste qui le retrouva s'appelait *Francesco* , François (*tribuit cui Francia nomen*), ou peut-être aussi il *Francesce* (le Français).

Apostolo Zéno entend par le mot *compatriota* du second vers , que ce fut Guarino de Vérone , compatriote de Catulle , qui trouva le manuscrit , et par le troisième vers , que ce manuscrit fut ensuite copié par cet écrivain de profession , ou secrétaire , nommé *François* (ou le Français). Tous concluent du dernier vers , que le livre était dans un grenier , caché sous un boisseau , *sub modio*.

Tiraboschi dit expressément (2) que l'explication d'Apostolo Zéno est certainement la plus heureuse qu'on eût encore donnée : mais quelques raisons peuvent empêcher d'être de cet avis.

1°. C'est d'un pays éloigné (*longis à finibus*), que ce manuscrit fut rapporté : or , Guarino de

(1) Epist. 16 , citée par Fabricius , *ubi suprâ*.

(2) *Stor. della Letter. ital.* , l. III , c. 5 , §. 7.

Vérone voyagea beaucoup en Italie ; il professa tour à tour à Venise , à Padoue , à Trente , puis à Florence , à Bologne et à Ferrare ; mais il ne fit aucun voyage de long cours , si ce n'est celui qu'il fit à Constantinople dans sa jeunesse. Il en rapporta un grand nombre de manuscrits grecs ; mais ce ne peut être là qu'il en ait trouvé un de Catulle.

2°. Le mot *scilicet* rattache le troisième vers au précédent , et paraît évidemment signifier que c'est le compatriote de Catulle , le même qui avait ramené ce poète dans sa patrie , qui était aussi l'écrivain ou le copiste , espèce de commis de barrière , chargé d'inscrire le nom des voyageurs et la route qu'ils voulaient suivre. *Scilicet* ne semble pas susceptible d'un autre sens.

Mais quel était ce François (*Francesco*) , ou cet écrivain , ce copiste nommé , à cause de son pays , *il Francese* (le Français) ? C'est ce qu'il paraît impossible de découvrir , et fort heureusement ce qu'il importe très peu de savoir. Il suffit de reconnaître que l'explication donnée à ce sixain , par Apostolo Zéno , manque de justesse ,

que par conséquent il n'est pas sûr que l'on ait à Guarino de Vérone l'obligation d'avoir retrouvé les poésies de Catulle, ou plutôt qu'il paraît, d'après ce sixain même, n'y avoir eu aucune part; que le savant et judicieux Tiraboschi n'y a pas regardé d'assez près quand il a cité cette interprétation comme la plus heureuse qu'on eût encore donnée; mais que l'interprétation de Scaliger, qui fait venir de France ce manuscrit de Catulle, est encore plus hasardée et plus insoutenable.

Il se pourrait que *sub modio* ne fût ici qu'une expression figurée et proverbiale, que nous avons aussi en français (*sous le boisseau*), pour désigner quelque chose qui reste inconnu et caché. C'est l'opinion de quelques-uns de mes confrères, et entr'autres de M. Mongez. Alors, tous les savants qui ont expliqué ce sixain se seraient trompés. Ce ne serait plus dans un grenier que l'on aurait trouvé ce manuscrit de Catulle; mais chez un possesseur avare, qui en privait volontairement le public; car l'expression *cacher sous le boisseau*, a cette signification.

Ce que le sixain dit clairement, c'est que Ca-

tulle fut rapporté de loin à Vérone, et qu'il en était exilé depuis long-temps. Maffei n'y reconnaît pas autre chose, et il résulte seulement des témoignages qu'il rapporte, que ce manuscrit ne fut découvert qu'en 1425 (Voy. *Verona illustrata* part. II, p. 6).

On trouve dans l'édition de 1521, donnée par Alexandre Guarino, de nouvelles et fortes raisons de penser que ce n'était point Guarino de Vérone son aïeul, qui avait retrouvé le manuscrit de Catulle, que son père Baptiste ne fit que le corriger et non le commenter, qu'Alexandre en fut le seul commentateur, et qu'enfin le sixain dont il s'agit n'est d'aucun des trois Guarino. Alexandre dédie cette édition et son commentaire à Alphonse III, duc de Ferrare. « Il y a plusieurs années, lui dit-il, que Baptiste, mon père et mon maître, dont le savoir et la bonté vous sont connus, corrigea les vers de Catulle, ce poète aussi docte qu'élégant, dont le texte était entièrement corrompu, et rendit à sa première pureté, par un effort de son génie, que je ne crains pas d'appeler divin, le manuscrit de ses poésies, qui

était rempli de fautes et tout mutilé. Ne croyant pas devoir tenir caché ce qui pouvait être d'une utilité commune pour la république des lettres, il publia cet ouvrage ainsi corrigé et épuré, et il fit ce présent agréable à Vérone sa patrie, comme l'atteste une épigramme insérée dans ses poésies, qui ont paru depuis long - temps sous les auspices de votre illustre père (1). »

Peut-être pourrait-on croire qu'il est ici question du sixain : *Ad patriam redeo*; mais il est parlé dans ce sixain de la découverte du manuscrit, de son retour à Vérone, et nullement des corrections et des restitutions qui y ont été faites. Voici d'ailleurs ce qui fait voir qu'il s'agit de toute autre chose. Cette préface, ou épître dédicatoire, est suivie d'une vie de Catulle, des passages des anciens auteurs où il est parlé de ce poète, et d'une table des matières contenues dans le commentaire. Immédiatement après cette table, est une

(1) *Alexandri Guarini Ferrariensis in expositiones Catullianas ad divum Alphonsum Ferrariensem Ducem III Prohæmium.*

pièce de quarante vers endécasyllabes, d'un certain Pictorius, ami intime de Baptiste Guarino. Alexandre les place ici pour prouver avec évidence que son père avait, plusieurs années auparavant, corrigé et rétabli le texte de Catulle, corrompu et mutilé dans beaucoup d'endroits. Dans cette pièce, Pictorius s'adresse d'abord au papier sur lequel il écrit, et ensuite à Catulle lui-même : « Cours (1),

- (1) *Fac, qui rhetoras inter elegantes
 Interpres gravis est, statim ad Guarinum
 Baptistam decus utriusque linguæ
 Curras præcipiti gradu, papyre,
 Cui tali leviter velim susurro
 Dextram aurem ferias, meos remittat
 Edendos, modo duxerit, libellos.
 Si nondum sibi dixerit fuisse
 Nostris versibus ocium vacandi,
 Quod pro viribus explicare tentet
 Quos quidem petii mihi resolveri
 Arguti dubios locos Catulli,
 Sive ænigmata rectius vocarim,
 Dic saltem lubeat supersedere.
 Tres vel quatuor hoc dies labore.*

» dit-il au papier, trouver Baptiste Guarino, le
 » plus élégant des professeurs, le plus savant des
 » interprètes, l'honneur de l'une et de l'autre lan-
 » gue; dis - lui, en murmurant tout bas à son
 » oreille, qu'il me renvoie mes écrits que je vais
 » publier, si toutefois il est de cet avis. S'il te

Nec doctas tamen id Catulli musas
 Contristet; siquidem nihil nocebit;
 Hinc namque ingenio sagacior
 (Qualis fune diu remissus arcus
 Pennatas jacet acrius sagittas)
 Scrutator chaos ad tuum redibit;
 O quantum potis es tibi placere
 Hoc cive et superis referre grates!
 Nam qui obscurior hactenus fuisti
 Umbrosi nemoris nigris tenebris,
 Posthac clarior Hespero nitebis.
 Hinc certe Samio seni perennes
 Transmigrare animas ab his in illa
 Credo corporibus, tuosque manes
 Hujus pectoribus viri subesse.
 Nam quo, quæro, aliter modo valeret
 Prævatos adeo situ librorum
 Conjectare locos? etc.

» répond qu'il n'a pas encore eu le loisir de s'occu-
» per de mes vers , parce qu'il emploie tous ses
» efforts à tâcher d'expliquer les endroits obscurs
» de l'ingénieux Catulle , que je pourrais plutôt
» appeler autant d'énigmes , et dont je lui ai de-
» mandé depuis long-temps la solution ; dis - lui
» qu'il suspende au moins trois ou quatre jours ce
» travail. Que cela n'afflige cependant pas les sa-
» vantes muses de Catulle : ce repos ne leur nuira
» pas. De même qu'un arc dont la corde a été
» long-temps détendue , lance les flèches avec plus
» de force , l'habile scrutateur retournera avec
» une nouvelle sagacité d'esprit à ton chaos , ô toi
» qui dois tant te féliciter et rendre tant de grâces
» aux Dieux , de l'avoir pour concitoyen ! car toi
» qui as été jusqu'ici plus obscur que les ombres
» de la plus noire forêt , tu seras désormais plus
» clair et plus brillant que l'étoile du soir. Certes,
» je crois maintenant , avec le vieillard de Samos ,
» que les ames éternelles ne font que transmigrer
» d'un corps mortel dans un autre corps , et que
» la tienne a passé dans le sein de ce savant
» homme. Sans cela , pourrait-il rétablir si heu-

» reusement par ses conjectures les endroits de ton
» livre les plus altérés par le temps ? etc. »

Alexandre ajoute que ces vers furent publiés dans des mélanges que Pictorius fit imprimer à Modène, en 1492, et qu'il lui avait assuré que son père avait terminé ce travail plusieurs années auparavant. On voit par ces vers-là même, que Baptiste Guarino n'avait point retrouvé les poésies de Catulle, qu'il ne les avait point commentées, mais seulement corrigées sur un ancien manuscrit qui paraît être le même que celui dont on avait fait la découverte, soit dans un grenier, soit ailleurs, découverte que l'on attribue faussement à Guarino l'ancien, père de Baptiste. Si elle lui appartenait, il n'est pas douteux que Pictorius n'eût parlé dans sa pièce de vers de cette circonstance, honorable pour la famille de son ami; mais ce qui prouve le plus invinciblement que cette découverte était étrangère à Guarino de Vérone, c'est qu'Alexandre son petit-fils n'en fait mention ni dans sa préface ou épître dédicatoire, ni dans aucun autre endroit de son édition.

On a vu qu'il parle dans cette dédicace d'une

édition que donna son père , du Catulle , corrigé par lui. Je n'en ai pu découvrir nulle trace. Ce n'est sûrement aucune de celles qui sont mentionnées dans le catalogue de Deux-Ponts. Catulle y ayant paru seul , ce ne peut être l'édition Princeps , qui contient de plus Tibulle , Propertius et les *Sylves* de Stace ; et elle a dû être antérieure , puisque le manuscrit sur lequel Baptiste fit ses corrections paraît avoir été le seul que l'on eût retrouvé des poésies de Catulle , et être devenu la source commune des manuscrits et des éditions.

Alexandre se plaint ainsi (1) de ce que , dans ces éditions , on s'était écarté des leçons rétablies par son père : « Des hommes qui n'ont peut-être pas , s'ils me permettent de le dire , assez de savoir pour bien entendre un poète qui en avait beaucoup , ne comprenant pas les savantes corrections faites au texte de ce poète savant , et se flattant de corriger mieux encore un texte si bien corrigé , l'ont tellement corrompu qu'ils y ont rétabli toutes

(1) Dans l'épître à Alphonse III , citée ci-dessus.

les anciennes taches, et l'ont replongé dans ses premières ténèbres. C'est ce qui m'a engagé à venir au secours, non seulement de ce poète menacé d'une ruine totale, mais aussi des corrections de mon père, que je voyais près de périr. J'ai donc tâché, par ce petit travail, quel qu'il soit, de répandre un nouveau jour sur le livre de Catulle, imprimé suivant les corrections de mon père, etc. »

Cette édition d'Alexandre Guarino est donc infiniment précieuse, non seulement par son extrême rareté, mais parce qu'elle rétablit dans sa pureté le texte de Catulle le plus ancien, revu et corrigé par Baptiste Guarino, fils de ce Guarino de Vérone, l'une des lumières du 15^e. siècle, et celui peut-être de tous les savants italiens qui contribua le plus à la renaissance des lettres. J'ajouterai qu'elle l'est encore, parce qu'elle prouve très-évidemment, selon moi, que ce n'est point Guarino l'ancien qui retrouva le manuscrit de Catulle, corrigé ensuite par Baptiste son fils; et c'est faute d'avoir connu cette édition, ou de l'avoir examinée avec soin, que Scaliger, et ce qui est le plus étonnant, Apostolo Zéno et Tiraboschi, eux qui

sont ordinairement si exacts, se sont trompés comme ils l'ont fait.

N^o. III. (PAGE 21, NOTE 1.)

Il ne faut pas oublier que le manuscrit délabré, retrouvé par Guarino de Vérone, est, selon toute apparence, la source commune de tous ceux qui subsistent encore avec quelque réputation d'antiquité, et qu'il n'en est point qui remonte au-delà du 15^e. siècle.

M. Ugo Foscolo, savant italien, dont il sera parlé dans le N^o. suivant, en a vérifié quatre dans la bibliothèque Ambrosienne, et s'en est servi pour des variantes dans son travail sur *la Chevelure de Bérénice*. On ne sera pas fâché de trouver ici un abrégé des renseignements qu'il donne à ce sujet.

Trois de ces manuscrits en parchemin, notés S : 67, in-4^o.; H : 46, in-8^o., et D : 24, aussi in-8^o., lui paraissent être, le premier, contemporain de l'édition Princeps, ou antérieur de peu d'années, les deux autres postérieurs à celui-ci. Quant à ces deux derniers, il suffit, selon M. Fos-

colo, d'avoir seulement *salué les bibliothèques* pour les juger tels au premier coup-d'œil. Voici ce qui lui paraît prouver que le premier leur est antérieur, et à peu près du temps de la première édition. La devise empreinte sur ce manuscrit, qui a sans doute appartenu à un Bolognini, est un ange avec un lion tenant dans sa griffe un coin, ou fruit de coignassier. Or, les Bologni reçurent de François Sforce, premier du nom, l'investiture du fief de St.-Ange (1). Ce duc était un Attendolo de Cotignola, et avait pris pour armes des coins (2). Il accorda aux Bolognini la permission de porter et ce nom et ces armes (3). Le manuscrit ne peut donc être antérieur à 1452, année de cette investiture ; mais quelle preuve y a-t-il qu'il ne soit pas postérieur de plusieurs années ? Le Bolognini, guerrier qui obtint du duc François cette récom-

(1) Bellalius, *Elenchus familiarum Mediolanensium*.

(2) Verri, *Stor. Milan.*, t. I, c. 15.

(3) *Theatrum nobilit. Mediol.*, p. 216.

pense, mourut en 1464, huit ans avant l'édition Princeps de Catulle (1).

Le quatrième manuscrit est le plus ancien et mérite une attention particulière ; il est sur papier grand in-8°. et noté M. 38 : le caractère n'en est pas antérieur à 1400. Vossius cite souvent, dans son Commentaire, un manuscrit qu'il dit être d'une grande beauté, *eximiæ pulchritudinis*, et qu'il appelle tantôt italien et tantôt milanais. Les leçons qu'il a suivies en le citant s'accordent presque toutes avec celles de ce manuscrit M. 38, et si quelques unes ne s'y trouvent pas, on sait qu'il n'est pas rare que des savants, pour appuyer une correction ou une variante, croient voir ou supposent dans les manuscrits ce qui n'y est pas toujours exactement. Des méprises ou des falsifications de ce genre ont plus d'une fois causé entre eux des rixes scandaleuses et d'injurieux débats. Quoi qu'il en soit, la bibliothèque de Milan n'a perdu, par les chances de la dernière guerre, aucun de ses manuscrits de Catulle : celui-là est le

(1) Elle est, comme on sait, de 1472.

plus ancien , et ne remonte pas , comme l'écriture même le prouve , au-delà du 15^e. siècle.

La Bibliothèque impériale de Paris possède six manuscrits de Catulle , tous désignés sur le catalogue comme étant du 15^e. siècle. Celui qui paraît le plus ancien est coté 7989 ; il est en papier de fabrique assez grossière , jauni et rongé par les bords , et de format petit in-fol. Catulle y est précédé de Tibulle et de Properce , et suivi de la satire de Pétrone , le tout de la même écriture , qui est bien du 15^e. siècle , et plutôt du commencement que de la fin. Une note nous apprend que ce manuscrit a été acheté à Rome en 1703.

En tête des poésies de Catulle sont les six vers attribués dans l'édition Princeps , ainsi que dans quelques autres , à Guarino de Vérone , qu'on nomme l'ancien. Dans notre manuscrit ils portaient pour titre : *Versús Catulli prohemiales* , ce qui suffit pour prouver dans l'écrivain une profonde ignorance. Ce titre est rayé , et on lit au dessus , d'une écriture qui paraît être du 16^e. siècle : *Quidam de Catullo qui opus ejus reperit sub modio*. De cette même écriture , qui est celle de

l'un des anciens possesseurs du manuscrit, sont, en marge de chaque pièce de vers, des sommaires et quelques notes, et dans le texte quelques corrections.

Plusieurs pièces dans ce manuscrit sont confondues ensemble, ou écrites de suite, sans être séparées par un second titre; telles, par exemple, que les vers au moineau de Lesbie : *Passer deliciæ meæ puellæ*, et ceux sur la mort du moineau : *Lugete o Veneres Cupidinesque*. Le possesseur éclairé du manuscrit a séparé ces deux morceaux par un signe tracé en marge, dont la partie supérieure s'avance entre le dernier vers de l'un et le premier de l'autre; et il a mis en marge un nouveau titre et un nouvel argument. On trouve de ces sortes de fautes dans les plus anciens et les meilleurs manuscrits; plusieurs ont même passé dans les premières éditions. L'édition Princeps de Catulle joint ensemble l'épigramme 9 : *Ad Veranium* (*Verani omnibus è meis amicis*) avec la suivante (*Varus me meus ad suos amores*), sans qu'aucun titre ou aucun intervalle les sépare. La même réunion existe dans notre manuscrit entre

ces deux morceaux. Le possesseur les a distingués comme les deux autres.

Ce manuscrit est le seul qui paraisse probablement antérieur à l'édition *Princeps* : c'est aussi le seul dont j'aie tiré quelques leçons pour les Variantes qui suivent cet appendix.

Nº. IV. (PAGE 38, NOTE I.)

L'ouvrage de M. Foscolo est intitulé *la Chioma di Berenice, poëma di Callimaco, tradotto da Valerio Catullo, volgarizzato ed illustrato da Ugo Foscolo, Milano, 1803, gr. in-8º.*

Quoique l'auteur ait passé, comme il le dit dans son épître dédicatoire, la plus grande partie de sa jeunesse parmi le bruit des armes et dans l'exil, il était déjà connu en Italie par quelques productions poétiques et littéraires; il l'était surtout comme éditeur des *Lettres d'Ortiz*, roman plein d'énergie et d'éloquence, dans le genre de Werther, mais où les passions privées, qui dominant seules dans le roman de Goethe, se trouvent mêlées avec des passions politiques excitées dans un cœur profondément sensible par les circonstances où

se trouvait l'Italie après l'invasion des Austro-Russes (*Ultime lettere di Jacopo Ortiz. Italia*, 1802.) M. Foscolo passe pour être plus qu'éditeur de ces lettres qui ont fait beaucoup de bruit en Italie. Il servait en l'an xii comme officier attaché à l'état-major dans la division italienne employée à l'armée de Boulogne. Il est maintenant de retour en Italie et fixé à Milan, où il a publié de nouveaux ouvrages qui ont ajouté à sa réputation.

Il se regarde, dans plusieurs endroits de son ouvrage sur Catulle, comme en guerre ouverte avec les pédants, et surtout à la fin il le déclare avec toute franchise. En finissant une lecture de ce genre, on est tout surpris de voir que ce travail rapide, médité, écrit et imprimé en quatre mois, n'a été qu'un jeu, une espèce de défi que l'auteur s'est fait à lui-même, et que ce qu'il y a trouvé de plus difficile est le sérieux qu'il y a gardé.

Nº. V. (PAGE 39, NOTE 1.)

Ce poëme avait été traduit anciennement en vers italiens libres (*sciolti*) par *Luigi Alamanni* ; mais il paraît que cette traduction s'est perdue.

Elle n'est point dans les œuvres de l'Alamanni (*Opere Toscane, Lugd. Gryph., 1532, in-8°.* — *Venet. Giunti., 1542.*) Claudio Tolomei, auteur contemporain, en parle dans une lettre à Marc-Antonio Cinuzzi, et la cite pour exemple des pièces en vers italiens libres qui furent hasardées les premières. C'est une preuve que l'Alamanni l'avait faite avant son poëme de *la Coltivazione*, qui est aussi en vers libres. Cette lettre est du 1^{er}. juillet 1543 (*Lettere di Cl. Tolomei. Venetia, Gabriel Giolito 1550, a carte 10 verso.*) Le Journal de' *Letterati d'Italia* allègue ce passage de Tolomei, mais le journaliste avoue qu'il n'a jamais vu ce petit poëme, et qu'il ne le trouve cité par aucun autre auteur. Voyez ce Journal, tom. XXXII, p. 318 (et non pas tom. XXXIII, p. 324, comme il est cité à la fin de la notice des éditions de Catulle dans celle de Deux-Ponts, 1783, et comme il est trop fidèlement copié dans celui de l'édition de Doëring, *Lipsiæ*, 1788).

N^o. VI. (PAGE 56, NOTE I.)

L'abbé Conti fait ainsi le rapprochement de

plusieurs passages de ces discours de Didon dans Virgile, d'Arianne dans Ovide, d'Olimpie dans l'Arioste et d'Armide dans le Tasse, avec ceux du discours d'Ariane dont ils sont imités.

« Il paraît que dans la réponse de Didon à Énée, Virgile s'est proposé pour modèle une partie du discours d'Ariane. Didon commence par l'accumulation d'injures par laquelle Ariane termine son premier mouvement d'indignation :

Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide, sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, hyrcanæque admôrunt ubera tigres (1).

Didon passe aux reproches, et comparé ce qu'elle a fait pour Énée avec le prix qu'elle en reçoit :

Ejectum littore, egentem
Excepi (2), etc.

Dans la pensée *nusquam tuta fides*, elle resserre en quelque sorte toutes les pensées d'Ariane.

(1) Quænam te genuit solâ sub rupe læna?
Quod mare conceptum spumantibus expuit undis?
Quæ Syrtis, quæ Scylla vorax, quæ vasta Charybdis?

CATUL., v. 154, etc.

(2) Certe ego te in medio versantem turbine lethi
Eripui.

(CATUL., v. 141.)

Virgile finit comme Catulle par des imprécations et des cris de vengeance.

Omnibus umbra locis adero, dabis improbe, poenas :
Audiam et hæc manes veniet mihi fama sub imos⁽¹⁾.

(1) Au lieu de ces deux vers qui ne correspondent exactement à aucun vers du discours d'Ariane, l'abbé Conti pouvait mettre ceux-ci, dont le mouvement est tout entier de Catulle :

En quid ago? rursus ne procos irrisa priores
Experiar? Nomadumque petam connubia supplex,
Quos ego sim toties jam dedignata maritos?
Iliacas igitur classes atque ultima teucrûm
Jussa sequar, etc. (VIRGIL.)

Nam quo me referam? quali spe perdita nitar?
Idæos ne petam montes? ah! gurgite lato
Discernens ponti truculentum ubi dividit æquor?
An patris auxilium sperem? quem ne ipsa reliqui
Respersum juvenem fraternâ cæde secuta?
Conjugis an fido consoler memet amore? etc.

(CATUL. v. 177. et seq.)

Il pouvait encore mettre ceux-ci, dont la ressemblance est si frappante :

Felix, heu! nimium felix, si littora tantum
Numquam Dardaniæ tetigissent nostra carinæ!
(VIRGIL.)

Jupiter omnipotens, utinam ne tempore primo
Gnosia Cecropiæ tetigissent littora puppes, etc.
(CATUL., v. 171.)

Il n'a choisi dans le discours d'Ariane que ce qui convenait à une reine au désespoir, qui parle à un homme présent; mais il n'y a rien dans tout le discours de Didon qui n'ait toute la sévérité convenable à l'épopée.

» Ovide, dans l'épître qu'il fait adresser par Ariane à Thésée, particularise trop, descend dans trop de minuties et éuerve ainsi la passion. Ariane se souvient trop de ce qu'elle a vu en songe, elle fait trop d'attention au sable qui retarde ses pas, aux buissons épars çà et là sur le sommet de la montagne, au rocher suspendu et rongé par les eaux, et à tout le reste de la topographie de cette solitude. Une femme désespérée qui écrit ne pense qu'à exprimer sa passion, et l'exprime de la manière la plus impétueuse, sans s'amuser à réfléchir

Les emprunts faits par Virgile à ce discours d'Ariane ont été reconnus en général par M. Delille, dans la note 61, sur le IV^e. de sa traduction en vers de l'*Énéide*; et sa juste admiration pour le chantre d'Énée ne l'a pas empêché d'avouer que dans plusieurs endroits l'imitateur était resté au dessous du modèle.

aux choses mêmes qui ont le plus d'importance , à plus forte raison aux indifférentes.

» On ne peut nier que , lorsqu'il s'agit d'un récit purement épique , Ovide ne raconte avec beaucoup de naturel. Ariane appelle Thésée à haute voix ; elle supplée à la voix par les gestes qu'elle fait et les coups qu'elle frappe ; pour se faire entendre et voir de loin , elle fait des signes avec la main et avec son voile ; mais ces circonstances sont plus propres à émouvoir le lecteur que Thésée. Ariane retourne d'où elle était sortie , parle longuement à son lit , lui demande des conseils et un remède à ses maux. Voyant que tout est inutile , elle est saisie de la peur des loups , des lions , des tigres , des phoques : il n'y a presque aucune bête féroce qu'elle oublie de nommer. Elle se repent d'avoir secouru Thésée , d'avoir causé la mort de son propre frère , et répétant , ou plutôt affaiblissant les mêmes choses qu'elle a déjà dites , elle termine sa lettre , sans ajouter , en finissant , rien qui puisse réveiller dans Thésée ni la honte , ni le remords , ni le repentir de sa perfidie et de son inconstance.

» L'Arioste, dans l'aventure d'Olimpie et de Birène, imite plutôt Ovide que Catulle : mais en imitant Ovide, il le perfectionne dans plusieurs parties, parce que ce qu'il y choisit convient mieux à un poète qui raconte qu'à une femme au désespoir qui écrit. L'Arioste ne traduit de Catulle que cette pensée d'Ariane :

I giuramenti e le promesse vanno
Dai venti in aria dissipate e sparse
Tosto che tratta questi amanti s'hanno
L'avida sete che gli accese ed arse :
Siate a' prieghi ed a' pianti che vi fanno
Per quest' esempio a credere più scarse ;
Ben è felice quel, donne mie care ,
Ch' esser accorto all' altrui spese impare.

» Observez que cette stance est placée dans le prologue du dixième chant, où le poète raisonne en philosophe, ce qui fait que la pensée est ici en maxime, et non l'expression d'une passion impétueuse qui généralise tout ; et en cela il est inférieur à Catulle. Il particularise plus qu'Ovide les circonstances du songe d'Olimpie, et comme il raconte en poète épique, il décrit avec plus de raison et de

vraisemblance que lui le rivage , le rocher , etc. ; il interrompt subitement sa narration par ces paroles :

Dove fuggi , crude' , così veloce ?
Non ha il tuo legno la debita salma ;
Fa che levi mi amor ; poco gli nuoce
Che porti il corpo poichè porta l'alma. (St. 25.)

Il y a ici un peu de raffinement ; mais les deux vers suivans , qui abrègent beaucoup Ovide , sont admirables :

E con le braccia e con le vesti segno
Fa tutta via perchè ritorni il legno.

» Comme Ariane dans Ovide , Olimpie dans l'Arioste retourne à sa tente , parle à son lit , et se désespère en ne voyant ni personne pour la consoler , ni vaisseau pour la recevoir. Elle ajoute :

Di disagio morrò , nè chi mi copra
Gli occhi sarà , nè chi sepolcro dia ,
Se forse in ventre lor non me lo danno
I lupi , aimè , che in queste selve stanno.

vers coulants et faciles , mais qui ont , si je ne me trompe , quelque chose de l'affectation des sixcen-

tistes (1)..... L'Arioste n'est-il pas encore un peu sixcentiste dans la strophe suivante (st. 29.), où Olimpie compare la mort que peuvent lui donner les ours, les lions et les tigres avec les mille morts que lui donne Birène ? Dans la strophe 30, les loups, les ours et les lions reviennent encore. On ne reconnaît point dans tout cela l'agitation de l'ame d'Ariane. Olimpie délibère avec elle-même, elle argumente en forme comme un philosophe :

Ma presuppongo ancor ch'or ora arrivi, etc.

» Enfin, dans la strophe 33, elle aime mieux être dévorée par les bêtes féroces que d'être prise par quelque corsaire et emmenée en esclavage ; et

(1) Les Italiens appellent *seicentisti* les poètes du six cents après mille, c'est-à-dire du 17^e. siècle, qui ont donné dans l'excès de l'affectation et du bel esprit. Antonio Conti aurait dû observer ici que ces quatre vers sont imités de ceux-ci de Catulle :

Pro quo dilaceranda feris dabor alitibusque,
Præda, neque injectâ cumulabor mortua terrâ.

voilà encore les loups, les ours et les lions sur la scène.

» Le Tasse a beaucoup emprunté de Catulle, de Virgile, de l'Arioste lui-même dans le discours d'Armide à Renaud qui l'abandonne. Pour en juger sainement, il faut faire attention qu'Armide n'est pas une jeune fille innocente, telle qu'Ariane, ni une reine, un personnage grave, comme Didon, mais une magicienne lascive et rusée.

Che nella doglia amara
Già tutte non obblia l'arti e le frodi.

» La fraude et l'artifice dominant dans tout son premier discours, où elle s'accuse elle-même de les avoir employés, et où, avec une feinte tendresse et une humilité affectée, elle demande à suivre son amant.

» Dans la réponse de Renaud à Armide, le Tasse s'attache aux pas de Virgile; et il finit comme Virgile et Catulle par des imprécations qui disent beaucoup en peu de stances. » (*Prose e poesie d'Antonio Conti*, tom. II, p. 196 et suiv.)

N^o. VII. (PAGE 57 , NOTE 1.)

Je ne connaissais qu'une traduction en vers de ce poëme , lorsque j'ai fait la mienne : c'était celle de l'abbé de Marolles ; elle est imprimée dans un recueil de lui, intitulé : *Toutes les OEuvres de Virgile traduites en vers français , divisées en deux parties* , Paris , Langlois , 1673 , 2 vol. in-4^e , pag. 430 du 1^{er}. volume.

Ce volume contient les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile , traduites en vers , précédées de discours , de préfaces et de dissertations , en prose aussi curieuse dans son genre que la versification du bon abbé de Villeloin l'est dans le sien , et suivies des catalectes de Virgile , aussi traduits en vers , et de plusieurs pièces de différents auteurs , parmi lesquelles se trouvent les épithalames de Catulle et ce poëme des *Noces de Thétis et de Pelée*.

En parcourant ce fatras de prose et de vers , on a peine à se persuader que cela ait été écrit et publié la trentième année du règne de Louis XIV , lorsque la langue était formée , qu'elle comptait tant de chefs-d'œuvre dans les deux genres d'écrire , quand

tous ceux de Corneille existaient , et l'année même où fut donné le *Mithridate* de Racine. Mais il y a des esprits destinés à rester toujours en arrière de leur siècle , et cet infatigable et illisible traducteur était du nombre.

Sans parler de tout ce qui est étranger à notre sujet , voici les premiers vers de ce poëme. Il est impossible d'y voir autre chose qu'une parodie de l'original.

On a dit que les pins , qui crurent autrefois
Si hauts sur Pélion , qui portait de grands bois ,
Furent abandonnés aux vagues de Neptune ,
A la merci des vents , ainsi qu'à la fortune ,
Jusques où le Phasis qui tombe dans la mer
Va confondre sa vague avec le flot amer ;
Quand de jeunes héros , pour marquer leur courage ,
Entreprirent , de Grèce , un périlleux voyage ,
Pour trouver de la gloire , avec un grand trésor ,
Emportant avec eux la riche toison d'or.
Ils coururent la mer sur un léger navire ,
Qui balloya l'azur de tout l'humide empire ,
De rames de sapin si propres à voguer , etc.

.....

On tient qu'alors Pélée eut le cœur embrasé
Pour Thétis , qui l'avait beaucoup favorisé ;

Qu'à son sujet on dit que bien que nymphe hautaine,
Elle prit sans dédain une alliance humaine ;
Que le père des dieux le voulut bien aussi ;
Et Pélée à Thétis se trouva joint ainsi.

Plus bas , pour marquer l'empressement des
peuples de la Thessalie à venir féliciter leur sou-
verain , le traducteur dit :

Or abandonne Scyre , et des bords de Tempé
Et de Phtie , et d'ailleurs , chacun a décampé.

et pour peindre le désespoir d'Ariane à l'aspect
du vaisseau qui emporte le parjure Thésée :

La fille de Minos , à l'instant éplorée ,
Le regardait de loin comme une évaporée.

Tout le reste est du même style. Le discours si
touchant et si passionné d'Ariane est à mourir de
rire.

.....
Ha ! ce ne sont pas là ces effets obligeants
Que l'on me promettait par tant de compliments.

.....
Toutes ces choses-là se sont évanouïes,
Et vos déportements sont choses inouïes.

.....

Quelle lionne fière a pu vous engendrer

Sous un roc qui sur vous se devait enfondrer ? etc.

L'admirable tableau des bacchanales , ou du cortége de Bacchus , est délayé en trente-six vers , dont on peut juger par ceux-ci , qui sont les premiers :

Le florissant Bacchus venait d'autre côté ,

Avec sa belle suite , où rien n'était gâté.

.....

Ils étaient étourdis, et n'en dansaient que mieux, etc.

Un autre tableau, qui n'est ni moins admirable dans l'original , ni moins ridicule dans la copie , c'est celui des Parques appelées pour prédire les destinées des deux époux.

Les Parques se branlant d'un mouvement débile ,

Entreprirent de faire un récit difficile.

.....

Tenant de leur main gauche une quenouille aisée ,

Par leur droite le fil augmentait la fusée ;

.....

Les filandières sœurs tirant aussi l'étaupe ,

La pressent de leurs dents, quand une autre la coupe,

, ,

Des paniers à leurs pieds serraient de laine blanche.
Mais enfin repoussant ces toisons sur la hanche ,
On les ouït ainsi parler en vers divins ,
De voix intelligible au sujet des destins.

Ces morceaux et tout le reste du poëme , et toutes les autres traductions contenues dans cet énorme recueil , sont d'un genre de burlesque qui ne vaut pas celui de Scarron ; c'est le burlesque sérieux.

J'ai trouvé , depuis , une autre traduction en vers plus récente et presque aussi mauvaise de ce morceau ; c'est celle d'un M. Le Gendre , imprimée à Lyon chez Claude Muguet , 1701 , in-12. M. Noël en parle avec le mépris qu'elle mérite , dans la Préface de sa traduction de Catulle ; elle est rare , et mérite peu qu'on se donne la peine de la chercher. Mais on ne sera pas fâché d'en connaître quelques vers. Voici le début :

Les princes grecs jadis , au péril de leur tête ,
De la riche toison méditant la conquête ,
Jusqu'au fleuve Phasis , par des chemins nouveaux ,
Sur un vaisseau léger parcoururent les eaux ,

Et traversant des mers les routes périlleuses ,
Abordèrent d'Æta les frontières fameuses.

Lorsque les Néréides vinrent entourer le vaisseau qui voguait en pleine mer,

C'est pour lors que Pélée , au dernier point surpris ,
Des beautés de Thétis fut vivement épris.

Ariane était encore élevée sous les yeux de sa mère , quand Thétis se présenta pour la première fois devant elle.

Toutefois ses beaux yeux , collés sur son visage ,
Lui font voir l'étranger avec tant d'avantage ,
Que l'amour qui se glisse à l'instant dans son cœur
La brûle jusqu'aux os d'une invincible ardeur.
Ha ! de quel feu secret se vit-elle contrainte
D'éprouver tout à coup l'inévitable atteinte ? etc.

Après le départ de Thésée , elle monte sur les rochers , redescend au bord de la mer ,

Et croyant s'approcher du perfide vaisseau ,
Ses vêtements troussés , elle avance dans l'eau ,
Et , parcourant ainsi tout le bord du rivage ,
Fait voir de ses beautés un parfait assemblage.

La bruyante orgie qui entoure Bacchus est rendue par des vers tels que ceux-ci :

Les Faunes , les Sylvains , par leurs pas figurés ,
Formaient autour de lui des cercles bigarrés ;

.....

Quelques uns d'un taureau qu'ils avaient écorché ,
Étalaient sur leur dos quelque membre attaché , etc.

Je suis intéressé à trouver moins détestables les trois derniers vers de ce tableau :

Plusieurs faisaient ouïr sur l'empire marin
Et le bruit du tambour et celui de l'airain ;
Et le reste entonnait , par un accord bizarre ,
La trompette enrouée et la flûte barbare.

Ils ont avec les miens un air de ressemblance qui me ferait croire à moi-même que j'en aurais pris , de souvenir , plusieurs expressions , si l'ouvrage ne m'eût été totalement inconnu. On croira facilement que si je m'en étais aidé , je l'eusse fait sans scrupule , et l'avouerais sans peine.

Quant aux trois Parques , voici leur portrait , de la main de ce M. Le Gendre :

Sur leur corps chancelant une robe éclatante

Était par son ampleur jusqu'à leurs pieds traînante,
Où sur le satin blanc le pourpre répandu
Entre les deux couleurs tenait l'œil suspendu ;
Des bandes sur leur front d'un beau blanc colorées,
Brillaient en nœuds divers sur leurs tresses dorées.

.

Leur ceinture nouait une canne vernie
D'une blanche toison tout à l'entour garnie ; etc.

En général, cette traduction est à peu près aussi plate que celle de l'abbé de Marolles ; mais elle est un peu moins ridicule, et par conséquent moins bonne à citer.

VARIANTES

DU POÈME DE CATULLE,

Tirées des éditions Princeps, d'Alde, d'Alexandre Guarino, de Muret, d'Achille Stace, de Jos. Scaliger, de Vossius, de Passerat, de Volpi, de Doëring, et d'un Manuscrit de la bibliothèque imperiale.

PAGE 64, VERS 4.

Cum lecti juvenes.

L'ÉDITION Princeps porte *læti*, ainsi que plusieurs manuscrits, selon Achille Stace ; mais *lecti* fait un meilleur sens.

Argivæ robora pubis.

Selon le même critique, tous les manuscrits portent *puppis*. Il n'en faut pas moins maintenir *pubis*, conforme à notre meilleur manuscrit, à l'édition Princeps, à celle d'Alex. Guarino, etc.

PAGE 64, VERS 11.

Illa rudem cursu prima imbuit Amphitriten.

L'ancien manuscrit de Milan, suivi par Vossius, porte *prorâ*, au lieu de *prima*.

PAGE 66, VERS 16.

Illâque haudque aliâ.

C'est la leçon adoptée par Vossius ; il ne dit point où il l'a prise. Il est vrai qu'avant lui la plupart des éditions portaient, comme l'édition *Princeps*, *illâque atque aliâ*, ce qui supposerait que pendant deux jours on jouit de ce spectacle ; mais Alex. Guarino, qui met cependant *atque aliâ* dans son texte, ajoute *haudque* comme variante dans sa note.

Passerat, qui lit *atque aliâ*, se demande si cela veut dire que Thétis parut nue et ce jour là, et le jour de ses noces avec Pélée ; ou s'il ne faut pas plutôt lire *hautque aliâ* ; et il ajoute que cette leçon est approuvée par Ant. Sabellicus, dans ses *Annot. in varios auctores*.

PAGE 66, VERS 18.

Nutricûm tenuis.

Vossius a lu *umblicum tenuis* dans quelques exemplaires : Alex. Guarino le met aussi dans son texte ; mais il cite comme variante *nutricum* qui vaut mieux. Realino, l'un des commentateurs de ce poëme (1), préfère *umblicum*, et dit avoir trouvé cette leçon dans des corrections tirées de la bibliothèque du Vatican, qui lui avaient été communiquées par Bendinelli (2). Realino croit que Catulle lui-même indique qu'il faut lire *umblicum tenuis*, en disant *nudato corpore*. Ajoutez, dit-il encore, que la coutume des

(1) Bernardin Realino, jésuite italien, né à Carpi, fit paraître ce commentaire latin sur les noces de Thétis et de Pélée, à Bologne, en 1551 ; il n'avait alors que 19 ans, étant né vers la fin de 1530.

(2) Anton. Bendinelli était de Lucques ; il fut professeur de grammaire et de belles-lettres à Modène, etc., et c'est sous lui que Realino avait étudié.

peintres qui représentent ces nymphes , est de les peindre ainsi.

IBIDEM, VERS 20.

Tum Thetis.

L'édition Princeps , notre manuscrit , et plusieurs autres , ont *quom* et *cum* , au lieu de *tum* ; mais *tum* est préférable. La répétition en a plus de grâce et plus de force , comme l'observe fort bien Doëring.

IBIDEM, VERS 25.

Tædis felicibus.

On lisait *Thetidis* dans les manuscrits. Baptiste Guarino rétablit le premier *tædis*. Alexandre son fils , le cite et le suit. Achille Stace dit que dans tous les manuscrits il a lu *Thetis*.

IBIDEM, VERS 26.

Æmathiæ columnen Peleu.

Achille Stace , Passerat , et d'autres critiques , lisent ainsi. On lit dans la plupart des autres éditions , *Thessaliæ columnen* , ce qui revient au même.

PAGE 68, VERS 31.

Quæ simul optatæ finito tempore luce
Advenère.

On dit très bien *simul* pour *simulac*; d'anciens manuscrits, et d'après eux plusieurs éditions, portent cependant *ut venere*. (Vossius.)

IBIDEM, VERS 36.

Cranonisque domos, ac moenia Larissæa.

C'est à cette leçon raisonnable que les meilleurs éditeurs se sont fixés au milieu des incertitudes où les mettaient les anciens manuscrits. On lisait dans presque tous : *gravinonisque*, ou *critonisque*, ou *gritonisque domos*, qui n'ont pas plus de sens l'un que l'autre, et *ac Nicenis alacrisea*, ou *Nicenis Larissea*, qui n'en ont pas davantage. L'édition Princeps porte : *Grajugasque domos ac Nitenis Larisea*. Alex. Guarino lit aussi *Grajugasque domos*, mais il ajoute *ac mœnia Larissæa*. Muret et Passerat rapportent une conjecture de Pierre Vettori, qui lisait *Cranonisque domos*. En effet, *Grajugasque domos* est une

expression trop générale , et qui embrasserait plus de peuples que le poète n'en désigne ici. *Cranonis* ou *Crannonis* , qui ne désigne qu'une ville de la Thessalie , et qui peut s'être transformé facilement sous la main des copistes en *Gravisonis* , *Critonis* ou *Gritonisque* , est donc une leçon préférable. Vossius , Volpi et Doëring l'ont suivie, ainsi que *mænia Larissæa* , qu'Alexandre Guarino avait lu le premier.

IBIDEM , VERS 37.

Pharsalum coeunt.

J'ai préféré cette leçon à *Pharsaliam coeunt* , qui est celle du plus grand nombre d'éditions , non pas à cause de la quantité qui paraît blessée dans la seconde syllabe *sa* , brève la première fois et longue la seconde , dans le même mot et dans le même vers , car on justifie cette licence par des exemples ; (Alex. Guarino cite celui-ci de Lucrèce , l. IV , v. 1252 :

Crassaque conveniant liquidis et liquida crassis ;

et Volpi observe avec justice que Scaliger a cité de-

puis le même exemple, sans dire un mot du bon et savant Guarino;) mais j'ai préféré *Pharsalum*, d'abord parce que c'est le vrai nom de la ville où le mariage fut célébré, la seule qui existât dans le pays, appelé de son nom *Pharsalia*; ensuite parce que *Pharsalia tecta*, les maisons de Pharsale, présente un adjectif plus naturellement formé de *Pharsalum* que de *Pharsalia*. Scaliger lit *Pharsalon*, qui est le même nom, avec sa terminaison grecque, et cite ce vers de Lucain :

Æmathis æquorei regnum Pharsalos Achillis.

IBIDEM, VERS 45.

Collucent pocula mensæ.

On lit dans diverses éditions *mensæ*, *mensâ* et *mensis*. Cette diversité n'est d'aucune importance.

PAGE 70, VERS 55.

Nec dum etiam sese quæ visit visere credit.

Ce vers est un des plus maltraités dans les manuscrits et dans les anciennes éditions. Les manus-

crits portent différentes leçons , dont quelques-unes détruisent même le vers , comme celle-ci :

Nec dum etiam se se quæ sui tibi se credit.

Achille Stace y a substitué ,

Nec dum etiam se se quæ sit tum credidit esse.

La leçon d'Alex. Guarino est :

Nec dum etiam se seque sui tum credidit esse ;

et il l'explique ainsi : *Consideratâ illius ingratitude et perfidiâ, vix credidit se sui ipsius esse. SE SEQUE, quia replicat, ideo copulam posuit ad maiorem vim.* Scaliger et Passerat ont lu comme lui, l'un et l'autre sans le citer. Vossius a proposé la leçon que j'ai suivie, et Volpi, en l'adoptant, croit qu'on doit s'y tenir jusqu'à ce qu'on en ait trouvé une meilleure.

IBIDEM, VERS 65.

Luctantes vincta papillas.

Luctantes est préférable à *lactantes* qu'on lit dans quelques éditions , même dans celle d'Alex.

Guarino. En mettant *lactantes* dans son texte , il met dans sa note *lactentes* , et il l'explique peu galamment pour Ariane , par *lacte plenas*. Il est vrai qu'il approuve davantage *lactantes* , parce que *lactare* pris métaphoriquement est *aliquem per blanditias allicere* , et qu'ainsi *lactantes papillas* , signifie *papillas per blanditias viros allicientes*. Quoique Catulle fut homme à se laisser facilement *per blanditias papillarum allicere* , il est probable qu'il n'a songé à rien de tout cela , et que *luctantes* est la véritable leçon. Passerat lit aussi *lactentes* , sans dire où il avait pris cette leçon.

PAGE 72, VERS 67.

Alludebant.

Scaliger , et après lui quelques éditeurs , ont préféré *allidebant* ; mais l'autre est plus élégant et de meilleur usage. (VOSSIUS.)

IBIDEM, VERS 73.

Illâ tempestate ferox quo tempore Theseus.

D'anciens manuscrits portent cette leçon ; d'au-

14...

tres, et parmi ceux-ci celui de Vossius, ont *et tempore*, au lieu de *quo*. On lit ainsi dans l'édition Princeps. Vossius a cependant préféré *quo*, et je l'ai préféré comme lui. Volpi aime mieux *et*, espèce de tautologie, dit-il, que Catulle a employée en d'autres endroits, suivant l'observation de Rea-lino; comme *frustrà et necquicquam*, *cupido optantique*, etc.

IBIDEM, VERS 75.

Gortynia tecta.

Ou *Cortynia tecta*, comme lit Alex. Guarino. Il met comme variante *templa*; ce qui est, dit-il, la même chose, parce que les anciens rois avaient des temples pour maisons. Vossius ramène, non pas, à l'entendre, d'après ce commentateur, mais d'après un manuscrit, *Cortynia templà*, parce que non seulement les grandes maisons et les palais, mais toutes les maisons, toutes les espèces d'habitations étaient aussi appelées temples. Il a cependant laissé *tecta* dans son texte; et j'ai suivi cette leçon, sans désapprouver tout-à-fait l'autre.

IBIDEM, VERS 80.

Quis angusta malis cum moenia vexarentur.

Cette leçon, suivie par Vossius, m'a paru préférable à celle de Scaliger et d'autres interprètes qui lisent *augusta*. Athènes, au temps dont on parle, était une très petite ville. Ce fut après avoir défait le Minotaure, et lorsqu'il fut devenu roi, que Thésée commença à l'agrandir. Si Athènes eût été dès-lors, ajoute Vossius, une ville auguste et florissante, elle n'eût pas obéi à la loi que lui imposait Minos, et c'était le petit nombre des habitants qui rendait cette loi plus atroce. Si on lit *augusta*, il faut l'entendre comme Alex. Guarino, *augustum dicitur augurio consecratum*. Passerat qui ne le cite pas, dit d'après lui qu'il faut entendre *urbs auspicato condita*, comme dans ce vers d'Ennius :

Augusto augurio postquam inclyta condita Roma est.

PAGE 74, VERS 87.

Suaves exspirans castus qdores

Lectulus.

On lisait *cestus* dans tous les manuscrits. C'est

Baptiste Guarino qui lut le premier *castus*, au rapport d'Alexandre son fils.

IBIDEM, VERS 96.

Quæque.

L'édition Princeps porte *quique*, et dans le vers suivant *jactasti*, au lieu de *jactastis*.

IBIDEM, VERS 102.

Aut mortem appeteret Theseus, aut præmia laudis.

On lit dans plusieurs éditions *oppeteret*; mais Alex. Guarino nous apprend que son père lisait *appeteret*, parce que ce verbe peut se rapporter à *mortem* aussi bien qu'à *præmia*, au lieu qu'on ne peut pas dire *oppetere præmia*.

IBIDEM, VERS 104.

Tacito suspendit vota labello.

Dans plusieurs anciens manuscrits on lit *succedit*, et c'est pour *succepit*, c'est-à-dire *suscepit* selon Vossius, et pour *succendit* selon Volpi, dont quelques-uns ont fait *suscepit*. Vossius veut qu'on rétablisse cette dernière leçon; mais on n'en voit pas la nécessité, ni même l'utilité.

PAGE 76, VERS 106.

Conigeram sudanti corpore pinum.

L'édition Princeps porte *cornigeram*. Dans l'un des plus anciens manuscrits, qui est celui de Milan, on lit, au lieu de *conigeram*, *congestam*, qui indique la dureté, la densité, la force. Cela engage Vossius, qui est suivi par Volpi, à lire aussi *congestam*; mais *conigeram*, qui est dans presque toutes les éditions, désigne d'une manière propre et particulière, le fruit du pin, au lieu d'indiquer une qualité que cet arbre partage avec plusieurs autres. On doit donc le préférer.

Volpi et d'autres éditeurs mettent *cortice*, au lieu de *corpore*, par la raison que *corpore* se trouve répété quatre vers plus bas; mais les anciens n'étaient pas si délicats que nous sur ces répétitions, et ce n'est pas une raison pour changer un mot, qui, étant figuré tandis que l'autre est dans le sens propre, est par conséquent plus poétique.

IBIDEM, VERS 108.

Radicibus exturbata.

Vossius préfère *radicitús*, et cette leçon n'aurait aucun inconvénient.

IBIDEM, VERS 109.

Prona cadit, latèque et cominús omnia frangens.

Cette leçon est celle d'Alex. Guarino, de la plupart des manuscrits et des anciennes éditions, excepté le mot *frangens* de la fin du vers, au lieu duquel on lit presque partout *frangit*. Vossius trouve cette ancienne leçon misérable et indigne de Catulle. Il propose à la place :

Prona cadit, latè quæcumvis omnia frangens.

mais Volpi n'est point de son avis, et il conserve la leçon de Guarino. On lit dans quelques anciens manuscrits *latèque et cum ejus obvia frangens*, qui n'a aucun sens ; mais le dernier mot, au lieu de *frangit*, prévient des consonnances dont il paraît que Vossius avait été choqué.

IBIDEM, VERS 112.

Indè pedem sospes.

Cette leçon, qui est celle de toutes les anciennes éditions, de l'édition Princeps, de celle d'Alex. Guarino, de celle d'Alde, etc., déplait à Vossius. Selon lui, les meilleurs manuscrits portent *victor*, au lieu de *sospes*; j'ai préféré la leçon généralement reçue, et qui forme un fort beau sens.

IBIDEM, VERS 118.

Ut consanguineæ complexum.

L'édition d'Alex. Guarino porte ici une leçon que je n'ai vue dans aucune autre : *consanguineum complexum*; c'est-à-dire, comme il l'explique, *linquens eorum amplexum qui sibi sanguine juncti erant*. Il met dans sa note *consanguineæ* comme variante.

IBIDEM, VERS 119.

Quæ misera in gnata fleret deperdita, læta, etc.

Dans presque tous les anciens manuscrits, vé-

rifiés par Vossius , on trouve ainsi ce vers , excepté que le mot *fleret* y manque , et qu'il n'y a point de virgule avant *læta*. C'est ainsi qu'il est dans l'édition Princeps , où le mot *fleret* est en blanc. Un autre ancien manuscrit , cité par Volpi , porte :

Quæ misera ingrato fleret deperdita lecto ,

d'autres lisent *ignaro* , et adoptent le reste de ce vers. Scaliger donne à choisir entre :

Quæ misera ah ! gnatae fleret deperdita luctu ,
et

Quæ misera ingrata vixit deperdita telâ

quæ , dit-il , *solata est suum dolorem tela facienda* ; cela est aussi trop ridicule. Vossius propose :

Quæ misera gnati misero deperdita leto.

Baptiste Guarino avait corrigé très naturellement ce vers , en lisant :

Quæ misera gnatam fleret deperdita luctu ,

et l'on ne sait pourquoi cette leçon ne se trouve dans aucune autre édition que celle d'Alexandre

son fils ; mais Corradini a corrigé plus naturellement encore ; il n'a fait que rétablir dans la leçon des anciens manuscrits le mot *fleret*, visiblement oublié par un premier copiste, que les autres auront suivi, et mettre une virgule avant *læta*, qui se rapporte au vers suivant. Cette leçon a le mérite de s'écarter moins que toutes les autres des anciens textes, et de moins donner à l'arbitraire. Elle doit donc être préférée.

PAGE 78, VERS 132.

Avectam, perfide, ab oris.

Avectam, al. *abductam*.

Ab oris. Vossius lit *ab aris*, conformément aux plus anciens manuscrits. Volpi, malgré son penchant à le suivre, garde l'autre leçon. C'est celle d'Alex. Guarino, de l'édition Princeps, et de presque toutes les éditions.

IBIDEM, VERS 138.

Immite ut nostri vellet mitescere pectus.

Vossius, et après lui Volpi, préfèrent cette leçon, qui est celle des meilleurs manuscrits, à

miserescere, qu'on y a substitué sans doute à cause de *nostri*, que l'on a cru ne pouvoir se construire avec *mitescere*; mais il faut, disent-ils, sous-entendre *causâ* ou *ergo*. Alex. Guarino lit cependant *miserescere*. Scaliger s'étonne que tous les manuscrits portent constamment *mitescere*. Il en conclut que ce n'est pas *nostri* que Catulle avait écrit, mais *mostri*, pour *monstri*; et il trouve très élégant *mostri*, ou *monstri pectus*, en parlant du cœur de Thésée. Sans l'autorité presque unanime des manuscrits, je lirais *miserescere* comme Alex. Guarino, Achille Stace, etc.

IBIDEM, VERS 139.

At non hæc quondam blandâ promissa dedisti
Voce mihi : non hoc, etc.

Je lis ainsi avec Alex. Guarino, Achille Stace et Passerat, au lieu de :

At non hæc quondam nobis promissa dedisti
Voce ; mihi non hoc, etc.

que portent d'autres éditions, et même celle de Doëring.

PAGE 80, VERS 145.

Apisci.

Au lieu de ce mot, on lit dans l'édition Princeps, *ab ipsa*, sans que l'on sache ni d'où vient, ni ce que signifie cette leçon.

IBIDEM, VERS 156.

Quæ Scylla rapax.

Quelques manuscrits, et plusieurs éditions portent *vorax*, qui peut se dire aussi de Scylla, mais qui convient pourtant mieux à Carybde. (*Voyez* Homère *Od.*, l. XII, et Virgile, *Énéid.*, l. III.)

PAGE 82, VERS 171.

Ne tempore primo.

L'édition Princeps porte *nec* au lieu de *ne*, et cette leçon est autorisée par Alex. Guarino, Achille Stace, etc.

IBIDEM, VERS 178.

Idæos ne petam montes?

Ce passage est encore un de ceux qui ont été

le plus maltraités par le temps. La leçon que j'ai suivie est celle d'Alex. Guarino ; il rapporte la plupart des autres , et s'en tient à celle-ci. Presque tous les anciens manuscrits portent *idmoneosque* , ou même *idomeneosque*. Scaliger en a tiré la leçon bizarre et peu analogue à l'élégance de Catulle : *isthmon eos ne petam montes*. *Idmoneos* pour *idomeneos* paraît dur à Alex. Guarino, et l'est en effet. *Idæos* n'a aucun de ces inconvénients. Avanzio , qui avait lu dans sa première édition d'Alde *isthmiacos* , lit *idæos* dans la seconde , d'après Partenio , lequel avait sans doute pris à Baptiste Guarino cette leçon qu'Alexandre son fils a maintenue. Si je ne l'avais pas adoptée , j'aurais préféré à toutes les autres *idmonios ne petam montes* , d'après Vossius , Volpi , Doëring , etc.

IBIDEM , VERS 179.

Ponti..... æquor.

C'est la leçon du vieux manuscrit de Milan , et la meilleure ; Vossius , Volpi , etc. l'ont adoptée. Quelques éditions , et entr'autres celle d'Alex. Gua-

rino portent *pontum* ; mais les efforts mêmes que fait ce critique judicieux pour l'expliquer, prouveraient que l'autre leçon est préférable.

PAGE 84, VERS 183.

Qui ne fugit lentos incurvans gurgite remos.

On lit dans quelques manuscrits *ventos*, au lieu de *lentos*, d'où Achille Stace a fait *ventoso* ; mais *lentos* est dans les meilleures éditions.

IBIDEM, VERS 193.

Anguineo.

Vossius corrige *anguino*, conformément aux meilleurs manuscrits ; il prétend que d'*anguis* on ne forme pas *anguineus*, mais *anguinus*.

IBIDEM, VERS 194.

Frons expirantis præportat pectoris iras.

Le même critique cite le vieux manuscrit de Milan, où on lit *postportat pectoris iram*. Pour expliquer cette leçon, il dit que les Furies portaient pour chevelures des serpents qui naissaient du front, et qu'elles rejetaient ensuite derrière leur tête. C'est en effet ainsi qu'elles sont repré-

sentées sur plusieurs monuments antiques : mais malgré l'autorité de ce manuscrit , il ne rejette point l'autre leçon qui paraît plus naturelle.

IBIDEM, VERS 196.

Extremis..... medullis.

Cette expression a paru un peu dure à Volpi , qui croit qu'on doit lire *ex imis* ; mais ce n'est sur la foi d'aucun manuscrit , et c'est un très grand abus de la critique que de changer ainsi le texte des anciens auteurs , de son autorité privée , et seulement pour satisfaire des scrupules sur la perfection du style , qui peuvent être sans fondement.

IBIDEM, VERS 198.

Quæ quoniam verè.

Al. *veræ*.

PAGE 86, VERS 204.

Invicto numine.

De bons manuscrits portent *invito* ; ce serait selon Volpi , parce que Jupiter , malgré sa pitié pour Ariane , ne pouvait consentir qu'à regret à punir Thésée , petit-fils , et non pas neveu de son

frère Neptune. Alex. Guarino explique très bien ce qu'il faut entendre par *invicto numine*, et en conclut qu'il est bien préférable à *invito*.

IBIDEM, VERS 205.

Quo tunc et tellus, etc.

Vossius, d'après d'anciens manuscrits, veut qu'on rétablisse *quomodo tunc tellus*; mais l'autre leçon est suivie dans les meilleures éditions.

IBIDEM, VERS 206.

Concussitque.

Il s'appuie des mêmes autorités pour mettre *concussus* au lieu de *concussit*, par la raison, dit-il, que ce n'est pas le monde ou le ciel qui ébranle ses astres, mais le signe de la tête de Jupiter. Cette raison n'est pas suffisante pour changer la leçon généralement reçue. Il est d'ailleurs plus poétique de dire que c'est le ciel qui ébranle ses astres.

IBIDEM, VERS 211.

Sospitem et ereptum se ostendit visere portum.

On lit ainsi dans presque tous les anciens manuscrits; Achille Stace en cite deux qui portent

sospitem erectum, et ajoute que l'avis de plusieurs savants est qu'on doit lire *sospitem et erectum*. Le manuscrit de Vossius confirmait cette leçon ; mais ne la jugeant pas encore assez satisfaisante, il y a trouvé par conjecture *erechteum* (*portum erechteum*, le port d'Athènes) que Volpi et quelques autres éditeurs ont adopté. Burman, et après lui Brindley, dans sa jolie petite édition de Catulle, ont préféré *et erectum*. Alex. Guarino avait mis *et ereptum* dans son texte ; il met cependant *et erectum* dans sa note, où il n'ajoute *ereptum* que comme variante ; mais *sospitem et ereptum* est préférable à *erectum* et encore plus à *erechteum*.

IBIDEM, VERS 212.

Namque ferunt olim classi cum moenia Divæ
Linquentem gnatum ventis concrederet Ægeus.

Au lieu de cette leçon qui est la plus naturelle et conforme aux meilleurs manuscrits, Alex. Guarino a mis dans son texte :

Namque ferunt, classis cum moenia Divæ
Linqueret et natum ventis concrederet Ægeus.

mais par une singularité qui n'est pas rare en

lui, dans Achille Stace et dans d'autres, et qui prouve avec quelle légèreté ces grands érudits travaillaient assez souvent, il y a *classi* et non *classis* dans la note, où le commentateur fait une construction très embarrassée de ces deux vers. La construction est plus simple et plus naturelle avec *classis* et *linqueret*; mais elle l'est encore beaucoup plus avec *classi* pour *classe*, et *linquentem*. *Classi*, ou *classe* est ici pour *nave*.

IBIDEM, VERS 213.

Ægeus.

On lit *æger* dans l'édition Princeps. C'est la seule où j'aie vu cette leçon.

PAGE 88, VERS 227.

Carbasus obscurâ dicat ferrugine Hibera.

Le manuscrit de Milan, souvent cité par Vossius, porte : *Carbasus obscurata dicet ferrugine Hiberâ*. Alors *dicet* est pour *indicet*, comme dans d'autres auteurs, et dans Catulle lui-même. Exemple : *Quos junctos, cameri, mihi dicares*. Vossius et Volpi ont adopté cette leçon.

IBIDEM , VERS 228.

Incola Ithoni.

Alex. Guarino lit *incola Hymeti*, mont voisin d'Athènes, et auprès duquel, selon lui, était un temple de Minerve; mais il ne désapprouve pas ceux qui suivent la leçon commune.

Il est à remarquer que les anciens n'ont fait aucune mention de ce temple de Minerve, dont parle Alex. Guarino; et il est d'autant plus certain que Catulle ait parlé de celui de Minerve Ithonienne, que cette déesse en avait un avec ce surnom à Coronée, dans la Béotie, temple fort ancien, puisqu'on faisait honneur de sa fondation à Ithon, fils d'Amphyctyon (Pausan., *Bæot.* c. XXXIV, et qu'Apollonius de Rhodes dit que le navire Argo avait été construit par Minerve Ithonienne, *Argon.*, l. I, v. 551). Hécatee assurait que ce surnom lui venait d'Ithon, ville de Thessalie, où elle avait aussi un temple. (Ap. Schol., *Apoll. in n. V*), et ce fut en Thessalie que l'on construisit le navire Argo. Je dois cette observation à notre savant confrère, feu M. de Sainte-Croix.

IBIDEM, VERS 229.

Quæ nostrum genus ac sedes defendere sueta.

C'est ainsi que lit Alex. Guarino. La plupart des éditions et des manuscrits portent *freti* ou *fretis* à la fin du vers; et il faut, pour l'expliquer, avoir recours à un sens forcé, qui n'a point l'élégance et le naturel de Catulle. Vossius a proposé *Erechtei*, qui forme un très beau sens : *sedes Erecthei*, c'est - à - dire Athènes. Homère l'appelle ainsi (*Odys.* , l. VII, v. 80); mais il faut convenir que cette restitution, qui n'est fondée sur aucun manuscrit, est un peu trop hardie. *Sueta* est dans plusieurs manuscrits. Alex. Guarino et Achille Stace lisent ainsi. L'édition Princeps porte *bueta*, qui ne signifie rien; mais qui est une altération visible de *sueta*.

IBIDEM, VERS 235.

Candidaque intorti sustollant vela rudentes.

Muret a remarqué que dans quelques anciens manuscrits on trouvait après ce vers un espace

suffisant pour y en écrire un autre , et d'après cela seul , il a pensé que l'on devait placer dans cet espace le vers suivant, que Nonius Marcellus cite comme de Catulle , et qui n'est dans aucun autre endroit de ce qui nous est resté de ses poésies :

Lucida quâ splendent summi carchesia mali.

Achille Stace atteste que Gabriel Faerne l'avait conjecturé de même ; mais ce ne sont pas là des raisons pour admettre dans le texte un vers entier qui y forme une redondance et une superfluité très déplacée. Aussi Vossius n'en a même rien dit dans son édition. Volpi en a parlé dans une note, mais il s'est bien gardé de justifier cette interpolation en la plaçant dans son texte : il est surprenant que le savant Doëring l'ait admise dans le sien , en la marquant, il est vrai, d'un astérisque, et en avertissant dans ses *variæ lectiones* que ce vers lui paraît être une addition faite par quelque demi-savant (*scioli cujusdam*), qui aura voulu se donner les airs de décrire élégamment l'endroit où la voile était suspendue.

PAGE 88, VERS 238.

Ætas prospera sistet.

Alex. Guarino a mis *sors prospera* dans son texte, et *ætas* dans sa note, où il propose seulement *sors*, comme formant un sens plus clair ; mais *ætas* en fait un qui n'a rien d'obscur.

PAGE 90, VERS 249.

Quæ tum prospectans,

Ou *Quæ tamen adspectans*, comme Vossius a lu, d'après les anciens manuscrits.

IBIDEM, VERS 251.

At parte ex aliâ florens volitabat Jacchus.

Selon Vossius, l'ancienne leçon était *at pater ex aliâ*, etc. ; et il ne fallait pas la changer : *ex aliâ*, c'est-à-dire *ex aliâ parte*. Volpi refuse avec raison d'admettre cette leçon. Il l'attribue, dans les manuscrits où elle existe, à l'ignorance et à la négligence des copistes. Il avoue que Bacchus est souvent appelé *pater* par les poètes ; mais il trouve cette qualification inconvenante en cet endroit, pour trois raisons ; 1°. le poète appelle ici Bacchus *florens*,

et il veut dire par-là qu'il est dans la fleur de la jeunesse; or le titre de père, *pater*, ne convient pas à cet âge; 2°. la double épithète sans conjonction, *pater florens Jacchus* ne lui plaît pas (on pourrait observer sur cette seconde raison que ce n'est pas là la place de *florens* dans la construction de la phrase, et qu'il faudrait la construire ainsi : *At pater Iacchus volitabat florens ex aliâ parte*); 3°. Catulle ayant pu facilement écrire *parte ex aliâ*, ne l'aura pas sous-entendu d'une manière qui paraît dure et violente, pour donner à Bacchus une épithète peu convenable en cet endroit. On peut ajouter que les mots *at pater* commencent un autre vers à trop peu de distance au-dessus de celui-ci.

IBIDEM, VERS 256.

Evoë bacchantes.

D'anciens manuscrits, et l'édition Princeps, portent *Heu hoë*, et c'est sans doute ainsi que ce mot s'écrivit dans l'origine.

PAGE 92, VERS 257.

Pars è divulsq jactabant membra juvenco.

Scaliger a proposé *raptabant*, d'après son ma-

nuscrit ; la plupart des autres anciennes copies et des éditions portent *jactabant*. Vossius le préfère ; Volpi et Doëring tiennent pour la leçon de Scaliger. J'ai suivi celle de Vossius , qui est consacrée par l'édition Princeps , par Alex. Guarino, Achille Stace , etc. *Jactabant* ajoute beaucoup plus au sens du vers et à l'image que *raptabant* ; *divulso* et *raptabant* expriment à peu près la même action ; et Catulle n'est pas sujet à perdre ainsi les mots.

PAGE 92, VERS 263.

Multaque raucisonos efflabant cornua bombos.

C'est la leçon d'Alex. Guarino et d'Achille Stace : elle a été suivie par Passerat et par Scaliger , qui ne citent point leur source. Vossius, Volpi, et après eux Doëring lisent : *multi raucisonos*, etc. Il faut alors suppléer la préposition *per* devant *cornua* , à la manière des Grecs. D'autres ont lu : *Multi raucisonis efflabant cornua bombis* : c'est une hypallage , pour *multi efflabant raucisonos bombos cornibus*. La leçon que j'ai préférée est appuyée d'autorités suffisantes ; elle est plus har-

monieuse, plus imitative. *Raucisonis.... bombis*, donne pour ainsi dire une harmonie à contresens du sujet. *Multaque* forme avec *barbaraque* du vers suivant, une répétition qui ajoute à l'expression. Enfin il est naturel de croire que Catulle, qui fait agir la flûte au dernier vers, fait agir aussi les cors dans celui-ci. Dans les vers précédents, ce sont les bacchantes et les suivants de Bacchus, dont le poète représente l'action : dans ces deux derniers vers, l'action est attribuée aux instruments mêmes : cela est tout-à-fait dans la manière de Catulle ; mais dans aucun cas il ne faut lire comme Vossius, *efflebant*, quoique le vieux manuscrit de Milan le porte ainsi. Ce n'étaient point des sons plaintifs et lamentables que les suivants de Bacchus tiraient de leurs cornets ou cors enroués, mais des sons joyeux et bruyants.

PAGE 92, VERS 269.

Ac qualis flatu, etc.

Les manuscrits vérifiés par Vossius portaient *nec qualis* ou *æqualis*. Il en a fait *ac quali flatu*, qui vaut mieux que *hic quali flatu*, de plusieurs

éditions. Je préfère cependant *ac qualis*, qui se rapporte à *Zephyrus*, construction naturelle et régulière, plutôt que de faire dire à Catulle *quali flatu mattutino*.

PAGE 94, VERS 273.

Leni et resonant clangore cachinni.

On lit dans les anciens manuscrits, *leviter resonant*, d'où Vossius a tiré *leni et resonant*, que j'ai suivi, mais sans désapprouver *leviterque sonant* d'Alex. Guarino, d'Achille Stace et de quelques autres bons éditeurs.

IBIDEM, VERS 284.

Indistinctis.

L'édition Princeps lit séparément *in distinctis*.

IBIDEM, VERS 287.

Nessonidum linquens claris celebranda Choreis, etc.

Ce passage est étrangement maltraité dans tous les manuscrits et dans toutes les éditions. On ne peut sortir que par des conjectures de l'incertitude où laissent tant de diverses leçons. Je de-

mande quelque indulgence pour les longs détails dans lesquels je vais entrer.

Presque tous les manuscrits portent :

Minosin linquens Doris celebranda chorejs
Nonatios namque ille tulit radicitus altis
Fagos.

Dans quelques autres on lit *Inosin*, au lieu de *Minosin*, la première lettre du vers étant effacée, comme il arrive souvent dans les manuscrits. Le plus ancien de ceux de la bibliothèque impériale (1) porte :

Annosus linquens Doris celebranda coreis
Nonacrios.

Toutes ces leçons sont inintelligibles. Scaliger propose :

Minyasin linquens Doris celebranda choreis
Cranona ærisonamque,

et il est inutile de rapporter toutes les raisons dont il appuie chaque partie de cette leçon inad-

(1) N^o. 7989.

missible. Il prend *Doris* pour *doricis*, en quoi il a été suivi par Passerat, qui lit dans son édition :

Nereidum linquens claris celebranda choreis
Non vacuus,

et qui met pourtant dans sa note : *Doris celebranda choreis*. « *Doræ choreæ dicuntur cum puellæ Doricæ in phænomeridibus saltabant, quod dicitur δωριάζειν. Dorus pro dorius.* » Achille Stace lui avait fourni le vers qui est dans son texte : *Nereidum*, etc. Ce savant dit dans sa note que les manuscrits ont presque tous *Minosin*, dont on pouvait faire *Musarum*, et mieux encore *Mnemosinæ*; qu'il n'a trouvé *claris* que dans un seul, et *doris* dans deux, dont il faisait *doctis* :

Mnemosinæ linquens doctis (ou claris) celebranda
choreis,
Non vacuus,

et qu'il entendait par *Mnemosinæ doctis*, ou *claris choreis*, les danses des muses, que l'on dit se plaire à l'ombrage des forêts. Nous allons voir que ces conjectures et ces explications n'ont pas été perdues; mais nous parlerons auparavant de

celle de Vossius, la plus hardie et la plus extraordinaire de toutes. On y reconnaît l'érudition et les vues souvent hasardées, mais ingénieuses de ce savant critique. Voici comment il lit, ponctue et entend tout ce passage :

Confestim Peneos adest; viridantia Tempe,
 Tempe, quæ sylvæ cingunt superimpendentes,
 Xyniasi et linquens Doris celebranda choreis
 Bæbiados; namque ille, etc.

ce qu'il construit ainsi : *Adest Peneus confestim et Doris, linquens Tempe viridantia, quæ sylvæ superimpendentes cingunt, Xyniasi Bæbiados, celebranda (earum) choreis.*

Bæbias ou *Bæbe* était un marais au bas du mont Pélion; et *Xynias* une ville auprès de ce marais : les poètes en parlent souvent, et donnent quelquefois au marais le nom de la ville. Vossius prend donc *Xyniasi* à la manière des Grecs, au datif pluriel, pour *Xyniadibus*, qui serait le datif latin, et il entend que Doris laisse le verdoyant Tempé aux nymphes Xyniades du marais de Bæbias, pour être embelli par leurs danses. » Cette version conserve son vrai sens au mot

Doris, qui est dans tous les manuscrits. Doris était sœur du fleuve Pénée, épouse de Nérée, et mère de Thétis et des autres Néréides. Pénée et sa sœur Doris viennent donc ensemble. C'est lui qui apporte des arbres arrachés avec leurs racines, et c'est elle qui les plante devant le vestibule : *Hæc circum sedes latè contexta locavit*. Tout cela est savant et ingénieux, mais trop forcé, trop peu naturel ; et sans s'arrêter aux difficultés grammaticales, il y a de l'invraisemblance au travail dont cette interprétation charge Doris. Planter devant le palais les bêtres, les lauriers, les platanes, les cyprès, les peupliers que son frère avait apportés, de manière que l'édifice est ombragé par leur verdure, est sûrement au-dessus des forces d'une femme, et peu convenable à une nymphe.

Volpi, si fidèlement attaché aux traces de Vossius, l'a encore suivi dans cette occasion. Il en a admis la leçon dans son texte, et l'interprétation dans ses notes ; il n'ose cependant pas garantir la solidité de toutes ces conjectures et la légitimité de ces corrections. *Non tamen fidejussor cui-*

quam fuerim eum (Vossium) veram lectionem aut sententiam tetigisse.

La leçon de Baptiste et d'Alex. Guarino aurait dû prévenir ces écarts de Vossius et de Scaliger. « Quelques interprètes , dit Alexandre , ont tellement renversé dans cet endroit les paroles du poète , et se sont enfoncés dans un bourbier si épais qu'ils n'en ont pu sortir. Tandis qu'ils balancent si l'on doit lire *Doris* ou *Chloris* , *Mnision* , ou *Minosion* , ils perdent tout moyen de donner un sens aux uns comme aux autres de ces mots. Ils trouvent ridicules les explications que d'autres ont données à ce passage , et ils apprêtent eux-mêmes à rire à leurs dépens ; ce qui ne leur serait pas arrivé s'ils avaient bien compris la véritable leçon , rétablie et démontrée par mon père , s'ils n'avaient pas renversé l'ordre et la construction. Tout ce qu'ils ont imaginé pour expliquer comment *Doris* devait être célébrée par les danses nonacriennes , etc. , et l'ordre qu'ils ont établi entre les mots de cette phrase , sont autant de rêveries. Pour ôter toute incertitude , je remettrai ici les expressions de l'auteur rétablies

par mon père, et je ferai voir la construction de toute la phrase. Le vers doit être lu ainsi :

Nessonidum linquens claris celebranda choreis,
Non vacuus, etc.

et voici la construction : *Confestim Peneos adest, linquens Tempe viridantia, Tempe dico celebranda choreis Nessonidum, Tempe quæ sylvæ superimpendentes cingunt.* « Les Nessonides sont les nymphes du lac *Nessonium*, près de Tempé, comme le dit Strabon, liv. IX. *Non vacuus* est préférable à *nonacriis*, ou *nonacrios*, et à toutes les autres leçons de cette espèce. Il sert de transition à ce qui suit, à cette énumération des présents qu'apporte Pénée, etc. (1) »

(1) Realino lit aussi *non vacuus*, et au vers précédent *Naiadum*, s'appuyant sur ces vers du *Culex* de Virgile pour les danses des Nâïades en cet endroit :

Et Satyri, Dryadesque choros egere puellæ.
Naiadum cætu, tantum non Orpheus Hebrum
Restantem tenuit ripis sylvasque canendo
Quantum te, Peneu, remorantem dive choreæ.

On lit dans les meilleures éditions, dans celle d'Heinsius, etc., *remorantem dia chorea*.

On reconnaît dans ce vers, tel que le lit Alexandre Guarino, celui que porte l'édition d'Achille Stace, suivi par Passerat, à l'exception du mot *Nereidum* qu'ils ont mis à la place de *Nessonidum*. Or, on ne voit pas trop comment les Néréïdes venaient danser et chanter dans les bois de Tempé, au lieu que les Nymphes du lac *Nessonium* en étaient voisines, et que d'ailleurs elles sont mises ici pour les Nymphes des eaux en général, ce qu'on ne peut pas dire aussi bien des Néréïdes.

Doëring adopte presque en entier la correction d'Achille Stace : il lit comme lui *doctis*, et met seulement *Mnemonidum* au lieu de *Musarum*, ou de *Mnemosinæ*, ce qui se rapproche aussi beaucoup du *Nessonidum* d'Alexandre Guarino, que Doëring ne paraît pas avoir connu, puisqu'il ne le cite jamais, ni dans ses notes, ni dans ses variantes. Après avoir long-temps hésité entre sa version et celle d'Alexandre Guarino, j'ai enfin préféré cette dernière. Elle peut encore être sujette à quelques objections ; mais, dans la nécessité où l'on est, lorsqu'on traduit, de se fixer à une leçon, ce passage étant visiblement altéré dans

tous les manuscrits , je me suis décidé (et l'on voit du moins que ce n'est pas légèrement) pour celle de toutes qui m'a paru avoir le moins d'inconvénients.

PAGE 94, VERS 290.

Non sine nutanti platano.

D'anciens manuscrits portent *lutanti*, d'autres *luctanti*, et même *lactanti*. La plupart des éditions en ont fait *nutanti*. Vossius croit que Catulle avait indubitablement écrit *lætanti*, épithète qui convient, en effet, assez au feuillage épais, large et verdoyant du platane, arbre d'ailleurs consacré au Génie et à Bacchus, dieux de la joie.

Lentâque sorore.

Scaliger veut qu'on lise *fletâque*. Vossius rejette cette leçon. Il préfère, d'après d'anciens manuscrits, *lentâque*, qui est aussi la leçon d'Alexandre Guarino, d'Achille Stace, etc. Volpi, malgré son penchant pour Vossius, adopte le *fletâ* de Scaliger, et explique ce mot par *fletu seu lacrymis madens*, qui verse encore des larmes ; d'après l'idée des anciens poètes, que l'écorce de cet arbre distillait une sorte d'ambre, qu'ils regar-

daient comme les larmes des sœurs de Phaëton changées en peupliers ; mais le même Volpi se sert d'une raison ridicule pour mettre dans le même vers *lætanti* et *fletâ*. Il dit que ces deux mots forment une opposition agréable, et jettent de la variété dans ce vers. Cela est tellement opposé au génie de Catulle, que l'on peut assurer avec certitude que, par cela seul que ces deux mots forment entre eux cette opposition, ils ne sont point ensemble dans un vers de ce poète ; que, si on lit *lætanti*, il est impossible de lire *fletâ*, et réciproquement.

PAGE 96, VERS 291.

Et aëriâ cyparisso.

Je n'ai trouvé cette leçon, au lieu de *cupressu*, que dans l'édition d'Alexandre Guarino. Je l'ai cependant suivie comme plus élégante et plus harmonieuse.

IBIDEM, VERS 300.

Montibus Idri.

Presque tous les manuscrits portent *Idri*, *Ydri* ou *Hydri*. Scaliger entend par ce mot le serpent Python, et par *montibus Hydri*, les monts

voisins de Delphes, où Apollon tua ce serpent. Achille Stace, Passerat et plusieurs autres ont lu *Idæ*. Alexandre Guarino avait lu *montis Ithomi*, ou *Ithoni*, et il l'expliquait d'abord de Pallas, mais ensuite de Diane, qui avait comme Pallas un temple auprès du mont Ithon, ou Iton, comme Strabon l'atteste, et qui en avait reçu, selon Suidas, le nom d'*Ithonia*, Ithonienne; mais Pallas est désignée plus haut dans le discours d'Égée, vers 228, par ces mots *incola Ithoni*, et il n'est pas vraisemblable que, dans la même pièce, Catulle ait désigné par le nom de la même montagne, et Diane, et Pallas. Vossius, dont j'ai suivi la leçon, explique *Idri* plus naturellement que Scaliger. Il entend par-là une montagne de Carie, sur laquelle des temples et des villes entières étaient consacrés à Diane et à son frère.

IBIDEM, VERS 307.

*His corpus tremulum complectens undique quercus
Candida purpureâ talos incinxerat orâ.*

A la fin du premier de ces deux vers, la plupart des éditions portent *vestis*, et non pas *quercus*.

Alexandre Guarino lit *vestis*, et dit dans sa note : « Quelques uns ont corrigé *undique quercus* ; je ne suis pas de leur avis, *quorum sententiam minimè probo.* » Passerat met aussi *vestis* ; Muret, *idem* ; Achille Stace, *idem*, quoiqu'il avoue qu'on lit *questus* dans les manuscrits (l'édition Princeps porte *quæstus*). Vossius, ayant trouvé *quercus* ou *questus* dans tous les manuscrits, s'est décidé avec raison pour *quercus*. *Vestis*, qui paraît une leçon fort naturelle, mais qui n'est point autorisé par les manuscrits, se sera glissé dans les éditions, à la place de *questus*, dont on n'aura pu tirer aucun sens. L'explication de *quercus* ne laisse pas d'offrir des difficultés (Voyez ci-après, dans les Notes sur la traduction, ma note sur le vers 334). Dans le second de ces deux vers, les anciens manuscrits ont *Candida, purpurea Tyros intinxerat ora*, ou *Candida purpureaque Tyros*, etc. Scaliger lit *Tyrios*, mais il ne justifie cette leçon que par des explications forcées. Vossius affirme avec son assurance ordinaire que Catulle avait écrit :

Candida purpureâ quam Tyro incinxerat ora,
 en détachant *candida* de *quercus* par une vir-

gule, et liant cette épithète à *Tyro* : « Que la
 » blanche *Tyro* avait environnée d'une bordure
 » pourpre. » Cette *Tyro*, dit-il, était une belle
 nymphe, fille de *Salmonée*. Elle habitait avec les
 dieux des enfers, et par conséquent avec les *Parques*. Elle était, selon *Homère* (*Od.*, B.), excel-
 lente ouvrière en laine, et savante dans les ou-
 vrages de *Minerve*. C'est elle qui avait bordé de
 pourpre les robes dont les *Parques* étaient vêtues;
 mais cette explication n'est pas moins forcée que
 celle de *Scaliger*. Je n'ai osé l'admettre, quoiqu'elle
 soit adoptée par *Volpi*, et suivie par *Doëring*.
 J'ai préféré *talos*, d'après *Alexandre Guarino*,
Achille Stæe, etc.; cette leçon donne un sens plus
 naturel et plus simple; mais j'ai évité dans ma tra-
 duction les expressions assez précises, pour ne
 convenir qu'à l'une de ces leçons.

PAGE 98, VERS 309.

At roseo niveæ residebant vertice vittæ.

C'est ainsi que lisent presque tous les éditeurs.
Volpi dit qu'*Alexandre Guarino* avait cependant

proposé dans son commentaire de lire *at roseæ niveo*. Il ne le propose point ; il dit seulement : « D'autres lisent *et roseæ niveo*, ce qui ne me déplaît pas : ce sont alors des bandelettes couleur de rose sur des têtes blanchies. » Volpi préférerait cette leçon à la plus commune ; mais, n'étant satisfait ni de l'une ni de l'autre, il y substitue de son chef *ambrosio niveæ*, etc. Il soupçonne que des copistes ignorants, n'entendant pas ce mot poétique, auront fait d'*ambrosio*, *at roseo*, et qu'ils auront été suivis par tous les autres. *Ambrosius*, pris dans son vrai sens comme l'*ἀμβρόσιος* des Grecs, signifie immortel. Volpi justifie par une longue note l'application de cette épithète à la tête ou aux cheveux des Parques ; mais il m'a paru qu'il y avait moins d'inconvénient à suivre la leçon ordinaire, qu'à en adopter une si nouvelle sur de simples conjectures.

IBIDEM, VERS 320.

Pellentes vellera.

Vossius blâme avec raison ceux qui lisent *pec-*

tentes. Il ajoute qu'on dit fort bien *pellere* et *pulsare lanam*, sans doute pour presser, travailler la laine. *Pellentes vellera*, dit Alexandre Guarino, *filantes*, *nam quæ filant*, *veltera digitis impellunt* (ce *filantes*, par parenthèse, n'est point d'une bonne latinité; c'est un reste de celle des siècles du moyen âge). Volpi rejette comme Vossius *pectentes*, mais il explique *pellere* autrement que lui. Le poète, dit-il, l'a expliqué lui-même, en ramenant si souvent en refrain ce vers par lequel les Parques exhortent leurs fuseaux à tourner ou à courir. Souvent, selon lui, *pellere* ou *impellere* est mis pour *hortari*, comme dans l'*Aululaire* de Plaute : *Deus mihi impulsor fuit*, c'est-à-dire, *hortator*.

IBIDEM, VERS 321.

Divino..... carmine.

Quelques manuscrits ont *dimisso*, d'autres *diviso*. Vossius admet cette dernière leçon. Il entend par-là que les Parques ne chantent pas ensemble, mais l'une après l'autre, et que cette prophétie ou ce chant, *carmen*, est ainsi divisé

entre elles. Il donne même ce chant prophétique divisé ou dialogué comme il l'entend. Volpi s'affranchit ici de la foi presque aveugle qu'il a pour les idées de Vossius. Il trouve que cette découpure du chant des Parques y jette du froid, et préfère *divino* à *diviso*. Il est impossible de n'être pas de son avis.

IBIDEM, VERS 322.

Carmine, perfidiæ quod post nulla arguet ætas.

Alexandre Guarino lit *crimine perfidiæ*, sans virgule entre les deux, et il l'explique dans le sens naturel qu'offre cette variante.

IBIDEM, VERS 324.

Emathiæ tutamen opis.

C'est l'ancienne leçon des manuscrits rétablie par Vossius. D'autres éditeurs, et Alexandre Guarino entre autres, mettaient *Æmathiæ columen Peleu*, déjà employé, mot pour mot, au commencement du poëme (vers 26). C'est une raison pour qu'il ne doive pas l'être ici.

IBIDEM, VERS 326.

Sed vos, quæ fata sequuntur.

Dans les anciens manuscrits, on lit *servos*, d'où l'on a fait *sed vos*, leçon assez naturelle : les Parques, s'adressant pour la première fois à leurs fuseaux, disent : *Mais vous*, que suit la Destinée, à qui le Sort obéit, etc. Vossius y a substitué *serve* pour *observe*. Dans ce sens, les Parques s'adressent à Pélée. J'ai cru devoir préférer *sed vos*.

PAGE 100, VERS 328.

Currite, ducentes subtemina.

Alexandre Guarino lit *subtegmina*, et il construit : *Sed vos fusi, ducentes subtegmina quæ fata sequuntur. Subtegmen*, dit-il, à *subtexendo*. C'est le fil qui court dans la trame ; c'est dans ce fil des Parques que l'on dit que consistent les destinées. L'édition Princeps porte aussi *sub tegmina* dans toute l'étendue de ce chant des Parques, mais séparé comme il l'est ici, et non pas faisant un seul mot.

IBIDEM, VERS 332.

Lævia substernens..... brachia.

Cette leçon d'Alexandre Guarino est préférable à *levia*, qui est dans presque toutes les éditions.

IBIDEM, VERS 334.

Nulla domus tales unquam contexit amores....

Ce vers et les trois suivants manquent dans plusieurs des anciens manuscrits. Scaliger les a, en conséquence, jugés suspects et apocryphes, et n'a pas hésité à les rejeter du texte. Ils ne sont point dans l'édition Princeps. Alexandre Guarino les conserve dans son texte, et ne témoigne sur ces vers aucun doute dans ses notes. Vossius, plus modéré que Scaliger, les place seulement entre deux crochets, et tient note dans son Commentaire de ce qui peut les faire exclure, et de ce qui l'a engagé à les conserver. Il prétend bien que ces quatre vers troublent un peu l'ordre du chant des Parques, parce qu'il croit, comme on l'a vu plus haut, qu'elles ont dû chanter

toutes trois alternativement par quatrains ; mais ce n'est point dans l'ordre des pensées que cela peut apporter quelque trouble, et il n'y a aucune raison, comme il le reconnaît lui-même, pour adopter cette suppression de Scaliger.

IBIDEM, VERS 344.

Cum Phrygiæ Teucro manabunt sanguine rivi.

Cette leçon est celle d'Alexandre Guarino ; Passerat l'a suivie, et ensuite Volpi ; mais il approuve *muri*, que plusieurs mettent à la fin du vers. Vossius met *Teucro* dans son texte, et ne désapprouve pas dans sa note ceux qui lisent *prunci*. D'autres encore lisent *campi*. Toutes ces leçons reviennent au même sens.

PAGE 102, VERS 350.

Cum in cinerem canos solvent à vertice crines.

Les manuscrits suivis par Scaliger portaient *cum cinere incanos solvent*, etc., et il n'a pas manqué d'admettre cette leçon. Celle que j'ai suivie

est celle d'Alex. Guarino, d'Alde, de Vossius, de Volpi et de Doëring.

PAGE 102, VERS 353.

Namque velut densas prosternens cultor aristas.

Dans quelques manuscrits on lit (au lieu de *prosternens*) *præcernens* et *procernens*, et dans quelques éditions *præcerpens*. Alex. Guarino et Achille Stace, en mettant *prosternens*, lisent *messor* au lieu de *cultor*. Volpi, qui les a suivis, dit que ce mot répond mieux à ἀμνητῆρες, du passage de l'*Iliade* dont cette comparaison est empruntée (liv. II, vers 67.). Malgré ces autorités, je n'ai pas cru devoir m'écarter d'autres bonnes éditions et du plus grand nombre des manuscrits.

PAGE 102, VERS 364.

Cum teres excelso coacervatum aggere bustum.

Alex. Guarino lit *cum terræ excelso*, etc.; il dit positivement que c'est *terræ* qu'il faut lire, et non pas *teres* (1); et il construit et explique ainsi : *Cum*

(1) Il est vrai qu'il y a *terres* dans sa note, mais c'est probablement une faute d'impression.

bustum, id est locus cremati cadaveris (pro rogo) coacervatum, cumulatam excelso aggere terræ, excipiet, etc. Je n'ai cependant pas osé m'écarter de la leçon généralement reçue.

PAGE 104, VERS 382.

Talia profantes quondam.

J'ai, au contraire, adopté cette correction de Doëring, quoiqu'il l'ait faite le premier. Toutes les autres éditions portent *præfantes*; mais ce savant observe avec raison que ce n'est pas *præfari*, mais *profari*, qui signifie prédire dans la bonne latinité, et que *præ* et *pro* ont été souvent confondus et mis l'un pour l'autre par les copistes.

IBIDEM, VERS 383.

Carmina divino cecinerunt omine Parcæ.

Cette leçon a été rétablie par Scaliger, d'après un ancien manuscrit. Auparavant on lisait *pectore* au lieu d'*omine*. C'est ainsi qu'ont lu l'édition Princeps, Alex. Guarino, Achille Stace, etc.; mais *omine* est plus poétique, et d'un sens tellement

approprié à cet endroit que je l'ai suivi, à l'exemple de Doëring et de quelques autres. Ni *pectore*, ni *omine* ne sont de Catulle, selon Vossius. Un manuscrit du Vatican porte : *Diviso.... pectine*. C'est cette étrange leçon qu'il préfère, et qu'il a même placée dans son texte. Ce n'est pas qu'on ne puisse expliquer ce *pectine* en l'appliquant à l'opération physique des Parques pendant leur chant ; mais *divino*, ou si l'on veut *diviso omine*, fait un bien plus beau sens. Volpi n'a pas même osé parler de cette variante de Vossius.

IBIDEM, VERS 385.

Sæpius, et *se se*, etc.

C'est ainsi que lit Alex. Guarino ; Achille Stace, au lieu de *sæpius*, lit *heroum*, qui n'y ressemble guère. J. B. Sigicelli de Bologne avait établi cette leçon. Les anciens manuscrits portaient *Nereus et se se* (et l'édition Princeps les a suivis) ; de même qu'ils portaient au vingt-troisième vers *Nereos salvete*, au lieu de *Heroes salvete*. Sigicelli, attribuant l'une de ces leçons, comme l'autre, à l'ignorance des copistes, mettait *Heroum* à la

place du second *Nereus*, comme *Heroes* à la place du premier; mais les meilleurs manuscrits et la plupart des éditions sont conformes à celle d'Alex. Guarino, et le savant Doëring y est aussi revenu.

IBIDEM, VERS 386.

Cælicolæ nondum spretâ pietate solebant.

Après ce vers, on lit celui-ci dans la seule édition Princeps :

Languidior tenera : cui pendens sucula beta.

Il ne tient à rien, ne signifie rien et ne peut se lier ni à ce qui précède, ni à ce qui suit. C'est une interpolation visible.

PAGE 106, VERS 393.

Acciperent lacti Divûm fumantibus aris.

Vossius a lu dans les plus anciens manuscrits *lacti* (pour *lacte*) *spumantibus*, et il a préféré cette leçon. Dans les temps les plus reculés, on arrosait en effet les autels des dieux, de lait au lieu de vin. Volpi a suivi Vossius; mais le plus grand

nombre des éditions, l'édition Princeps, celles d'Alex. Guarino, d'Achille Stace, etc., autorisées aussi par des manuscrits, portent *læti et fumantibus*; et cette leçon paraît trop bonne et trop naturelle pour la changer.

NOTES

SUR LA TRADUCTION.

LE sujet de ce poëme est la description des fêtes célébrées en Thessalie pour le mariage de Thétis et de Pélée. Le poëte commence par en marquer l'époque ; il la fixe au temps où les Argonautes commandés par Jason , et au nombre desquels était Pélée , partirent de la Thessalie pour aller dans la Colchide conquérir la toison d'or. On ignore quel est l'ancien auteur que Catulle a suivi. Tous ceux qui sont parvenus jusqu'à nous placent ce mariage et la naissance d'Achille qui en fut le fruit , avant l'expédition des Argonautes. Peut-être, par une licence permise aux poètes , le nôtre s'écarte t-il exprès des traditions reçues.

C'est Hésiode, comme l'a observé Fabricius (a), qui fit le premier un épithalame de Thétis et de Pélée. Isaac Tzetzés en cite les deux premiers vers dans ses Prolégomènes sur la *Cassandre* de Lycophron.

(a) *Bibl. gr.*, l. II, c. 8, N^o. 17.

Achille Stace remarque cependant qu'Agamestor de Pharsale en avait composé un avant Hésiode, et il cite le témoignage de l'interprète de Lycophron.

L'on ignore de même ce que Catulle s'était approprié de ses modèles, et ce qu'il avait ajouté de son propre fonds, puisque, si l'on en excepte quelques fragments, tout ce que les Grecs avaient écrit sur ce sujet a péri. Ce qui est certain, c'est que ce même sujet, traité par plusieurs poètes grecs, ne l'avait point encore été chez les Romains : Catulle eut donc au moins la gloire, dont les poètes romains se contenteront le plus souvent, d'avoir le premier rendu en vers latins la description de ce mariage célèbre.

Le plan qu'il suit est fort simple ; en décrivant la pompe de ces fêtes, il n'oublie pas le lit nuptial, ni le voile magnifique dont il était couvert. Ce voile était décoré de figures en broderie ou en tapisserie ; et parmi ces figures on distinguait surtout celle d'Ariane abandonnée sur le rivage d'une île déserte. Le poète en prend occasion de raconter, à la manière des poètes lyriques, l'histoire d'Ariane et de Thésée. Il le fait avec une étendue qu'on lui a justement reprochée, si l'on considère l'espace que cet épisode occupe dans le poème ; mais avec une perfection qui demande grâce pour ce défaut de proportion.

Il revient enfin à son sujet, continue à décrire la fête, et finit par le chant prophétique des trois par-

ques qui prédisent aux deux époux la naissance d'Achille, le plus vaillant de tous les Grecs.

1) PAGE 65, VERS 1.

Du Pélion jadis abandonnant la cime.

La cime du Pélion, montagne de Thessalie, était couronnée de pins ; le reste était couvert de chênes. Ovide le dit positivement :

Summa virent pinu , cætera quercus habet.

(*Fast.*, l. V, v. 381.)

2) PAGE 65, VERS 4.

Vers les états d'Aète , et le Phase , et Colchos.

Aète , père de Médée , était roi de la Colchide , ses états s'étendaient sur les deux bords du Phase jusqu'à la mer. Le Phase était le fleuve le plus considérable du royaume de Pont. Sa source était dans l'Arménie. Plusieurs villes célèbres étaient bâties sur ses bords, entr'autres Tyndaris , Circaum , Cygnus et à son embouchure Phasis, le principal marché de la Colchide , défendue d'un côté par le fleuve , de l'autre par la mer , et du côté de la terre par un lac. La principale de ces villes était Æa , à quinze mille pas de la mer , à l'endroit où deux grandes rivières , l'Hippus et le Glaucus , ou le Cyanée , se jettent dans le

Phase. (*Voy. Strab., Geogr., l. II, et Plin., Nat. hist., l. VI, c. 4.*)

Il n'y avait point de ville appelée Colchos, mais on est convenu de désigner ainsi la Colchide dans les vers français. Corneille, Racine et J. - B. Rousseau ne l'appellent pas autrement. *Voy.* ce que dit Racine le fils dans ses remarques sur ces deux vers de *Mithridate* :

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous exprimer ainsi.

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

3) PAGE 65, VERS 6.

D'une toison dorée enviant la richesse.

On a donné beaucoup d'explications de cette fable de la toison d'or : aucune ne satisfait Vossius. Voici l'origine qu'il lui attribue. Alors, et dans tous les siècles comme aujourd'hui, non seulement les principales, mais les seules richesses des habitants de la Colchide venaient du commerce des peaux précieuses et surtout des zibellines. On apportait ces peaux de l'Ibérie, pays voisin de la Colchide ; elles n'en provenaient cependant pas, mais d'une région plus septentrionale, qui maintenant encore conserve le même nom, avec l'addition d'une S sifflante, et se nomme la Sibérie. Aucun pays sur la terre ne produit autant de ces peaux. Tout ce que l'on porte de cette pré-

cieuse marchandise en Chine , en Perse , et chez les nations de l'Europe , c'est là qu'on les va chercher. De tout temps , comme aujourd'hui , les plus noires ont été d'un plus haut prix. Il n'en a pas fallu davantage aux anciens Grecs pour feindre que les habitants de la Colchide étaient possesseurs d'une toison d'or , parce qu'on l'achetait à prix d'or , et qu'elle en coûtait plus que la pourpre même.

Volpi , malgré sa déférence habituelle pour Vossius , recommande de ne pas écouter cette explication.

4) PAGE 65 , VERS 8.

Et d'avirons légers fendre l'azur des mers.

Abiegnis palmis. Des rames de bois de sapin , c'est-à-dire très légères.

5) PAGE 65 , VERS 9.

C'est la Divinité des hautes citadelles.

Les citadelles , placées ordinairement à l'endroit le plus élevé des villes , étaient consacrées à Pallas. Servius prétend que c'était parce qu'elle était née de la tête de Jupiter (1). La citadelle d'Athènes lui était plus particulièrement consacrée , elle y avait un temple , ainsi que dans la citadelle d'Argos , etc.

(1) Ad Eclog. II , V

6) PAGE 65, VERS 10.

Qui pour eux fabriqua de ses mains immortelles
Ce char impétueux volant au gré des vents.

Apollonius, l. I, dit qu'Argus fabriqua le vaisseau d'après le conseil de Pallas ; mais il dit aussi, dans un autre endroit, que Pallas fit elle-même le vaisseau, et qu'elle y fut aidée par Argus. Claudien et plusieurs autres auteurs affirment aussi que le vaisseau fut construit par la déesse ; Claudien même ajoute qu'elle sua en le fabriquant.

C'est une figure assez commune que d'appeler char un navire, et cocher, *auriga*, le pilote qui le conduit ; mais il y a ici une convenance particulière à appeler char le premier vaisseau, ou du moins le plus grand et le mieux pourvu d'agrès et d'instruments qui eût été construit jusqu'alors. Il semble qu'on n'avait pas encore créé un mot nouveau pour une chose si nouvelle. Le poète se sert donc d'un mot commun qu'il emprunte, par métaphore, d'un objet ancien et connu ; mais il spécifie la nature et la destination du nouvel objet auquel il l'applique, en disant que c'est un char qui vole au gré des vents. (VOLPI).

7) PAGE 65, VERS 13.

Le premier d'Amphitrite il sillonna la plaine.

Avant les Argonautes, les Phéniciens, les Tyriens

surtout, et les Carthaginois originaires de Tyr, avaient navigué et s'étaient enrichis par le commerce. Catulle, dans ce poëme-ci même, parle de la flotte de Thésée, et dit que les jeunes garçons et les jeunes filles d'Athènes avaient été conduits en Crète sur des vaisseaux. Il ne veut donc pas dire ici que le navire Argo fut le premier qui fendit la mer encore intacte, ou que les Argonautes furent les premiers navigateurs; mais qu'ils entreprirent les premiers une navigation très difficile, et que personne n'avait encore osé tenter. *Rudis Amphitrite* n'est pas en cet endroit une mer quelconque qui n'eût point été naviguée, mais le Pont-Euxin, mer dangereuse, sans ports, hérissée d'écueils, et que personne n'avait jusqu'alors entrepris de traverser. (VOLPI.)

8) PAGE 67, VERS 17.

De sauvages beautés, de jeunes Néréides.

Passerat veut que *feri vultus*, qu'on lit dans le texte, signifie *squamis hispidi*, soit que cela soit au second cas (c'est-à-dire au génitif), comme quelques interprètes l'ont entendu, ou au premier cas (au nominatif), par apposition à *Nereides*; ce sont, dit-il, des corps hérissés d'écailles, même aux endroits par où ils ressemblent à l'homme; *etiam quæ humanam effigiem habent*. Cela est complètement ridicule.

9) PAGE 67, VERS 22.

Alors des traits d'amour Thétis blessa Pélée.

Cela est contraire, comme l'ont observé Muret et Passerat, au récit de trois autres poètes, l'auteur des Argonautiques, attribués à Orphée, Apollonius et Valérius Flaccus, qui disent que Pélée avait épousé Thétis, en avait eu Achille, et l'avait confié à Chiron avant de partir pour conquérir la toison d'or.

10) PAGE 67, VERS 23.

Thétis vit sans mépris les désirs d'un mortel.

Cela contredit encore la tradition des autres mythographes, qui affirment presque unanimement que Thétis n'était descendue que malgré elle à épouser un mortel. (VOSSIUS.)

11) PAGE 67, VERS 27.

Et vous, Nymphes des mers.

C'est-à-dire Thétis : c'est ce que m'a paru signifier *o bona mater*. Volpi a entendu la Thessalie, Muret le navire Argo, Doëring la mère des héros, que le poète apostrophe dans le même vers ; d'autres Pallas ; le sens que j'ai choisi me paraît le plus naturel, quoique adopté par Corradini, en qui j'ai peu de confiance. Il l'est aussi par un meilleur critique, Christ.

Guill. Mitscherlich (a), qui dit que ce nom de mère était quelquefois simplement un titre d'honneur, un terme de respect.

12) PAGE 67, VERS 30.

A qui le roi des cieux a cédé ce qu'il aime.

Thétis avait espéré d'être unie à Jupiter ; les oracles lui avaient prédit qu'il naîtrait d'elle un fils plus grand que son père. Jupiter était amoureux d'elle ; au moment où il se disposait à l'aller trouver, Prométhée l'en détourna en lui rappelant ces prédictions, et lui annonçant que s'il s'unissait avec Thétis, le fils qui naîtrait de cette union arracherait un jour l'empire à son père, comme il l'avait lui-même enlevé à Saturne. Jupiter réprima donc ses désirs ; mais il aima toujours Thétis, et c'était une haute faveur que de l'obtenir de lui.

13) PAGE 67, VERS 31.

Est-ce vous que Thétis, etc.

Elle est appelée dans le texte *Pulcherrima Neptunine*, la plus belle des petites-filles de Neptune ou

(a) Christ. Guill. Mitscherlichii, phil. prof. extraord., *lectiones in Catullum et Propertium*, Göttingæ, 1786, in-12, p. 20.

de l'Océan : Catulle emploie ici indifféremment ces deux noms. De l'Océan ou de Neptune, et de l'ancienne Téthys étaient nés Doris et Nérée, et de ceux-ci cent Néréides, petites-filles de Neptune, dont Thétis était la plus belle.

14) PAGE 67, VERS 33.

Et Téthys son aïeule.

Cette ancienne Téthys était fille du Ciel et de la Terre, sœur et femme de l'Océan ou de Neptune. Son nom se prononce en français comme celui de Thétis sa petite-fille, quoique sans doute il se prononçât autrement en grec et en latin. La quantité prosodique des deux noms était aussi différente : nous ne les distinguons que par la manière dont ils sont écrits : *Téthys* et *Thétis*.

15) PAGE 69, VERS 39.

Ils désertent Larisse, et Cranon et Scyros.

Larisse est assez connue. Cranon, qui l'est beaucoup moins, était une ville de la Thessalie Pélasgiotide, voisine du Tempé de Phthie. Scyros était une île fort éloignée, mais elle avait été occupée par des Thessaliens, et ses habitants étaient Dolopes d'origine. Doëring ajoute à cette observation de Vossius que c'est pour mieux marquer le concours général de

toutes les parties de la Thessalie pour cette fête que le poète a fait entrer dans son énumération une île aussi éloignée que Scyros.

16) PAGE 69, VERS 40.

Ceux de Tempé, de Phtie accourent à grands flots.

Phthiotica Tempe, non pas le Tempé de la Thessalie proprement dite; mais un autre Tempé dans la Phtiotide, contrée dont Phtie était la capitale. Le Pénée arrosait la première, et le Sperchius la seconde. *Quæ sunt ad Sperchium*, dit Achille Stace, *ad differentiam eorum quæ sunt ad Peneum*.

17) PAGE 69, VERS 42.

Les jeux ont suspendu la fatigue rurale.

En m'écartant ici de la simplicité du texte, j'ai voulu répondre en quelque sorte à l'objection très futile de Pezay (α), laquelle n'exige pas d'autre réponse. Comment a-t-il pu voir de la tristesse dans toutes ces diverses manières de peindre les fêtes champêtres occasionnées par les fêtes de l'hymen du roi dans toute la Thessalie? Je n'aurais pas cru cette observation nécessaire, si le dernier traducteur français

(α) Traduction en prose de Catulle, Tibulle et Gallus, par l'auteur des *Soirées helvétiques* et des *Tableaux*, Paris, 1771.

de Catulle, qui a souvent montré beaucoup trop d'indulgence pour le travail, plus que superficiel, de Pezay, n'avait entr'autres donné son approbation à la critique hasardée dont je parle ici.

18) PAGE 71, VERS 55.

Un voile somptueux de pourpre coloré.

C'est ici que commence un épisode, où Catulle s'écarte bien loin et bien long-temps de son sujet, et qu'on ne peut excuser, j'en conviens, que par l'exemple des poètes lyriques, et surtout de Pindare. (*Voy. ce que j'ai dit, à ce sujet, dans la préface, pag. 53*). Si l'on considère ce poème comme appartenant au genre épique, un accessoire aussi long n'a point d'excuse. Homère, dans le bouclier d'Achille, et Virgile dans celui d'Énée, ont pu donner quelque étendue à ces épisodes, attendu celle de leurs poèmes; mais ici l'épisode d'Ariane est, il faut l'avouer, hors de toute proportion. Volpi pense que c'est pour ce morceau d'une beauté exquise que Catulle a fait tout le poème.

M. Charles Gotthold-Lenz, qui a fait des notes latines sur une traduction de ce poème en vers allemands (a), suppose que l'on demande pourquoi Ca-

(a) *C. Valerii Catulli carmen de Nuptiis Pelei et Thetidis, cum versione germanicâ Christiani Friderici Eisen Schmidt, in usum Tironum illustravit Carl. Gotthold Lenz, Altenburgi, 1787, in-12.*

tulle a préféré la fable de Thésée et d'Ariane à toute autre, pour l'insérer dans son poème, et il croit qu'on peut répondre que cette fable a en quelque sorte de l'analogie avec celle de Thétis et de Pélée, ou plutôt qu'il semble qu'elle est représentée sur le tapis qui couvre le lit nuptial, pour que l'époux, averti de son devoir, ait en horreur le titre de perfide, et se promette de ne jamais le mériter.

19) PAGE 71, VERS 58.

Et des premiers héros les faits et la vaillance.

Le latin dit : *heroùm virtutes*. Quelques critiques ont prétendu que c'est une ironie, puisque l'action de Thésée, que le poète va raconter, loin d'être un acte de vertu, est un crime ; mais Scaliger a fort bien remarqué, dit Volpi, que *virtutes heroùm* signifie simplement les héros, comme Homère dit souvent dans l'*Odyssée* : *ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο*, la force sacrée d'Alcinoüs, pour Alcinoüs même, et Horace, *sententia dia Catonis*, pour dire simplement Caton.

Scaliger dit en effet que c'est un archaïsme, comme *virtus Catonis* dans Horace, et *βίη Πριάμοιο* dans Homère ; mais un critique que j'ai déjà cité (a), dés-

(a) Chr. Guill. Mitzcherlich, *ubi supra*, p. 40.

approuve Scaliger et Volpi. Si on l'entendait ainsi, dit-il, le poète dirait deux fois la même chose : *Vestis cui sunt intextæ heroum figuræ, heroas indicat*. Il est plus naturel de penser avec Muret que Catulle a voulu dire que ce voile offrait plusieurs traits de vertu héroïque qu'il passe sous silence, à l'exception d'un seul, dont il fait choix pour embellir son poème, ou qu'il a entendu par *virtutes heroum*, des actions quelconques tirées de la vie des héros. Mais peut-être ce voile représentait-il toute la fable de l'expédition de Thésée contre le Minotaure ; les différentes circonstances de cet exploit étaient retracées dans différentes parties du voile ; cela paraît indiqué par le vers 241 du texte latin, et plus encore par le vers 251 :

At parte ex aliâ florens volitabat Jacchus.

Il pouvait donc y avoir sur ce même voile un tableau qui représentait Ariane suivant des yeux Thésée, v. 53 ; un autre où l'on voyait le combat de Thésée et du Minotaure, v. 105 ; un troisième qui offrait aux regards Égée attendant sur un rocher le retour de son fils, v. 241, ou se précipitant dans la mer, v. 244 ; d'autres où l'on apercevait Bacchus avec les satyres, etc. Vouloir que toutes ces circonstances de la même fable, arrivées en divers lieux et en divers temps, aient été retracées dans le même tableau, et sous un seul point de vue, c'est se montrer étranger

aux premières notions de la peinture. Virgile a employé au commencement du VI^e. liv. de l'*Énéide* le sujet de cette même fable, dont il feint que toutes les différentes scènes étaient peintes chacune à part dans le temple d'Apollon. En suivant cette interprétation, il est évident que *virtutes heroum* s'applique aux exploits de Thésée en général, et particulièrement à son combat avec le Minotaure (a).

20) PAGE 71, VERS 59.

C'est là que, sur des bords que bat l'onde à grand bruit...

L'île *Dia*, nommée ici dans le texte, a partagé les interprètes. La plupart disent que c'est Naxos qui en effet avait aussi ce nom de *Dia*, et qui était consacrée à Bacchus; mais Vossius voit à cela une grande difficulté. Si Thésée, dit-il, a relâché dans cette Naxos qui est une des Cyclades, il s'est trop écarté de sa route. Je serais donc plutôt de l'avis de ceux qui entendent ici *Dia*, petite île appartenant aux Crétois, appelée vulgairement *Standia*, et qui se trouve sur la route de ceux qui vont de Crète à Athènes. Cette île était déserte, et ce qu'Ariane dit plus bas lui convient parfaitement :

Autour de moi la mer, des rocs sans habitants;

ce qu'on ne pouvait nullement dire de Naxos; mais

(a) *Loc. cit.*

comment cette petite île inhabitée , put-elle être consacrée à Bacchus , puisqu'elle ne portait ni vigne ni aucune autre production ? Cette difficulté est réelle : aussi cette fable a-t-elle embarrassé tous les anciens auteurs. (*Voy.* Plutarque, *Vie de Thésée*, Diodore de Sicile , etc.) S'il y a de la vérité dans cette histoire de Bacchus , d'Ariane et de Thésée , il faut nécessairement , ou que Thésée ait erré longtemps et fort loin sur les mers , ou que Bacchus , pour trouver Ariane , ait abordé à cette île déserte , voisine de la Crète , que paraît désigner Catulle. (*Vossius.*)

Volpi a suivi en toute confiance , ici comme presque partout , les traces de Vossius ; mais Doëring est moins facile. Il dit , que quant à la première difficulté , Thésée dut s'écarter exprès dans sa fuite du plus droit chemin , sans compter les accidents qui purent l'en écarter malgré lui ; et qu'à l'égard de la seconde , nous devons penser que ce fut nécessairement sur le rivage le plus désert et le plus éloigné de cette île , que Thésée abandonna Ariane ; son désespoir s'exagère la solitude et l'horreur du lieu où elle se trouve , surtout surtout pour la première fois de la Crète aux cent villes ; qu'enfin Naxos était particulièrement consacrée à Bacchus , et que ce que dit Vossius de ce dieu allant chercher Ariane dans la petite *Dia* de Crète est presque ridicule , *ridiculum poenè est.*

21) PAGE 71, VERS 68.

Telle , en marbre animé par le ciseau des arts,
Regarde une Bacchante.

« Il ne faut pas , dit avec beaucoup de goût le même M. Doëring , négliger de remarquer que le poète , voulant peindre Ariane frappée de la plus profonde douleur , ne l'a représentée ni s'arrachant les cheveux , ni se meurtrissant le sein , ni donnant d'autres symptômes d'une extrême affliction , mais seulement immobile de stupeur , et négligeant toutes les parures de son sexe et de son âge..... Ainsi , ce que les critiques les plus éclairés et les appréciateurs les plus délicats du vrai beau prescrivent aux peintres et aux sculpteurs , de prendre garde , lorsqu'ils veulent exprimer les plus fortes agitations de l'ame , qu'il n'y ait dans leur expression rien de vil ni de difforme , mais de conserver toujours avec soin la décence et la beauté , notre poète l'a merveilleusement observé dans cette peinture , et ce n'est pas sans plaisir que j'en fais ici l'observation..... Si quelqu'un , ajoute-t-il , se persuadait et soutenait que lorsque le poète a tracé cette image d'Ariane , il avait réellement devant les yeux quelque peinture ou quelque statue , je ne serais pas éloigné d'être de son avis. » (*Observat. prélimin. sur ce poëme.*)

Tous les commentateurs et les interprètes ont admiré à l'envi cette comparaison si neuve , si précise

et si juste. Deux choses, dit Alex. Guarino, sont à considérer dans cette comparaison ; Ariane y est d'abord représentée furieuse comme une Bacchante, et ensuite, ou plutôt dans le même temps, aussi immobile qu'une statue de marbre..... « Comparaison frappante, dit Volpi, et qui ne peint pas seulement à la pensée, mais pour ainsi dire aux yeux. Le poète compare Ariane, égarée par la douleur, à l'aspect du vaisseau de Thésée qui l'abandonne, non pas à une Bacchante, ce qui n'eût exprimé que la fureur et la rage; mais à une statue de marbre représentant une Bacchante, et il peint ainsi à la fois, la pâleur du visage, les cheveux épars et hérissés, le regard fixe, les pieds immobiles, la stupeur causée par un malheur imprévu; c'est donc avec justice que cette comparaison a été généralement admirée. »

Bacchantis..... evoc! Ces deux mots du vers latin doivent être réunis par la construction : d'une femme en fureur qui crie *evoc!* C'est une remarque de Scaliger.

22) PAGE 71, VERS 70.

Des chagrins dans son cœur gronde et frémit l'orage.

Le texte dit : *Et magnis curarum fluctuat undis.* Alex. Guarino y voit une intention un peu recherchée, et qui serait plus dans le goût des Italiens mo-

dernes que dans celui des anciens. *a Et ludit in eo quod Theseus aberit per undas, et ipsa fluctuarit undis curarum.*

23) PAGE 73, VERS 83.

De l'injuste Minos aborder les états.

On peut être étonné de voir Catulle donner le titre d'injuste à Minos, si renommé chez les anciens pour sa justice, qu'ils feignirent que Jupiter l'avait établi juge des enfers avec Éaque et Rhadamante. Il voulait sans doute flatter les Athéniens, qui baïssaient la mémoire de Minos, parce qu'il avait pris leur ville et leur avait infligé une punition terrible. (VOSSIUS) « C'est un malheur, dit Plutarque, de devenir l'ennemi d'une ville où l'on cultive l'éloquence et les arts. Minos ne cessa jamais d'être injurié sur les théâtres d'Athènes. En dépit d'Hésiode qui l'avait appelé roi très digne du trône, et d'Homère qui l'avait nommé l'ami de Jupiter, les poètes tragiques ne cessèrent jamais de l'accuser, sur le théâtre, d'injustice, de violence et de cruauté (MURET). Mais pourquoi, observerai-je, Catulle aurait-il voulu flatter les Athéniens? Dans l'état où Athènes était réduite de son temps, quel intérêt y pouvait-il avoir? N'est-ce pas ici un indice que ce poëme, ou si l'on veut cette par-

tie de son poëme, comme celui de la chevelure de Bérénice, n'est qu'une traduction du grec ?

24) PAGE 73, VERS 84.

Athènes, d'Androgée expiant le trépas.

Jusqu'à présent, le poète a décrit le voile dont le lit de Thétis était couvert, et surtout la figure et l'attitude d'Ariane; maintenant il s'arrête, et il raconte toute l'aventure d'Ariane et de Thésée, pour qu'on entende mieux cette peinture (Vossius). « A la manière des poètes, dit sensément Alex. Guarino, il avait commencé son récit par le milieu de l'action; il revient maintenant au commencement, et raconte comment Thésée était parti d'Athènes, etc. »

25) PAGE 73, VERS 90.

De ce tribut funèbre affranchir sa patrie.

Le vers latin : *Funera Cecropiæ ne-funera portarentur*, a beaucoup exercé les interprètes. Volpi paraît l'avoir fort bien expliqué; il se sert pour cela d'un passage d'Isocrate, qui dit, dans son éloge d'Hélène, que Thésée voyant qu'Athènes était forcée d'envoyer en Crète deux fois sept de ses jeunes gens pour y être dévorés, que leurs concitoyens les conduisaient à cette mort indigne et certaine, et les pleuraient en

encore vivants comme s'ils étaient morts, etc. : καὶ πένθο-
 μένους ἔτιζόντας : *Lugeri pro mortuis etiam viventes*;
 et il autorise *funera ne-funera*, par ce vers de
 Plaute, dans le *Trinummus* (ac. II, sc. 2, v. 85) :

Eo ne-multa quæ ne volt eveniunt,

où *ne-multa* est mis pour *pauca*, et par plusieurs
 autres exemples. Alex. Guarino, qui lit *nec-funera*,
 dit aussi que c'est parce que bien que les corps fussent
 portés vivants, ils étaient regardés comme morts :
Licet viva corpora portarentur, habebantur tamen
tanquam mortua. — *Non funera, id est, non cada-*
vera, sed viva corpora illuc deferebantur.

26) PAGE 75, VERS 113.

Quels dons promis aux dieux, que le Destin rejette !

Muret, Volpi et d'autres bons interprètes enten-
 dent par le vers du texte : *Non ingrata tamen frus-*
tra, etc., que les dons promis aux Dieux par Ariane
 leur étaient agréables ; mais que le Destin, supérieur
 aux Dieux, rejeta pourtant une partie de ses vœux,
 lui accorda la vie de Thésée, mais non de l'avoir pour
 époux.

27) PAGE 75, VERS 114.

Que de vœux suspendus à sa bouche muette !

Elle n'osait prononcer tout haut les vœux qu'elle

formait, dans la crainte que son père ne s'aperçût de son amour, disent Alex. Guarino, Passerat et Muret; ou plutôt, selon d'autres, pour ne point paraître favoriser le meurtrier de son frère, c'est-à-dire, celui qui allait immoler le Minotaure (voy. plus bas la note sur le vers 164).

28) PAGE 77, VERS 117.

On d'un pin résineux l'altière pyramide.

Conigeram sudanti cortice pinum, dit le latin; le pin porte des fruits qui sont de forme à peu près conique. Les cônes du pin sont même le mot propre pour exprimer ces fruits. La résine distille de son écorce. Si quelqu'un trouvait à redire que l'on eût donné au pin, dans cette traduction, une forme pyramidale, cette forme n'étant pas celle du plus grand nombre des espèces de pins, on pourrait lui répondre par les deux passages suivants : 1°. « Presque tous les pins sont de grands arbres; ils étendent leurs branches de part et d'autre en forme de candelabre; ces branches sont placées par étage autour d'une tige qui s'élève perpendiculairement : chaque étage en contient trois, quatre ou cinq. » (Duhamel, *Traité des Arbres et Arbustes*, etc., Paris, 1755, in-4°, vol. II, p. 124.) Ces branches n'étant pas toutes d'une longueur égale, mais diminuant graduellement en montant, c'est bien ce qu'on a pu comparer à une pyramide. 2°. « Le pin

sauvage forme un assez grand arbre, dont le tronc s'élève droit et ne se ramifie que vers son sommet, lorsqu'il croît au milieu d'autres arbres qui le pressent et occasionnent par leur ombre et la privation de l'air la perte des branches inférieures; mais si cet arbre croît en liberté, en plein air, au lieu de s'élancer, il pousse des branches nombreuses à la partie inférieure de son tronc, s'élève bien moins et prend un port différent.» (*Encyclopédie méthodique*, botanique, tom. V, au mot *pin*.) C'est sans doute un pin de cette espèce dont Catulle a dépeint la chute, et cela autorise suffisamment l'expression dont on s'est servi. M. Delille a dit, dans sa traduction de Milton, *le pin pyramidal*, et personne ne l'en a repris.

Cette note n'avait point pour but de prévenir une critique, mais de répondre à une très fausse qui avait été faite.

29) PAGE 77, VERS 127.

Mais pourquoi loin du but m'égarer si long-temps?

Volpi prétend qu'ici Catulle, sachant bien qu'on reprendrait dans son poëme la longueur de cet épisode, s'en fait à lui-même le reproche, et ne continue pas moins l'histoire qu'il a commencée, comme pour marquer le peu de cas qu'il fait des demi-savants et des gens qui ignorent les secrets de l'art poétique. C'est penser que Catulle, pour se mettre au-dessus du

reproche que cette faute pouvait lui attirer, en commet une autre, et fait tout exprès une mauvaise transition. Le poète, observe ici Lenz, et après lui Doëring, se rappelle lui-même la digression où il s'est engagé ; mais il essaie en vain de maîtriser le mouvement qui l'entraîne, et il y revient comme malgré lui.

30) PAGE 79, VERS 142.

Et relevant les plis de sa robe humectée.....

Plusieurs interprètes ont entendu, par *nadata tegmina suræ*, les cothurnes qui couvraient les jambes d'Ariane, et qu'elle ôte pour courir dans les flots. Cette action est si froide, si contraire à la passion, si étrangement compassée dans un endroit du poème où tout est emportement et désordre, que j'ai préféré le sens adopté par d'autres interprètes, en faisant relever par Ariane les pans de sa robe, pour qu'elle ne trempe point dans l'eau de la mer. Alexandre Guarino ne s'y est pas trompé. *Quasi in mare præruptura esset, vestem elevabat, et sic crura sua detegebat* ; et il ajoute : *Suræ cruris est ; nam sura pars posterior cruris ; inde posuit partem pro toto*. Lenz l'entend aussi de même, et cite pour autorité le célèbre Ruhnken. « *Tegmina suræ perperam sumunt interpretes pro cothurnis vel fasciis. Intelligenda est tunica,*

*nuda crura tegens, quam Ariadna, ne aquâ made-
fieret, tollebat. »*

31) PAGE 81, VERS 164.

J'ai d'un frère plutôt supporté le trépas.

On répugne à entendre l'aimable et sensible Ariane appeler le Minotaure son frère, *Germanum*. Quelques interprètes ont en vain tâché d'entendre par-là Androgée, et de faire dire à Ariane : « J'ai mieux aimé perdre mon frère, c'est-à-dire me consoler de la perte de mon frère Androgée, tué autrefois par les Athéniens. » J'avais d'abord adopté cette explication par la répugnance que m'inspirait l'autre, et j'avais mis :

J'ai mieux aimé d'un frère oublier le trépas;

mais il m'a fallu revenir à l'opinion des meilleurs interprètes, Alex. Guarino, Passerat, Doëring, etc.

32) PAGE 81, VERS 173.

Si tu craignais l'hymen, si peut-être d'un père
Tu redoutais encor la défense sévère.

La défense que pouvait lui avoir faite son père Égée d'épouser une étrangère. Muret entend cela tout autrement. Ce serait, selon lui, si mon hymen ne te plaisait pas, parce que tu voyais toujours avec horreur les ordres cruels de mon père Minos, c'est à-dire

la loi qu'il avait imposée aux Athéniens. En adoptant cette explication, il faudrait traduire ainsi :

Si tu crains mon hymen , si toujours de mon père
Avec la même horreur tu vois la loi sévère ,
Eh bien ! dans ton palais , etc.

Je trouve dans le sens que j'ai suivi plus de tendresse et de simplicité.

Alex. Guarino entend par *sava prisci præcepta parentis* , le mariage dont Cécrops, l'un des premiers aïeux de Thésée, avait fait le premier une loi pour les Athéniens.

33) PAGE 85, VERS 197.

Pour suivre un meurtrier teint du sang de mon frère.

C'est-à-dire du sang du Minotaure : c'est le sens le plus raisonnable, il faut bien en convenir, malgré la répugnance dont j'ai parlé plus haut.

34) PAGE 85, VERS 208.

Qui portez sur vos fronts effroi des criminels,
Et de pâles fureurs et des serpents livides.

Dans le vers latin, *exspi antis* est, ou le génitif du singulier, ou l'accusatif du pluriel, écrit à l'antique, pour *exspirantes*. Volpi préfère la première leçon, et il prouve très bien qu'on peut dire en bon latin, *ex-*

spirare iras ; mais il ne paraît pas avoir réfléchi à la singulière construction de cette phrase : *Quibus frons præportat iras pectoris expirantis* (supple *eas*, nempè *iras*). J'avais d'abord pris le mot *expirantis* dans un autre sens qui s'approche plus du français, et qui n'en est pas moins latin. J'expliquais ainsi ce vers : « Dont le front, ceint de serpents pour chevelure, porte le courroux (ou la fureur, ou les menaces), d'un cœur expirant ; » et j'entendais par-là que les Furies invoquées par les mourants contre ceux qui étaient coupables de leur mort, apparaissaient aux meurtriers avec cette pâleur menaçante et un front où se peignaient les dernières angoisses de leurs victimes. J'ai craint qu'on n'approuvât pas cette interprétation que je n'ai vue dans aucun traducteur ni commentateur, et j'ai changé mon vers ; mais je reste inquiet de la manière dont la phrase latine peut être régulièrement construite.

35) PAGE 87, VERS 232.

Toi, qu'à peine les dieux rendaient à mes vieux jours.

Thésée était à peine revenu de chez son aïeul Pythée, où il avait été élevé, et déjà exposé à beaucoup de dangers et de travaux, lorsqu'il partit pour cette expédition.

36) PAGE 89, VERS 242.

D'une voile trempée aux couleurs de l'Ibère.

Pourpre noirâtre qui avait à peu près la couleur du fer, lorsqu'il est neuf. Selon Volpi, l'Ibérie n'est pas ici une partie de l'Espagne, mais une région de l'Asie mineure, qui était bornée, au couchant, par la Colchide et le royaume de Pont; au nord, par le mont Caucase; à l'orient, par l'Albanie; et au midi, par la grande Arménie. C'est cette même Ibérie dont parle Vossius. (*Voy.* ci-dessus la note sur le vers 6.) Mais dans une note manuscrite qui m'a été communiquée (a), on taxe ici Volpi d'ignorance. Virgile dit: *Ferrugine clarus Iberd*; — *Peregrind ferrugine clarus et ostro*; et Servius l'explique: *Purpurd obscurior, prope nigrd, Hispana*. L'Espagne d'ailleurs fut connue des Romains avant l'Ibérie, dont parle Volpi, qui ne fut jamais célèbre par sa pourpre.

37) PAGE 89, VERS 244.

Si Pallas, dont toujours j'ai révééré l'autel....

C'est une circonstance que j'ai cru devoir substituer à celle qui est dans le vers latin. Il est peu naturel qu'Égée songe en ce moment au temple que Pallas avait dans une petite ville de Thessalie. Il l'est beau-

(a) Par M. Durcau de Lamalle fils.

coup plus qu'il rappelle la piété qu'il a toujours eue envers cette déesse. Il est vrai que c'était de cette petite ville d'Itone en Thessalie que les Athéniens avaient reçu le culte de Minerve; mais cette manière de désigner cette déesse n'en aurait pas été moins froide en français.

38) PAGE 91, VERS 259.

L'œil consumé de pleurs.

'Absumens lumina, dit Alex. Guarino, c'est à-dire, *plorans*, et *plorando oculos consumens*.

39) PAGE 91, VERS 269.

Plus loin, environné d'une bruyante ivresse.

Plus loin, dans une autre partie du voile, *parte exalid*. (Voy. plus haut, la note sur le vers 58.)

40) PAGE 91, VERS 270.

Bacchus paraît voler, florissant de jeunesse.

Florens, dit Volpi; parce qu'on le représentait avec un visage de jeune homme, ou plutôt de jeune fille à la fleur de l'âge, et jouissant d'une éternelle jeunesse.

41) PAGE 93, VERS 278.

Disperse les lambeaux d'un taureau qu'il déchire.

C'était en mémoire de Panthée, jadis déchiré par

sa mère, que les Bacchantes dans leurs orgies déchiraient et jetaient çà et là les membres d'un taureau ou d'un veau, pour effrayer les impies par cet emblème. (ALEX. GUARINO.)

42) PAGE 93, VERS 279.

De serpents tortueux l'entre enlaco ses flancs.

L'usage que l'on faisait des serpents dans les mystères de Bacchus et de Cybèle est assez connu. On n'y employait pas au hasard toutes sortes de serpents : on en choisissait qui, avec de larges mâchoires, et une gueule très ouverte, ne mordaient cependant point, ou ne faisaient que des morsures qui n'avaient aucun danger. Quoique l'on puisse entendre ici des serpents de cette espèce, il est pourtant à observer que dans les fêtes de Bacchus et de Cybèle, on n'employait pas toujours des serpents vivants, mais quelquefois des espèces de fouets que les prêtres et les prêtresses tenaient à la main, dont ils s'enlachaient le corps, et qui étant faits de courroies et de crins tressés en forme de serpents, étaient appelés serpents. Cela est clairement exprimé sur des marbres antiques, où l'on voit des danses et des chœurs de Curètes et de Bacchantes; et il est certain qu'on ne trouve nulle part des serpents assez doux pour souffrir qu'on se serve d'eux comme de fouets. (Voss.)

43) PAGE 93, VERS 280.

On célèbre l'Orgie en mystiques accents.

Les Grecs donnaient le nom d'Orgie à toutes les fêtes sacrées ; mais chez les Latins c'étaient proprement les fêtes de Bacchus. On pourrait ici multiplier les notes sur ces orgies, sur les chants mystérieux, sur les corbeilles ; mais ces explications sont partout.

44) PAGE 93, VERS 286.

Sunt aux sifflements de la flûte barbare.

C'est-à-dire de la flûte phrygienne. Non seulement les Latins, mais aussi les Grecs appelaient les Phrygiens des barbares. Plusieurs anciens ont attribué aux Phrygiens l'invention de la flûte. Son nom latin *tibia*, confirmerait cette opinion. La Phrygie était autrefois appelée Tibie, et les Tibiens étaient les mêmes que les Phrygiens. (Voss.). Il y avait trois sortes de flûtes, l'ionienne, la lydienne et la phrygienne ; et selon Acron et Porphyre, on donnait à cette dernière le titre de barbare. (ACHIL. STAT.). Cette flûte rendait un son bruyant et singulièrement aigu : elle n'en convenait que mieux aux Bacchantes, et ne s'accordait que mieux avec les cors, et tous les autres instruments employés par cette troupe bruyante. (LENZ.). Ce qu'il faut principalement considérer, c'est la beauté admirable de cette description, ou plutôt de ce ta-

bleau vivant et presque bruyant d'une Bacchanale. Je parle de ce qu'elle est dans le texte latin; car je ne me flatte pas, malgré mes efforts, d'avoir pu faire passer dans ma copie ces beautés si frappantes et ces imitations si vraies.

45) PAGE 93, VERS 292.

Comme au souffle naissant des Zéphyrs du matin.

Les anciens interprètes de Catulle ont tous remarqué que cette belle comparaison est empruntée d'Homère, au 4^e. livre de l'*Iliade*; et Volpi n'avait garde d'oublier que l'Arioste l'a heureusement imitée dans le 24^e. chant du *Roland furieux*, st. 9.

46) PAGE 95, VERS 296.

Le flot contre le flot éclate mollement.

Leni et resonant clangore cachinni. Expression hardie qui rend imitativement la manière dont les flots se brisent, non contre le rivage ou les rochers, mais entre eux, quand le vent ne fait que *rider la surface de l'eau*. Leur bruit ressemble alors dans le lointain à de petits éclats de rire, *cachinni*. Eschylle avait osé dire dans son *Prométhée*: *ποντίων κυμάτων ἀνήριθμον γέλασμα*, *marinorum fluctuum innumerum risum*.

47) PAGE 95, VERS 303.

Du Pélion qu'il aime, il quitte les hauteurs.

Ces noces furent célébrées, selon la plupart des an-

ciens auteurs, au pied du mont Pélion, près le promontoire Sepias (a); et sur le sommet de ce mont même demeurait le centaure Chiron, c'est à-dire, ajoute Vossius, un cavalier thessalien, que plusieurs ont cru le père de Thétis, et qui fut ensuite le précepteur de son fils Achille.

48) PAGE 95, VERS 312.

Et des Nymphes des eaux frais et joyeux séjour.

(Voy. les variantes sur le vers 287 du texte: *Nesonidum linguens*, etc.

49) PAGE 95, VERS 314.

La sœur de Phaëton précipité dans l'onde.

C'est-à-dire le peuplier. On sait que, selon la fable, les sœurs de Phaëton, foudroyé par Jupiter et précipité dans l'Éridan ou le Pô, furent changées en peupliers. Une petite circonstance grammaticale rend ces métamorphoses de Nymphes en arbres et les expressions qui les rappellent plus naturelles en latin qu'elles ne le sont en français, c'est que tous les noms d'arbres, *populus*, *laurus*, etc., sont du genre féminin.

50) PAGE 97, VERS 325.

Phébus, tu restas seul avec ta sœur chérie.

Cette absence d'Apollon et de Diane contredit Colu-

(a) Aujourd'hui le cap St.-George.

thus, qui, dans son poëme de l'*Enlèvement d'Hélène*, raconte qu'ils assistèrent aux noces de Thétis et de Pélée. Homère dit aussi (a) qu'Apollon y joua de la lyre ; et Claudien l'a répété dans l'épithalame d'Honorius et de Marie. Théodore Marcile a expliqué cette absence par la physique. Il dit que Catulle a voulu exprimer par-là que pendant les jours que durèrent ces fêtes, il tomba des pluies continuelles, et que ni le soleil ne parut pendant le jour, ni la lune pendant la nuit. C'est ce que dit fort au long Staphylus, l. III, *Rerum Thessalicarum*, cité par le scoliaste d'Apollonius de Rhodes, sur le quatrième livre des *Argonautiques*. (VOLPI.)

Catulle, selon Doëring, a écarté de cette fête Apollon et Diane, l'un, parce qu'il devait arriver qu'un jour il tuerait Achille, fruit de cet hymen; l'autre, à cause de son amour pour la chasteté, et de son aversion pour le mariage. En quoi, ajoute-t-il, notre poète s'est montré plus sage qu'Homère, Eschyle et quelques autres qui font chanter Apollon à cette fête, et prédire même à Thétis toute sorte de bonheur.

51) PAGE 97, VERS 326.

Qui se plaît sur les monts de la riche Carie.

Le texte, suivant la meilleure leçon, dit: *montibus*

(a) *Iliade*, l. XXIV, v. 62.

Liv. I. L'Idrus était une montagne de Carie, sur laquelle étaient plusieurs villes consacrées à Phébus et à Diane. (Voss., Volm.) Voyez les *variantes* du vers 300.

52) PAGE 97, VERS 333.

Leur corps tremble, vêtu d'une blanche tunique.

Platon autorise à donner aux Parques des robes blanches. Vers la fin du dixième livre de sa *République*, il les appelle λευχείμωνους, *Albatas*, c'est-à-dire vêtues de blanc.

53) PAGE 97, VERS 334.

Où serpente en festons le chêne fatidique.

On voit dans les *variantes*, sur le vers 308 :

His corpus tremulum complectens nidiqne quercus;

les raisons qui rendent cette leçon préférable ; mais que veut dire ce chêne dont le corps tremblant des Parques était enveloppé ? Le chêne était un arbre prophétique ; il rendait les oracles de Jupiter ; il convenait donc aux Parques, lorsqu'elles venaient prononcer des prédictions. Mais avaient-elles des robes peintes, où l'on voyait tracées et entrelacées des branches de chênes ? étaient-elles vêtues seulement de branches véritables avec leurs feuilles, entrelacées de bandelettes de pourpre ? Volpi est là-dessus dans le même embarras que Vossius. Les leçons diverses de

ce vers et du suivant prouvent que le texte y est originairement corrompu (*Voy. les Variantes*). Je crois avoir saisi dans la traduction le sens le plus intelligible et le plus clair.

54) PAGE 99, VERS 341.

Conduit ce fil ductile

Sur le léger fuseau que tourne un ponce agile.

« Image parfaite des femmes qui filent, dit Volpi, et préférable à toutes les peintures du monde. » Les commentateurs et les interprètes ne tarissent point sur les éloges dus à l'admirable tableau des Parques, contenu dans ces dix vers du texte. Je n'ai pas besoin d'avertir les connaisseurs de la peine que m'a coûtée la copie, sans doute très faible et très imparfaite, de ce tableau. Je sens tout ce qui me manque pour le rendre, mais il embarrasserait les plus habiles.

55) PAGE 101, VERS 372.

Du parjure Pélops le troisième héritier.

Pélops, en mourant, laissa le sceptre à Atrée; Atrée à son frère Thyeste, et celui-ci à Agamemnon, fils de son frère. Agamemnon était donc le troisième héritier de Pélops. Quelques auteurs veulent qu'il fût fils de Plithène, qui l'était de Thyeste, et qui fut égorgé par son oncle Atrée (VOLPI). Pelops est appelé parjure, parce qu'il manqua de parole à Mirtile, son

écuyer , et le précipita dans la mer , qui fut appelée de son nom *Myrtoum mare*. Voy. Ovide, *Métam.*, et Diodore , à la fin du Ve. liv. (ALEX. GUARINO).

56) PAGE 103, VERS 376.

Les mères avoürent ses exploits , ses vertus.

Il ne faut entendre ici que les vertus , ou plutôt les qualités militaires , telles que la force du corps et la bravoure. Passerat , en faisant cette observation , rappelle ces vers d'Horace , qui prouvent combien Achille était éloigné des véritables vertus.

Honoratum si forte reponis Achillem ,
Impiger , iracundus , inexorabilis , acer ,
Jura neget sibi nata , nihil non arroget armis.

Volpi s'emporte violemment et longuement ici contre les conquérants et les ambitieux. Tout cela est fort étranger à l'explication du texte ; et ce n'est pas une note sur un vers de Catulle qui pourra guérir les hommes attequés de la maladie dont il se plaint.

57) PAGE 103, VERS 379.

Comme l'agriculteur , aux jours brûlants d'été....

Lenz observe , avec raison , que presque toutes les comparaisons employées dans ce poëme sont tirées des spectacles que présente la nature. (Voyez , en effet , ci-dessus , v. 97 et suiv. ; v. 115, *id.* ; v. 256, *id.* ;

v. 292, *id.*) Il n'y a que celles des vers 168 et 396 qui sont d'un genre différent.

58) PAGE 103, VERS 388.

Cette jeune victime envoyée à la mort.

Il ne faut ici rien entendre de plus par *morti dedita præda*. Ceux qui lisent *reddita*, et qui expliquent *morti* par *mortuo Achilli*, y cherchent trop de finesse. Polixène avait été promise à Achille; c'était même lorsqu'il était venu à Troie pour l'épouser, qu'il avait été tué par Pâris. Le mot *reddita* indique, selon ces interprètes, qu'elle-même en sacrifice, elle lui sera rendue; mais l'autre sens est plus simple et plus naturel.

59) PAGE 105, VERS 404.

Ta nourrice demain du fil accoutumé
Sur ton cou vainement essaiera la mesure.

Les veines et les muscles du cou sont plus gonflés dans une jeune mariée que dans une jeune vierge; c'est du moins ce que pensaient les anciens; et l'on voit par ce passage que le lendemain du mariage, la nourrice venait mesurer, avec un collier ou avec un fil, le cou de la jeune épouse, qu'elle avait aussi mesuré la veille. L'auteur grec d'un livre *sur la sympathie et l'antipathie*, faussement attribué à Démocrite, dit: « Prenez un ruban (de lin ou de papier) et mesu-

rez (le cou) d'une oreille à l'autre : si vous le trouvez le même , elle est vierge ; si non , elle ne l'est plus. » Volpi a tiré , selon sa coutume , cette note de Vossius. « Gardez-vous , lecteur , ajoute-t-il , de vous fier à ce signe trompeur. »

Vossius dit que Démocrite joint un autre signe à celui-là : *Scilicet si collum fuerit calidum , et nates frigidae , et hoc quoque amissæ virginitatis esse indicium*. Il est fâcheux de trouver dans des ouvrages d'érudition de pareilles fadaïses. Passerat se demande , relativement au gonflement du cou : *An quia cervix morsiunculis amatoris intumuit ? An quia signum conceptus ? Crurum quidem et inguinum tumorem ait Plinius conceptæ foeminæ indicium ; sed nulla mentio colli*. Voyez Cabanis , *Rapports du physique et du moral de l'homme* , tom. I , pag. 246.

60) PAGE 105 , VERS 414.

Souvent , à ces grands jours , le maître du tonnerre...

Le texte dit : *Annua cum festis* , etc. Puisque ce sont des fêtes annuelles , il paraîtrait que ce ne pourraient être les courses des jeux olympiques dont il est ici question. Ces jeux se célébraient tous les cinq ans en Élide , auprès de l'Alphée ; mais il faut observer , dit Vossius , qu'ils étaient d'une antiquité si reculée que Pausanias les rapporte jusqu'au premier âge du genre humain. Il ajoute que Jupiter y lutta le

premier avec Saturne , et que les Curètes y disputèrent les premiers le prix de la course. On en peut conclure que l'institution de ces anciens jeux ne doit pas être attribuée aux habitants du Péloponnèse, mais aux Crétois. Long-temps après, et postérieurement au siècle de Minos, quand la puissance des Crétois fut abattue, ces combats furent transportés en Élide par Hercule. Il paraît que ce fut alors que d'annuels qu'ils étaient d'abord, ils devinrent triennaux, et qu'ils ne revinrent enfin que tous les cinq ans. (Vossius.) Doëring adopte cette explication. Alexandre Guarino croit que Catulle touche en passant les jeux du cirque, qui se célébraient à Rome dans le cirque élevé par Tarquin l'ancien, et où l'on faisait des courses de chars.

61) PAGE 107, VERS 417.

Souvent Bacchus quitta les sommets du Parnasse.

Le Parnasse n'était pas seulement consacré à Apollon, mais à Bacchus. Le scholiaste d'Euripide dit que sur les deux sommets du Parnasse on célèbre deux fêtes, l'une de Diane et d'Apollon, l'autre de Bacchus. Euripide dit lui-même dans les *Bacchantes*, que Bacchus errait souvent sur ce mont à la double cime, et qu'il y célébrait des danses et des thyases. (Voss.)

62) PAGE 107, VERS 422.

Et Pallas invincible.

Rapidi Tritonis hera, dit le texte. Pallas parut pour

la première fois toute armée aux bords du lac *Tritonis*, formé par les eaux du fleuve *Triton*, en Afrique. Lucain parle de ce lac et de cette tradition mythologique de Pallas (*Phars.*, l. IX, v. 347). *Rapidi* fait voir qu'il est ici question du fleuve et non du lac. Pallas, qui aimait celui-ci, aimait sans doute aussi l'autre qui en était la source. Au reste, cette manière de désigner Pallas, comme celle que le poète a employée plus haut, *incola Ithoni*, me paraissent des preuves de plus que tout ce poème est une traduction du grec; mais en français, j'ai cru devoir supprimer cette seconde désignation comme la première.

63) PAGE 107, VERS 423.

Et Némésis, tenant en main son trait vengeur.

Rhamnusia virgo, Adrastée, ou Nemésis; déesse chargée de punir les hommes orgueilleux dans la prospérité et qui ne savaient pas supporter les faveurs de la fortune. Elle était surnommée ainsi à cause de Rhamnunte, bourg de l'Attique, où elle avait un temple et des prêtres.

64) PAGE 107, VERS 429.

Que pour cueillir en paix d'hymen la fleur nouvelle.

Les interprètes, Alex. Guarino, Achille Stace, etc., ont fort bien remarqué que Catulle indique ici le crime de Catilina, qui, amoureux d'Aurélia Orestilla,

tua son propre fils, parce que ce fils, déjà d'un âge adulte, faisait ombrage à cette femme, et l'empêchait de consentir à l'épouser (*Voy. Salluste, Conjur. de Catilina*, ch. 15).

65. PAGE 107, VERS 431.

Et que la mère impie....

Sémiramis, amante incestueuse de son fils Ninias.
Dans ce superbe vers latin :

Ignaro mater substernens se impia nato,

le mot *substernens* a un sens que je ne pouvais même laisser entrevoir, et que j'ai eu quelque peine à remplacer. Volpi rend très gravement raison de ce qui fait la propriété de ce mot. Doëring admire aussi la vérité de cette peinture, et l'analyse avec une naïveté d'expression que le latin seul peut souffrir. Les savants se plaisent assez souvent à peser sur ces sortes de circonstances. Faut-il les blâmer ou les plaindre ?

P. S. Ces notes, et la partie de la préface qui a rapport à l'analyse et aux beautés du poème de Catulle, eussent été beaucoup plus étendues, si je n'avais été prévenu en cela par l'abbé Arnaud dans son *Mémoire sur Catulle*. J'ai relevé, comme je le devais, le plagiat qu'il y a commis; mais mettant à part le tort qu'il a eu de ne pas indiquer la source où il avait puisé, son *Mémoire*, surtout en ce qui regarde ce poème, est excellent, et j'ai mieux aimé y renvoyer le lecteur,

que de copier ici ce qu'il a dit, ou de courir grand risque de dire moins bien les mêmes choses. Ce *Mémoire* s'est en quelque sorte multiplié depuis que j'en ai parlé dans ma Préface. Il a été réimprimé dans le 3^e. volume des *OEuvres complètes de l'abbé Arnaud*, Paris, 1808, et depuis encore, dans l'un des trois volumes qui terminent la collection des *Mémoires de l'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-lettres*.

J'ai parlé, dans le N^o. VII de l'Appendix, pag. 145, des deux seules traductions en vers français qui existassent quand j'ai fait la mienne; je n'ignore pas qu'il en a paru depuis lors une de M. de Courmand; mais je n'ai pu, malgré mes recherches, réussir à me la procurer.

On annonce en ce moment, comme prêt à paraître, un *Choix des Poésies de Catulle*, traduit en vers par M. Mollevault. Je ne doute pas que l'heureux traducteur de Tibulle ne soit aussi heureux dans ce second travail; et M. Mollevault a trop de goût pour n'avoir pas fait entrer dans ce *Choix de Poésies* le plus beau morceau de Catulle. Cela aurait dû me détourner de publier ma traduction; mais on ne renonce pas ainsi à un ancien travail, auquel on a mis quelque soin, et qui a depuis long-temps une demi-publicité. C'a été seulement pour moi un pressant motif de ne plus retarder la publicité toute entière.

TABLE.

	Pages:
Avertissement	5
Préface.	9
Les Noces de Thétis et de Pelée.	63
Appendix de la Préface.	III
Variantes du Poème de Catulle.	153
Notes sur la traduction.	209